par Louis 5515

PARALLELE

DES

DIFFERENTES METHODES

DE TRAITER

LA MALADIE VÉNÉRIENNE.

Quæsitæque nocent Artes : cessêre Magistri
Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus.
Virgil. Georgic. lib. 3. carm. 549-50.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LXIV.

Le meilleurs remedes furent nuisibles lorsque les Maîtres de l'Art ne le dirigerent plus.

Virgile, Géorgiques. liv. 3.

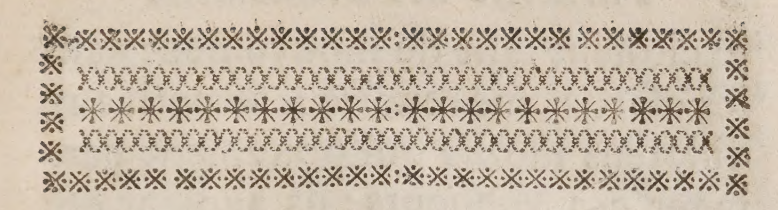


TABLE
DES CHAPITRES.

FAUTES principales à corriger.

PAGE 43 *ligne* 22, alvéolares, *lisez* alvéolaires. *Page* 49, *à la note* Chap. *lisez*, Cap. *Page* 50 *ligne* 18, avoit, *lisez* avoient, *Page* 70, *au titre* parallale, *lisez* parallele. *Page* 248. *lig.* 2. son seul, *lis.* le seul. *Page* 272, *ligne*, 2. son, *lisez* leur.

PARALLELE



PARALLELE DES DIFFÉRENTES MÉTHODES DE TRAITER LA MALADIE VÉNÉRIENNE.

INTRODUCTION.

J'ÉTOIS à Montpellier il y a deux ans lorsque les Médecins & les Chirurgiens étoient le plus divisés par leurs opinions sur un nouveau remède proposé pour la guérison de la Maladie Vénérienne. L'importance du sujet & *les circonstances particulieres* qui

excitoient tant de mouvement dans les eſprits, me rendirent attentif aux différens motifs qui pouvoient partager ces Meſſieurs : ils avoient été aſſez d'accord juſqu'à cette époque, ſur la méthode qu'ils avoient eſtimé convenir le mieux au traitement de cette fâcheuſe Maladie. Une nouveauté vraiement intéreſſante, doit trouver des partiſans & des adverſaires : Je n'étois pas ſurpris que parmi les Gens de l'Art, pluſieurs perſiſtaſſent dans la pratique ordinaire, qu'ils diſoient leur avoir toujours bien réuſſi ; comment croire qu'ils vouluſſent s'abuſer eux-mêmes, puiſqu'ils cherchoient de la vogue par les ſuccès ! Au moindre doute ſur la ſûreté de la méthode qu'ils ſuivoient, je les voyois diſpoſés à adopter celle qu'ils auroient cru préférable, de quelque part qu'elle leur vînt. Ils avoient encore l'avantage de pouvoir compter en

leur faveur les ſuffrages de ceux qui vouloient qu'on tentât le nouveau moyen; parce que ceux-ci avouoient l'utilité de la méthode ordinaire ; prétendant ſeulement qu'il étoit permis de concevoir l'eſpérance d'en trouver une, ſinon plus ſalutaire, au moins plus commode.

J'avois aſſez de part dans l'eſtime & même dans l'amitié des principaux Praticiens, pour pouvoir ſcruter leurs ſentimens particuliers ; je ne pouvois être ſuſpect à aucun d'eux, n'ayant point d'établiſſement dans leur Ville. Je n'abuſerai pas de la confiance qu'ils m'ont témoignée ; mais j'ai vû (ce que peut-être on voit par-tout) que les hommes ſont le jouet de leurs paſſions, & que la vérité ne ſe préſente jamais qu'avec beaucoup de difficultés, même à ceux qui la cherchent de la meilleure foi. L'amour-propre, l'intérêt, l'inattention, la

crédulité, ſe combinent en tant de manieres & prennent des nuances ſi variées ſuivant les diverſes diſpoſitions du cœur & de l'eſprit, que chacun voit les mêmes objets ſous un point de vûe fort différent, & croit que la raiſon le retient dans le parti qu'il a embraſſé. Dans cette complication d'idées & de jugemens, comment ceux qui n'ont qu'une tendance paſſive au bien général, échapperoient-ils à la ſéduction de ceux que l'eſpoir du gain anime plus fortement, & qui font jouer tous les reſſorts poſſibles pour parvenir au but qu'ils ſe ſont propoſé. Pour ſe garantir de l'erreur, j'ai cru que le moyen le plus ſûr étoit de n'écouter, ni nos propres intérêts, s'il étoit poſſible qu'il y en eût véritablement d'autres que celui de connoître la vérité; ni les jugemens reſpectifs des gens de l'Art, que je trouvois ſe contre-

dire de plus en plus, ſuivant la meſure de leur intérêt & de leurs eſpérances ; ni l'appui des hommes puiſſans, dont la protection n'eſt que trop ſouvent compromiſe ſur les matieres qui ne ſont pas du reſſort de l'autorité ; ni même le Public, toujours victime de l'erreur, & qui ne ceſſe jamais de vouloir être trompé : mais qu'il falloit élever mes vûes juſqu'au grand objet de l'utilité publique; chercher la lumiere & l'inſtruction avec déſintéreſſement, & ne tendre qu'au bien de l'humanité, ſans acception ni exception ; perſuadé qu'avec des vûes auſſi louables, on ne peut que mériter l'eſtime des honnêtes gens, qui eſt la récompenſe la plus flateuſe, à laquelle les ames bien nées ſoient ſenſibles.



CHAPITRE PREMIER.

Principes généraux ſur la nature de la Maladie Vénérienne & ſur ſon Traitement.

LA diverſité des avis ſur quelque queſtion que ce ſoit, eſt l'effet du défaut de connoiſſances, ou des préoccupations contraires à la nature des choſes & à la vérité des faits : c'eſt toujours dans le raiſonnement & par les conſéquences qu'on s'égare. Ainſi pour concilier les eſprits, il faut les ramener à des principes généraux qu'on ne puiſſe conteſter, établir une baſe de doctrine inébranlable, enfin tâcher de trouver des régles fondamentales par leſquelles on puiſſe diſcerner aiſément la vérité d'avec l'erreur, dans les diverſes inductions qu'on tire des faits. Les

principes préliminaires doivent être positifs, avoués & reconnus de tous ceux qui n'ont pas renoncé aux lumieres de la raison & de l'expérience.

I. La nature du virus vénérien est absolument inconnue. C'est un venin trop subtil pour être apperçu & soumis à aucune analyse : il ne peut être considéré que dans ses effets. Or ses effets sont fort différens suivant le degré d'infection, suivant les différentes parties qui en ont reçu l'impression, & même suivant la maniere dont elles sont attaquées. Ce vice infecte souvent la partie la plus pure du sang, déprave les sucs nourriciers, fond les graisses ; d'autres fois il semble respecter la masse générale des liqueurs pour pénétrer la substance des parties : il tuméfie les unes en y coagulant les sucs qu'un seul point d'obstruction y a arrêtés ; il ronge & pourrit les au-

tres. Il s'attache aux parties les plus dures comme aux plus molles ; il s'insinue jusque dans les os mêmes : des malades sont tourmentés de douleurs vagues ou fixes, legeres ou très-cruelles, d'autres n'en ressentent aucune. Il y en a qui sont rongés par les ulcères les plus fétides & les plus virulens, & chez d'autres le virus se tient caché sans produire aucun mauvais effet, au point qu'on en ignore long-tems l'existence. Il se présente quelquefois sous des formes si variées & avec des symptomes si semblables à ceux qui dépendent de toute autre cause, qu'on peut aisément le méconnoître ; & dans ces états où sa présence est ignorée ou équivoque, il n'en est pas moins susceptible de se multiplier par contagion, & de porter l'infection d'un corps dans un autre.

La diversité des tempéramens des différentes personnes influe,

ſans doute, ſur les effets variés du virus; en ſorte qu'il eſt poſſible que l'infection ſoit à un plus haut dégré dans une perſonne où il exerce moins de ravages, que dans une autre chez qui il produit les accidens les plus terribles. L'expérience le prouve journellement, puiſque des traitemens aſſez légers guériſſent des malades dont l'état fait pitié, pendant que des ſymptômes très-ſupportables ne cédent qu'avec peine à des traitemens longs & ſuivis avec le plus grand ſoin. Les complications de cauſes de maladies qui ſe trouvent réunies dans le même ſujet, contribuent encore à toutes ces variétés de ſymptomes, & elles ſont d'une très-grande conſidération pour le ſuccès de la cure. Ces complications en effet ſont d'autant plus fâcheuſes, qu'elles s'accordent moins avec la nature du mal principal & avec la maniere d'agir des remedes

qui peuvent le combattre; & celà arrive ſouvent. Quel fonds de connoiſſances ne faut-il pas pour diſcerner toutes ces différences? Quelle habileté ne faut-il pas avoir pour ne pas ſe méprendre ſur l'indication qui exige les premieres attentions, ſur l'inſtant où il faut l'abandonner pour aller à une autre, qui d'abord méritoit moins d'égards, & qui enſuite devient urgente? De pareilles alternatives qui ſe préſentent preſque dans toutes les cures, demandent des combinaiſons ſçavantes & raiſonnées, qui feront toujours du traitement méthodique des Maladies Vénériennes, un objet dont la difficulté égale l'importance.

Quand on aura bien réfléchi aux vérités inconteſtables qu'on vient d'expoſer, n'en conclura-t-on pas qu'il eſt abſurde de penſer qu'une méthode unique puiſſe excluſivement remédier à tant de maux ſi

variés, ſi différens dans leurs effets & dans leurs complications, qui attaquent des perſonnes foibles ou robuſtes, leſquelles different par l'âge, le ſexe, & des conſtitutions très-diſſemblables. Parmi tous les remèdes qui ont été propoſés pour la guériſon de la Maladie Vénérienne, il n'y en a peut-être aucun qui ne puiſſe avoir une application utile dans quelques cas. Il n'y a, dit M. *Sanchez*, que des Empyriques qui s'imaginent fauſſement que toutes les différences de cette Maladie doivent être guéries par un ſeul remede, & par une ſeule méthode d'adminiſtrer les différentes compoſitions du mercure. Il faut de la ſagacité & de l'intelligence pour déterminer l'uſage méthodique des remedes; ſans quoi les meilleurs, ceux dont la réputation eſt la mieux établie, peuvent non-ſeulement être inefficaces, mais devenir dangereux & meurtriers.

C'eſt une vérité fondamentale bien importante, dont il conviendroit que les approbateurs & fauteurs des nouveaux remedes vouluſſent bien ſe laiſſer convaincre. Quelqu'un conteſte-t-il les effets ſalutaires du Quinquina ? C'eſt le ſpécifique des fiévres intermittentes ; il opere d'une maniere ſurprenante dans les maladies putrides & gangreneuſes ; il a guéri des douleurs périodiques opiniâtres ; on a arrêté par ſon moyen, des crachemens de ſang qui avoient réſiſté à tous les autres ſecours de l'Art, qu'on croyoit le mieux indiqués ; enfin il a été adminiſtré ſpécifiquement juſque dans la phthiſie pulmonaire. Mais quelle judicieuſe circonſpection doit diriger ſon uſage ! Dans les cas les plus ſimples, donné prématurément, avant les préparations néceſſaires, faute d'avoir connu les complications qui ne permettoient pas qu'on s'en ſer-

vît, ou les combinaiſons des remedes qui devoient agir avec lui & modifier ſon opération, le Quinquina a fait dégénerer des fievres, de tierces en quartes : il a produit des obſtructions, des hydropiſies, &c. & des malades ſans nombre ont été les victimes malheureuſes de cet excellent remede mal appliqué. Nous pourrions en dire autant de l'Opium, de l'Hypécacuana, de l'Émétique, remedes dont les effets ſont admirables, lorſqu'ils ſont judicieuſement adminiſtrés, & dont le mauvais uſage a été très-ſouvent meurtrier. Le Mercure eſt dans le même cas; perſonne n'ignore qu'il eſt le remede ſpécifique de la vérole; mais les cures manquées, les accidens ſurvenus pendant ſon opération, les ſymptomes qui ſe multiplient au lieu de diminuer, tous ces phénomenes que la pratique repréſente chaque jour dans les traitemens les

mieux ſuivis en apparence, démontrent évidemment la néceſſité de l'intelligence qui doit diriger l'adminiſtration de ce remede ; ils font voir qu'il ne peut être ſoumis à une marche uniforme, & qu'une méthode donnée pour générale, eſt néceſſairement infidéle. Dans l'eſpece préſente où il s'agit d'une maladie capable de ſe reproduire après avoir été long-tems cachée ; qui ſe multiplie par contagion; qui ſe tranſmet d'un corps à un autre; qui paſſe par infection, de la génération préſente à la ſuivante, en attaquant les êtres dans le principe même de leur réproduction ; quelles ſuites formidables ne fait pas craindre une méthode à laquelle on pourroit faire avec juſtice le ſimple & unique reproche d'infidélité. Or nous avons prouvé qu'une ſeule maniere de traiter ne pouvoit remplir toutes les indications que préſente un mal

dont les effets ſont ſi diverſifiés. Il faut donc en conclure, qu'il ne peut y avoir de méthode excluſive; que le point eſſentiel du traitement dépendra toujours des lumieres & de l'habileté de celui qui en aura la direction & qui ſçaura employer à propos tous les moyens qui doivent concourir au bien du malade. Se livrer dans l'occurrence à l'uſage d'un ſeul remede, fut-il excellent; autoriſer excluſivement une méthode, c'eſt mettre le ſort des malades au hazard; c'eſt préciſément établir une lotterie dont on ne veut pas calculer les chances, ni conſidérer le déſavantage des perdans; c'eſt négliger pour la vie des hommes les précautions qu'on prendroit pour le plus léger intérêt pécuniaire.

II. La diſparition des ſymptômes véroliques n'eſt pas un ſigne certain de guériſon. Ce ſecond principe eſt auſſi facile à prouver que l'inſuffi-

ſance d'une méthode excluſive. Tout le monde ſçait avec quelle promptitude les accidens les plus graves cédent quelquefois aux remedes mêmes, qui n'ont aucune priſe ſur la cauſe. Les remedes généraux, les bains & autres ſecours préparatoires, ſi eſſentiels dans beaucoup de cas, dont les habiles gens ſçavent ſe diſpenſer à propos, & que les ignorans & les Charlatans proſcrivent toujours, ont ſouvent effacé ſans récidive les puſtules les plus caractériſées & différens autres ſymptômes cutanés; ils ont même ſuffi à diſſiper les douleurs les plus vives. Non-ſeulement cette diſparition ne prouve pas la guériſon; mais ſouvent elle eſt une cauſe de plus grande infection, par la répercuſſion du virus. On l'éprouve dans les gonorrhées virulentes, traitées indiſtinctement par des injections prématurées, comme *Sydenham* l'a très-

très-bien remarqué : on le voit aussi dans l'exsiccation inconsidérée des aphthes & petits ulcères chancreux qu'on touche avec la pierre de vitriol, & autres remedes de semblable vertu. On sçait aussi que plusieurs vices locaux, quoique véroliques, c'est-à-dire, dépendant de l'impression du virus vénérien, ne sont pas l'effet d'une vérole confirmée : de-là vient le crédit de tant de remedes qu'on croit spécifiques contre la vérole, parce qu'on a détruit par leur moyen, sans récidive, des symptomes véroliques. Un remede ne peut donc passer véritablement pour spécifique qu'après avoir soutenu les épreuves d'une expérience constante : on ne doit pas s'en rapporter à des cures simples, & que tout autre remede bien reconnu pour insuffisant dans une vérole confirmée, auroit également opérées ; ni à ces cas singuliers qui ont

résisté à plusieurs traitemens précédens ; parce qu'il est très-équivoque que ce soit le dernier remede appliqué qui ait déterminé précisément & exclusivement le bien dont son opération a été suivie. Pour remplir toute justice, & faire connoître de plus en plus notre impartialité dans l'examen que nous nous proposons, il convient que nous rappellions ici le premier principe par lequel on ne doit pas, dans les cas compliqués & épineux, conclure contre un remede qui n'aura pas rempli seul les effets qu'on ne peut obtenir que de secours variés, suivant la diversité des circonstances : encore une fois, une maladie qui a ses nuances, ses degrés, ses variations, & qui est souvent compliquée, exige nécessairement des remedes variés & quelquefois opposés, ce qui n'est pas adopté par les aveugles partisans des méthodes exclusives, universel-

les, qu'ils disent toujours parfaitement sûres, quoiqu'ils sçachent parfaitement le contraire; car l'expérience journaliere détrompe ceux qui par intérêt ne cessent de tromper journellement le public : ils seroient de bonne foi s'ils pouvoient être sans cupidité.

III. Si, comme il est prouvé, des symptômes véroliques peuvent être combattus avec avantage par des remedes anti-vénériens, sans que la cause soit parfaitement détruite, ce qui est l'effet ordinaire des traitemens insuffisans ou infideles, soit par la faute des Malades, ou par celle des personnes qui les gouvernent; il y a une insuffisance & une infidélité bien plus dangereuses; ce sont celles qui dépendent du remede dont l'effet primitif seroit de combattre le vice, d'en altérer la nature, & de ne pouvoir le détruire. Ces virus dégénérés causent une infinité de maux

dont on ne connoît pas les correctifs. Le principe a cessé d'être vérolique; il subsiste sous une autre forme, contre laquelle les remedes anti-vénériens sont sans effet. Ceci mérite la plus sérieuse attention. C'est le cas où se trouvent la plûpart des enfans qui apportent en naissant un principe vicieux, originairement vérolique dans leurs pere & mere; mais qui ne l'est plus en eux. Ils deviennent rachitiques, écrouelleux; la lymphe est dépravée de maniere qu'en leur donnant du mercure on aigriroit encore leurs maux. Les amers, les anti-scorbutiques, la ptisanne de garence, celle des bois, les farineux, l'æthyops antimonial, les anti-scrophuleux, tous ces remedes administrés avec sagesse, peuvent, avec beaucoup de tems, leur procurer la guérison, s'ils ont le bonheur d'en être susceptibles : mais combien de victimes innocentes sont sacrifiées,

moins à l'incontinence de leurs parens, qu'à la fausse confiance qu'ils ont eûe dans le choix des moyens de guérison. Chez les adultes, dans les cas qui ont été primitivement les moins équivoques, on s'obstine quelquefois à vouloir guérir par le mercure, le mal dégénéré ; ce virus émoussé & qui a changé de nature, devient plus opiniâtre encore. Il faut d'autres ressources; & souvent, après plusieurs tentatives, c'est encore avec le mercure que les Malades guérissent ; mais avec le mercure donné par une autre méthode que celle qui a été infructueuse, & à laquelle il faut quelquefois les repréparer tout de nouveau.

Ces inconvéniens sont le fruit ordinaire des traitemens incomplets, & de ces cures illusoires qui donnent une vogue passagere à des remedes infideles, par lesquels des symptomes sont dissipés, sans que

le principe vicieux ſoit entiérement détruit. C'eſt ce qu'a très-bien obſervé & élégamment exprimé *Gabriel Ferrara*, habile Chirurgien de Milan, au commencement du ſiécle précédent, en blâmant ceux qui abandonnoient la méthode des frictions pour donner intérieurement des préparations mercurielles... *Bellum quidem, hoc modo, morbo indicentes, eum tamen neutiquam debellantes* ([a]). Des connoiſſances plus étendues ſur les cauſes qui font quelquefois manquer les premiers traitemens, quoique bien dirigés, auroient probablement fort abrégé le tems de pluſieurs cures longues & difficiles; c'eſt ce que nous allons tâcher d'éclaircir par l'examen des méthodes qui ont été le plus accréditées pour le traitement de la Maladie Vénérien-

([a]) *Sylva Chirurgiæ*, *lib.* 1. *obſ.* 54.

ne : nous en ferons le parallele en obſervant leurs avantages & leurs inconvéniens ; en conſidérant la nature des remedes qu'on y employe, leur opération abſolue & relative, & les bons ou mauvais effets qui en réſultent, ſuivant la diverſité des circonſtances.



CHAPITRE II.

De la Méthode des Remedes Sudorifiques.

JACQUES BERENGER de Carpi, Professeur de Chirurgie à Boulogne, *Jean de Vigo*, Chirurgien du Pape Jules II, avoient accrédité l'uſage des frictions mercurielles par des recherches & des expériences multipliées ; & le ſuccès confirmoit l'efficacité de leur méthode, lorſque le gayac fut apporté des Indes. Il fut bientôt préféré, par les gens qui courent après la perfection, parce qu'ils ne connoiſſent pas ce qui eſt bien ; & l'on feroit une bibliotheque des Ouvrages publiés ſur les propriétés & l'excellence de ce remede. On le crut propre à épuiſer par les ſueurs la lymphe imprégnée

du virus vérolique. On lui aſſocia enſuite l'eſquine, la ſalſe-pareille, le ſaſſafras. La nouveauté donna quelque relief à tous ces végétaux, & l'on vint même à attribuer aux bois de genièvre, de buis, aux racines de bardane & d'autres plantes du pays, les mêmes propriétés qu'on croyoit trouver aux bois étrangers. Mais le gayac prévaloit toujours. *Thierri de Hery*, célèbre Chirurgien de Paris, eſt le premier qui ait prononcé expreſſément que la Maladie Vénérienne éludoit la force du gayac : il a proſcrit ce bois par les lumieres de l'expérience. Malgré l'autorité de *Fernel*, il le juge inſuffiſant pour l'extirpation de la Maladie ; mais en Praticien judicieux & conſommé, il le croit utile & néceſſaire, ſoit pour favoriſer l'effet du mercure, ſoit pour détruire pluſieurs ſymptomes qui ont réſiſté aux frictions : il ne nie pas même

qu'on ne puiſſe opérer quelques cu-res par ſon ſeul ſecours ; mais en homme éclairé, il détermine la nature de ces cas. C'eſt lorſque la maſſe du ſang eſt atteinte d'un virus errant, mobile & non fixé. On voit encore actuellement dans les mêmes circonſtances, les ſudorifiques opérer des effets très-ſalutaires ; auſſi preſcrit-on avec ſuccès les ptiſannes des bois ſudorifiques : ils font la baſe des ptiſanes de Calhac, de Vinache, de Fels, dont on vante les vertus. Ces remedes pourront opérer la guériſon de quelque Maladie Vénérienne, & expulſer, en certains cas, le virus dégénéré, ſur lequel les mercuriaux n'auroient aucune action ; tout conſiſte à les donner à propos.

Les Praticiens qui ont été de bonne foi n'ont jamais compté ſur les ſudorifiques, comme moyen excluſif. *André Schilling*, Médecin de

la République de Strasbourg, écrivoit à *Horstius* dans les derniers jours de Janvier 1623, que le traitement établi dans l'Hôpital de Strasbourg par le gayac, étoit fort utile, dans les cas légers ; mais qu'il ne guérissoit pas radicalement toute Maladie, sur-tout lorsqu'elle étoit confirmée, & principalement aux corps exténués ; & il en donne la raison : *Ligni cura administratur, quæ in incipienti lue multùm facit, sed non omnem radicitùs tollit, confirmatam maximè, & quæ est in emaciato corpore, ad ulteriorem siccationem inhabili.*

C'est souvent par la mauvaise maniere d'administrer les remedes, qu'on est privé de leurs meilleurs effets. L'observation suivante sur l'usage du gayac est des plus intéressantes. Sa source n'est pas suspecte ; c'est le récit naïf de deux cures, rapportées par un témoin,

ſans prévention, qui n'étoit pas homme de l'Art, & qui prétendoit, ou qu'on n'apportoit pas en France le vrai gayac ; ou qu'on ignoroit la méthode de s'en ſervir. Voici le fait tel qu'on le lit dans les diverſes leçons de Loys Guyon, Dolois, ſieur de la Nauche, Conſeiller du Roi en ſes Finances au Limoſin. Lyon 1625, livre 4. chap. 5. page 610.

« Moi étant à Paris, l'an 1563, » j'avois grande familiarité avec » deux jeunes Adoleſcens, enfans » de ladite Ville, tous deux de bon- » nes & illuſtres maiſons, deſquels » je tairai les noms, qui ſe trou- » verent infectés de cette contagion » vénérienne, parce que le plus ſou- » vent elle ſe prend par paillardiſe, » acte déshonnête, & par conſé- » quent honteuſe, laquelle ils céle- » rent tant de temps qu'ils purent. » Enfin la Maladie ſe fit connoître » par la pélade, par puſtules rouges

» qui leur vinrent au front, dou-
» leurs au milieu des os, tant des
» bras, jambes, cuisses, épaules,
» que sur le devant de la tête, les
» nuits jusqu'à environ l'aube du
» jour, & autres signes; comme la
» douleur au gosier, ne pouvant
» bien avaler la viande. Les parens
» les mirent entre les mains de Mé-
» decins & de Chirurgiens bien ex-
» périmentés, qui y firent tout ce
» que l'Art permettoit; mais ils
» ne guérirent pourtant. Pour la
» seconde fois furent appellés d'au-
» tres Médecins à cette cure, qui
» y appliquerent tout leur sçavoir,
» mais en vain: & au contraire cette
» Maladie s'empiroit, & se faisoit
» des tophes & nodosités à la partie
» antérieure de leur tête, & aux os
» des bras, cuisses & jambes, avec
» douleurs nocturnes insupporta-
» bles: & comme la nuit s'appro-
» choit & durant icelle crioient &

» ſe plaignoient inceſſamment, tant
» que les voiſins les entendoient ſe
» lamenter de tous côtés, à cauſe
» de quoi leurs corps devinrent ſecs;
» ces deux jeunes hommes étoient
» de complexion différente, &
» avoient néanmoins les mêmes
» ſymptomes, ce que les Médecins
» jugeoient être fort extraordinaire.

» Enfin, ces adoleſcens après
» avoir beaucoup ſouffert de maux,
» de peines & d'angoiſſes, tant par
» les Médecins & Chirurgiens, que
» par Empyriques qui les avoient
» gouvernés, que du propre mal;
» après avoir fait beaucoup de dé-
» penſes & ennuyé leurs parens,
» furent laiſſés comme incurables,
» & en état de ne pouvoir jamais
» plus vivre ſainement, & euſſent
» fort déſiré que la mort les eût ſai-
» ſis. Les choſes étant en tels ter-
» mes, Dieu eut compaſſion d'eux
» & de leurs parens. Le ſieur de

» Chantonnay, Gentil-hommme
» Bourguignon, de la Franche-
» Comté, fut envoyé par le Roi
» d'Eſpagne en Ambaſſade par de-
» vers CHARLES IX Roi de France,
» qui lors ſe tenoit ordinairement à
» Paris; ledit Ambaſſadeur qui fut
» informé du cas de ces jeunes gens,
» dit qu'il avoit vû en Bourgogne,
» en Allemagne, en Flandre, en
» Italie & en Eſpagne, pluſieurs vé-
» rolés qui avoient été traités inef-
» ficacement, & qui avoient été
» chercher leur guériſon radicale
» en Amérique, & allégua ſpécia-
» lement l'exemple d'un ſien Secré-
» taire. D'après cet avis, ils alle-
» rent s'embarquer en Eſpagne pour
» paſſer à l'Iſle de ſaint Domingue.
» Là les Médecins du Viceroi fu-
» rent d'avis qu'ils paſſaſſent en une
» autre iſle qu'on appelle de S. Jean
» au Port Riche, où les femmes ſont
» fort entendues à guérir cette Ma-

» ladie. Voici le traitement qu'on » leur fit dans une cabanne de sau- » vage, sous la direction d'une fem- » me du pays.

» Elle cassoit & fendoit avec ses » dents de petits tronçons de jeu- » nes arbres de gayac, & les faisoit » bouillir dans un vaisseau de terre » sans couverture. Elle leur faisoit » boire tous les matins une chopine » de cette décoction en deux ou » trois fois; puis les faisoit prome- » ner, exercer à l'escrime, ou bien » alloient travailler à une mine d'or » qui n'étoit gueres loin du village, » l'espace de deux heures: puis ve- » noient étant pleins de sueur, à la » maison, & changeoient seule- » ment de chemise, puis les faisoit » diner ne buvant que de l'eau de » pluie puisée dans une marre. Sur » les trois heures après midi, on » leur faisoit boire autant de gayac, » comme au matin; & faire le mê- me

» me exercice ; & ſans autre céré-
» monie ni remede, ſe trouverent
» entiérement guéris dans ſix ſemai-
» nes ; ſans autre inconvénient, que
» d'avoir les gencives enflées & en-
» flammées ; ce dont ils guérirent
» incontinent après qu'on les eut
» fait ſaigner, en les piquant en plu-
» ſieurs endroits avec un os de poiſ-
» ſon fort pointu. Les nodoſités
» qu'ils avoient aux os diſparurent,
» toutes les douleurs nocturnes ceſ-
» ſerent dans quinze jours ; l'appétit
» leur revint, enfin tous les acci-
» dens ſe diſſiperent ; ils retourne-
» rent ſains en Eſpagne, puis à Pa-
» ris. L'un fils de Maître des Comp-
» tes eſt devenu Officier aux Finan-
» ces ; l'autre a rendu de grands ſer-
» vices au Roi ès dernieres guerres
» de l'Union dans la profeſſion des
» armes. Il faut que l'arbre ſoit jeu-
» ne & tendre : on ne nous en ap-
» porte que du vieil. »

Si BOERHAAVE, en travaillant sa Dissertation sur la préférence des remedes sudorifiques pour le traitement de la Maladie Vénérienne la plus confirmée, avoit connu l'exemple que je viens de rapporter, il n'auroit pas manqué d'en faire usage. La vérole y est certainement bien caractérisée. Il y avoit eu plusieurs traitemens inefficaces, les symptomes avoient empiré pendant qu'on travailloit à les détruire, on avoit épuisé les secours de l'Art, & employé inutilement les remedes des Charlatans : enfin on désespéroit de la vie de ces jeunes gens, que la simple décoction du gayac a guéris radicalement. Le mal avoit des siéges fixes, & le virus n'étoit pas dans le cas de l'exception admise par *Thierri de Hery*. La cure opérée vers l'an 1518 par le gayac sur *Ulrick de Hutten*, Gentilhomme Allemand, attaqué de la Maladie Vé-

nérienne, manifeſtée par des douleurs, des exoſtoſes, des ulcères avec fiſtule & carie, &c. & qui avoit ſubi onze traitemens inutiles par le mercure dans l'eſpace de neuf ans; cette cure, dis-je, détermina *Boerhaave*, à tenter le même moyen dans un cas où la Maladie avoit auſſi éludé l'action du mercure. Le ſuccès qu'il obtint, lui fit regarder les ſudorifiques comme préférables à tout autre moyen pour débarraſſer le ſang des miaſmes contagieux dont il eſt infecté. L'opinion de ce grand homme eſt qu'au commencement tout le virus eſt retenu dans le ſeul petit ulcère formé récemment ſur une partie externe. Mais s'il paſſe dans le ſang, comme le virus de la petite vérole, dans l'inoculation, il produit des ravages, & il faut avoir recours à des remedes qui purifient toute la maſſe du ſang. Suivant *Boerhaave*, la membrane adipeuſe eſt le

ſiége de la contagion : il faut donc la purger entiérement ; car pour peu qu'il y en reſte, il y a toujours lieu de craindre la récidive. Il admet la vertu du mercure pour diviſer & atténuer les parties viſqueuſes de l'huile, pour diſſoudre tellement toutes nos liqueurs qu'elles puiſſent facilement être évacuées par la ſalivation, par les ſelles, par les urines ou par les ſueurs. Il croit qu'on ne peut guérir la vérole à moins qu'on ne continue ces évacuations aſſez long-tems, pour purger le corps de toutes ſes anciennes humeurs ; c'eſt un renouvellement complet des ſucs qu'il déſire, & il ne doute pas qu'on ne s'expoſe à manquer la cure & à laiſſer dans le ſein du malade, le feu mal éteint d'une contagion prête à renaître, ſi par la diéte & les évacuations on ne l'a pas exténué au point d'avoir renouvellé tous les fluides. *Boerhaave* penſe qu'il y a des

cas où la vertu du mercure eſt ſans effet. Il faut qu'il pénetre, & qu'il ſoit porté dans les lieux infectés, par l'action des ſolides & des fluides; ſa vertu doit donc échouer, dit-on, lorſque le mal eſt fixé dans les lieux où l'action du cœur ſe fait à peine ſentir. De-là on conclut que le mercure ne guérit point la carie du diploé, ni la contagion qui a pénétré dans la moële des os. La décoction de gayac bûe abondamment paroît propre à délayer les humeurs, à aténuer les parties graſſes & viſqueuſes; ſon acrimonie pénétrante diſſout preſque toute la pituite, & ſa vertu balſamique réſiſte à la corruption, & en empêche les progrès. On excite les ſueurs par la chaleur de la flamme de l'eſprit-de-vin; & par ce moyen la liqueur lave, nettoye, purge les lieux les plus intimes, fait ſortir du corps les liqueurs infectées; le mal ſe guérit en continuant cette

évacuation, & l'on purifie entiérement par cette méthode les parties les plus intimes des os, même celles où le mercure pénétre ſans ſuccès. L'Auteur cite pour preuve le traitement d'un jeune homme vérolé juſque dans la ſubſtance des os : les ſueurs furent ſi abondantes qu'on vit ſortir dans la force de l'opération une liqueur verdâtre, par la vertu du gayac qui élevoit & ſéparoit les eſcarres des ulcères, qui étoient dejà détachées par la partie inférieure. Il y joint l'exemple de la guériſon d'un jeune homme, devenu pere de famille & jouiſſant d'une ſanté parfaite, dont les os étoient tellement infectés, qu'il perdit une phalange d'un doigt de la main, & dont l'os de la cuiſſe étoit carié en pluſieurs endroits. Lorſqu'on a exactement pratiqué cette méthode, *Boerhaave* aſſure que les petits os du nez, des fragmens du palais ont tombé & ſe

ſont ſéparés des parties voiſines ; ſans les endommager.

M. *Astruc* partiſan décidé des frictions mercurielles, n'a pas adopté les principes de *Boerhaave*. Il avance d'après *Geſner*, que Ulrich de Hutten qui prétend avoir été guéri par l'uſage du gayac, eſt mort de la vérole à l'âge de 35 à 36 ans. Mais cela n'infirme pas la réalité d'une guériſon précédente. M. Aſtruc craint les effets de l'exténuation & de l'émaciation du corps, par l'uſage de la décoction de gayac, & qu'elle ne porte une chaleur nuiſible & de l'inflammation dans les viſceres. Il craint que les particules aqueuſes n'aient pas aſſez de poids pour ſe faire jour dans toutes les parties, & diſſoudre les humeurs ténaces. Il admet la vertu du gayac dans les pays chauds, & principalement dans ceux où l'on peut avoir le remede dans toute ſa vigueur, & non pas en Europe :

il conjecture que le dernier malade dont parle *Boerhaave* étoit écrouelleux, & qu'ainſi ſon obſervation eſt plus propre à prouver l'inefficacité du mercure pour la guériſon des ſcrophules, que l'utilité du gayac pour la guériſon de la vérole. Il diſcute toutes les raiſons alléguées par *Boerhaave*. 1°, Le mercure dont la diviſibilité eſt extrême, ſe portera partout où la circulation & la vie ſubſiſtent, & il a toute l'efficacité qu'on peut deſirer pour atténuer & diviſer les fluides; ainſi à cet égard, il n'y a aucune raiſon pour lui préférer la décoction du gayac. M. Aſtruc avoue, 2°, que les atômes du mercure qui parviennent à un os carié, à une partie abſcédée ou ulcérée, s'y ramaſſent & y reſtent ſans action, comme les ouvertures des cadavres l'ont fait voir pluſieurs fois; & que *Boerhaave* dit avec raiſon que le mercure eſt inſuffiſant pour détruire

la carie du diploé; 3°, que cette réunion des particules mercurielles eſt ſans aucun inconvénient, & que dans le traitement néceſſaire du vice local, par l'ouverture de l'abſcès, ou par l'action de la rugine ſur la carie, le mercure aura une iſſue; 4°, Que quoique le mercure ne guériſſe ni la carie, ni la gonorrhée, il ne s'enſuit pas qu'il ne ſoit le ſeul ſpécifique contre la Maladie Vénérienne, parce que les vices locaux peuvent ſubſiſter après la deſtruction de la cauſe, & exiger des remedes ordinaires & des traitemens particuliers relatifs aux déſordres qu'a produits le principe virulent; remedes qui auroient été ſans effet avant qu'on eût détruit le virus, & auxquels le mal local céde aiſément, lorſqu'il n'exiſte plus aucune malignité dans les humeurs ([a]).

([a]) Cette doctrine pourroit n'avoir pas toute la ſolidité qu'on lui a cru, puiſqu'il eſt démontré

Pour jetter un nouveau jour ſur une matiere auſſi intéreſſante, M. Aſtruc cite deux exemples de perſonnes qu'il a traitées efficacement avec le mercure, quoiqu'attaquées de ſymptomes contre leſquels *Boerhaave* croyoit l'uſage du mercure tout-à-fait inutile, & incapable de produire le moindre effet.

Un Eſpagnol fut traité dans ſa patrie par les frictions mercurielles, pour des ſymptomes très-certains de la Maladie Vénérienne, dans l'état le plus confirmé. Un an après, l'apparition de nouveaux ſignes fit con-

par d'excellentes obſervations que nous rapporterons plus bas, que l'exiſtence du mal local peut rendre les meilleurs remedes infructueux, & qu'il eſt eſſentiel de commencer le traitement par les moyens ordinaires, capables de détruire certains vices locaux, ſans quoi on ne peut parvenir à détruire le virus dont ils ſont le foyer. Les deux guériſons opérées par les ſoins de M. *Aſtruc*, & dont on va lire l'hiſtoire, ne contrediſent point ce principe. On prie le Lecteur accoutumé à apprécier les faits, d'y être attentif ; cet objet eſt de la plus grande conſéquence.

noître qu'il n'avoit pas été radicalement guéri : il vint à Montpellier où il essuya un second traitement dont il ne tira pas plus davantage que du premier. M. Astruc n'accuse pas de manque d'habileté les deux Chirurgiens, aux soins de qui le Malade s'étoit confié. L'os maxillaire supérieur étoit attaqué, & le vice de l'os ne se manifesta que tardivement par une carie, qui fit avec le tems assez de progrès pour ne pouvoir être guérie que par la séparation totale de la partie de l'os corrompu.

Ce Malade fort inquiet sur son état vint à Paris en 1737, maigre, décoloré, sans force, pouvant à peine se soutenir : il avoit des douleurs dans les membres, & des exostoses fort dures. Il souffroit continuellement des dents molaires supérieures du côté droit ; l'arcade alvéolares étoit tuméfiée, & le gonflement de la voûte du palais étoit ulcéré en plusieurs endroits ; il y avoit de plus

un trou fiſtuleux d'où l'on faiſoit ſortir, par compreſſion, quelques gouttes d'humeur ichoreuſe ; la narine droite exhaloit une odeur puante, & il en ſortoit une mucoſité puriforme, & même du vrai pus.

M. Aſtruc ne doute point qu'il n'y eût dans cette partie un foyer de virulence ; & après avoir bien examiné la nature & l'étendue du mal local, il propoſa au Malade de paſſer une troiſieme fois par les grands remedes qu'il falloit adminiſtrer avec le plus grand ſoin, & avec toutes les précautions qui pouvoient en aſſurer le ſuccès.

Le cas étoit urgent : le Malade préparé par une ſaignée & par une purgation douce, ne fut point en état de ſoutenir les bains. On lui donna des frictions à petites doſes, c'eſt-à-dire, de deux ou trois gros d'onguent mercuriel, fait à parties égales : on mettoit cinq, ſix & ſept jours entre chaque friction, afin d'é-

viter la ſalivation, à cauſe de la carie de la bouche qu'on craignoit d'irriter & d'augmenter, en attirant accidentellement de l'inflammation ſur la partie malade.

Cette méthode fut continuée pendant ſix mois conſécutifs, depuis le mois d'Octobre 1737, juſqu'à la fin du mois de Mars de l'année ſuivante. Le Malade ne prit que du lait pour nourriture pendant tout ce tems; il garda la chambre qu'on entretenoit avec ſoin dans un degré de chaleur temperé; du reſte il ſe levoit tous les jours & recevoit la viſite de ſes amis.

Au commencement du traitement, on fit arracher toutes les dents qui tenoient à la partie cariée de la mâchoire; on fit des inciſions aux gencives & au palais, pour faciter l'exfoliation: les portions cariées furent tirées avec art, à meſure qu'elles ſe détachoient. Au bout de deux ou trois mois, les chairs devin-

rent de bonne qualité, la puanteur des narines diminua, le vice local parut détruit : on inſiſta encore trois mois, & après quelques purgations pour terminer la cure, le Malade alla paſſer ſa convaleſcence à la campagne, où il recouvra bien-tôt ſes forces & la plus parfaite ſanté. Une éponge lui tint lieu d'obturateur dans la brêche que la chûte de l'os carié avoit laiſſée.

La ſeconde obſervation regarde un jeune homme qui conſulta Boerhaave pour des douleurs vagues dans les membres, une exoſtoſe douloureuſe à la partie inférieure & interne du cubitus droit, & un ulcère virulent dans le nez, avec carie aux cornets ſupérieurs : il étoit déja tombé quelques petites portions de l'os ethmoïde. *Boerhaave* lui conſeilla la décoction de gayac, ſuivant la méthode qu'il a preſcrite dans la Préface du Recueil de *Luiſinus*. Le Malade en fit uſage pendant les mois

de Février, Mars & Avril de l'année 1738, & en reçut quelque ſoulagement à tous égards : les douleurs étoient diſſipées, l'exoſtoſe diminuée, ainſi que la puanteur du nez, d'où il ſortoit moins de pus. Boerhaave crut la guériſon parfaite, & conſeilla au Malade de ſe remettre à ſa maniere ordinaire de vivre.

Ce jeune homme vint à Paris au mois de Juin ; & peu ſatisfait de ſon état, il conſulta en Juillet, M. *Aſtruc*, qui jugea par les ſignes exiſtans, que la guériſon n'étoit pas radicale. L'ulcère ſubſiſtoit ; le dos du nez étoit rouge & douloureux. Quand on comprimoit la partie où avoit été l'exoſtoſe, & qui étoit encore un peu gonflée, le Malade y ſentoit une douleur ſourde ; enfin il ne pouvoit y avoir aucun doute ſur la non guériſon. Après ſix ſemaines de préparation, M. Aſtruc eut recours aux frictions mercurielles ;

& dans l'eſpace de trois mois, il employa avec les précautions convenables, huit onces d'onguent mercuriel. Il ne provoqua point la ſalivation, & ſe contenta d'entretenir une ſputation aſſez abondante. Le Malade vécut alternativement de ſoupes, de ris au gras, d'œufs mollets & de lait. Le panſement conſiſtoit à laver ſimplement & à nettoyer l'ulcère avec une décoction vulnéraire. Au bout d'un mois & demi, il ſe détacha une piéce d'os carié aſſez conſidérable : depuis ce tems les choſes allerent de bien en mieux, on continua le traitement pendant ſix autres ſemaines, pour être aſſuré de la parfaite guériſon.

De ces deux faits, M. *Aſtruc* tire des conſéquences fort juſtes contre la doctrine de *Boerhaave*. Il en réſulte, 1°, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'exténuer les Malades, & de les réduire à l'état où il vouloit qu'on les

les mît par l'effet des remedes ſudorifiques : 2°, que les frictions mercurielles guériſſent radicalement, & plus ſûrement que la décoction de gayac, puiſqu'il y a eu par leur moyen, exfoliation de l'os maxillaire & des lames ſpongieuſes du nez, enfin des parties que Boerhaave avoit dit expreſſément devoir réſiſter à l'efficacité du mercure. M. Aſtruc, outre ſon expérience, invoque ici l'autorité de *Fabrice de Hilden*, qui a traité avec ſuccès par les frictions mercurielles, une carie de l'os maxillaire ſupérieur, *après la ſéparation de l'os carie* ([a]).

Cette circonſtance mérite une conſidération particuliere, & nous la releverons plus bas comme un objet de la plus grande importance dans la pratique : la réfutation de Boerhaave n'eſt pas le point le plus

([a]) *Astruc de Morb. Venereis*, *Lib. II. Chap. XI. pag.* 228.

intéreſſant de cette diſcuſſion. Ne préſente-t-elle pas d'abord une conſéquence directe contre la doctrine générale de ceux qui ont recommandé la ſalivation comme abſolument néceſſaire à la guériſon de la vérole? Si M. Aſtruc, qui dans ſes jugemens aſſez ſevères contre ceux qui ont cherché les moyens d'éviter la ſalivation, la regarde comme une cauſe & comme un ſigne de parfaite guériſon, & croit qu'elle eſt un moyen d'eſtimer les bons effets de l'adminiſtration du mercure; ſi, dis-je, M. Aſtruc a opéré dans un cas des plus graves, & en évitant la ſalivation, une cure que les frictions mercurielles avoit manquée deux fois en faiſant ſaliver; il s'enſuit, d'après ſon autorité même, que la ſalivation ne doit pas être regardée comme un moyen recommandable pour la guériſon de la Maladie Vénérienne. Mais nous parlerons plus bas

des inconvéniens de procurer cette évacuation, lorſque nous parlerons de la méthode de traiter par les frictions. Nous avons à nous arrêter un moment ſur l'état dangereux des Malades ſoignés par M. Aſtruc.

Le premier, ſur-tout, avoit été traité deux fois en un an par les frictions mercurielles, ſans ſuccès ; c'eſt par les frictions mercurielles que M. Aſtruc l'a guéri, & par la méthode de l'extinction qu'il eſtimoit alors être en général la moins certaine. Si le Malade étoit tombé primitivement entre les mains de M. Aſtruc, il eſt certain que ce ſçavant Médecin lui auroit conſeillé les frictions ſuivant ſa méthode ordinaire : & rien ne prouve qu'elle n'eût pas été inefficace. Auroit-on pu en tirer une conſéquence déſavantageuſe contre les frictions, puiſque ce ſont elles qui ont enfin guéri le Malade. Le ſymptome de la carie vénérienne

exigeroit-il un traitement plus long que tout autre ? ne formeroit-il pas une exception à la regle générale, qui dit que la cauſe étant détruite, les vices locaux cédent aiſément aux remedes ordinaires ? Ici le Malade n'étoit pas guéri, même de la Maladie principale ; le vice du ſang n'étoit pas détruit, malgré deux traitemens méthodiques, capables de déraciner deux véroles confirmées, dans toute autre circonſtance. Dans la cure opérée par les ſoins de Fabrice de Hilden, dont M. Aſtruc fait une légère mention, où il s'agit de l'efficacité des frictions mercurielles dans une carie de l'os maxillaire ſupérieur ; il eſt à remarquer qu'on ne parle de leur bon effet qu'après la ſéparation de l'os carié. Les obſervations d'un homme inſtruit par une auſſi longue expérience que l'étoit Fabrice de Hilden, m'ont paru mériter un détail plus circonſ-

tancié que la citation qu'en fait M. Aſtruc par une ſimple note. Il indique la XVe Obſervation de la VIe Centurie, où cet Auteur parle très-ſommairement dans une lettre écrite à un ami, de deux hommes traités ſans ſuccès par le gayac, & qui ont été guéris par le mercure. L'un avoit une carie au palais, & l'autre un ulcère conſidérable dans le nez : ce ſont préciſément les cas où ſe ſont trouvés les deux Malades dont M. Aſtruc a donné l'hiſtoire contre la méthode de *Hutten*, adoptée & préconiſée par Boerhaave. Mais Fabrice de Hilden donne ailleurs une obſervation très-inſtructive [a], que M. Aſtruc n'indique pas, & qui leve de grandes difficultés ſur le point important dont il s'agit.

Une femme de 50 ans étoit depuis trois ans dans un état très-fâcheux, par la Maladie Vénérienne

[a] Fabr. Hildan. Obſ. Chirurg. cent. v. obſ. 95.

que ſon mari lui avoit communiquée. Elle avoit paſſé trois fois par les grands remedes ſans aucun fruit; elle ſouffroit des douleurs aiguës à la tête & dans les articulations; elle ne pouvoit pas ſe ſoutenir; elle avoit en différentes parties des ulcères malins, ſordides, & un principalement ſur la clavicule droite, accompagné de la carie de cet os. *Fabrice de Hilden*, éclairé par une expérience réfléchie dont ſes ſucceſſeurs auroient pu faire, en mille occaſions, un excellent uſage au profit de l'humanité, prépara ſa Malade pendant trois ſemaines, par des remedes altérans & purgatifs. Il procéda enſuite *préliminairement* à la guériſon du mal local, par l'application du cautère actuel ſur la clavicule cariée. Ce ne fut qu'après la chûte de l'eſcarre, qu'il commença l'adminiſtration des frictions; & il eut la ſatisfaction de guérir en très-peu de tems cette Mala-

de, qui a vécu depuis plusieurs années, en parfaite santé.

Des faits de cette nature doivent être conservés précieusement à la postérité, parce qu'ils nous montrent les grandes ressources de l'art, lorsqu'il est entre les mains de ceux qui sont vraiement dignes de l'exercer. Combien de gens sont morts misérablement, pour n'avoir pas été traités suivant ce principe? On croyoit suivre un plan méthodique de curation, par l'usage des remedes les mieux indiqués pour la destruction de la cause; & l'on a manqué des cures, parce qu'on n'a pas commencé par combattre les effets du mal: l'exemple de notre illustre Praticien est l'objet de mon admiration: c'est en 1589 qu'il tint cette conduite si salutaire, par laquelle son génie le porta à aller au secours de la nature, par une voye toute nouvelle, & à accélérer une marche dont la

lenteur a ſouvent été meurtriere. Ce qui rend inexcuſable le profond oubli où cette méthode paroît avoir été laiſſée, c'eſt que l'Auteur en a fait un précepte exprès. Il examine pourquoi dans le cas particulier qui l'occupe, la maladie a éludé pluſieurs fois la vertu des frictions mercurielles, pendant que le mari a été parfaitement guéri par un ſeul traitement. Il regarde la carie de la clavicule comme le foyer où le virus vénérien s'étoit dépoſé; tous les traitemens ont été inutiles, tant que cette carie n'a pas été détruite; parce qu'il repaſſoit, ſans ceſſe, de cette partie dans le ſang, des principes d'infection qui en corrompoient la maſſe. Que les Chirurgiens apprennent donc par-là, dit-il, (*Hinc ediſcant Chirurgi*) qu'il faut faire l'extraction des os cariés avant que de donner les frictions mercurielles. Il étend ce précepte juſ-

qu'aux tumeurs gommeuſes & aux tophes ; il prétend qu'il faut les ramollir avant le traitement, & ſurtout avant que de faire uſage de la décoction de gayac, laquelle en diſſipant la partie la plus fluide des humeurs, rendroit plus épaiſſes celles qui font l'engorgement. Alors ces tumeurs ſe terminent par induration, deviennent ſquirrheuſes, cedent plus difficilement au mercure, & conſervent le germe de récidive qui rend les traitemens longs & infideles.

Apre's des réflexions auſſi ſolides, l'ordre de notre matiere nous oblige de revenir à la diſſertation de Boerhaave ſur l'utilité des décoctions ſudorifiques. Il a obſervé que le mercure qu'on fait ſuccéder au gayac, ne produit point la ſalivation, quoiqu'on en faſſe entrer dans le corps une grande quantité, ſoit par la bouche ou par les frictions.

Cette remarque qu'il a faite plusieurs fois, lui a fait croire que le vif-argent n'agissoit presque point sur les humeurs lorsqu'elles étoient tout-à-fait atténuées; mais qu'il entroit dans nos vaisseaux & qu'il en sortoit sans avoir presque changé ou altéré les fluides. De-là & de diverses autres observations que l'expérience fournit, nous établirons en forme de Corollaires.

1°, Qu'un usage raisonné de la décoction de gayac, pourroit, dans certains cas, être un préparatif utile à l'opération du mercure, comme *Thieri de Héry* l'avoit dit; & qu'il peut, suivant les remarques de Boerhaave, prévenir les mauvais effets du mercure dans ceux qui sont très-susceptibles d'être excités à la salivation, qu'on veut éviter. C'est une précaution négligée, qu'on peut ajoûter, avec succès, à toutes celles que la pratique moderne a em-

ployées, & qui auroient pû être moins trompeuses par cette concurrence.

2°, Que son usage peut être utilement marié avec le mercure pendant le cours du traitement, pour ouvrir à ce minéral une issue libre par les pores de la peau. Le soin des vêtemens convenables & de se tenir dans une atmosphère tempérée, à un dégré qui ne nuise pas à la transpiration, sont des précautions plus essentielles qu'on ne croit au succès des remedes.

3°, Que la décoction du jeune gayac guérit radicalement en Amérique des sujets attaqués de vérole confirmée, pourvû qu'on en use avec les précautions requises.

4°, Qu'il ne faut pas déférer à l'opinion qui fait regarder ce remede tel que nous l'avons en Europe, comme absolument impuissant ; puisque le mercure même, avant la chûte des os cariés, n'auroit pas guéri les deux

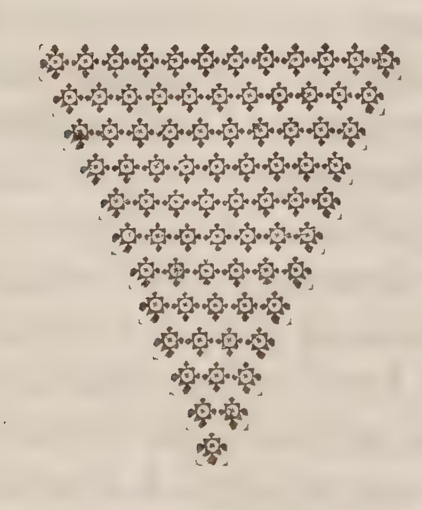
malades dont M. Aſtruc a pris ſoin; & que les accidens du ſecond étoient notablement diminués par la méthode ſudorifique que Boerhaave lui avoit conſeillée excluſivement.

5°, Que le mercure ayant été adminiſtré ſuivant les regles ordinaires, ſi certains maux opiniâtres ne cedent point aux remedes extérieurs, les ptiſanes faites avec les bois ſudorifiques, le noüet de mercure doux, ou d'antimoine, ſont en général un remede qui dompte preſque toujours ces maux rebelles qui éludent quelquefois la vertu des frictions les mieux ménagées.

6°, Que l'uſage méthodique des ſudorifiques peut détruire ſpécifiquement & radicalement certaines douleurs vagues vénériennes.

7°, Enfin, qu'on ne peut rien conclure contre l'inefficacité d'aucun remede, avant la deſtruction du vice local qui ſeroit un foyer de virus,

lequel, tant qu'il ſubſiſte, doit être la ſource d'une inoculation permanente. C'eſt une obſervation très-intéreſſante qu'on ne peut trop repréſenter à l'eſprit; & que l'on doit, comme on l'a prouvé, aux lumieres & à la grande expérience de Fabrice de Hilden.



****

CHAPITRE III.

De la méthode de traiter par les frictions.

L'APPLICATION extérieure du mercure eſt le premier des moyens avec lequel on a combattu le virus vénérien. Avant qu'on eût recueilli aſſez d'obſervations ſur cette maladie, ſur ſes accidens, & qu'on eût connu les différentes formes ſous leſquelles elle ſe préſente, les ſymptomes extérieurs devoient ſeul fixer l'attention. Auſſi la traita-t-on d'abord comme les ſimples maladies de la peau. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour voir que les remedes ordinaires étoient inſuffiſans ; le mal faiſoit de nouveaux progrès pendant leur adminiſtration ; on chercha des remedes plus puiſſans, l'on eut recours

aux frictions mercurielles recommandées par les Arabes contre les maladies de la peau les plus rebelles.

Ce traitement indiqué par l'analogie, parut bientôt ſpécifique : dès les premiers eſſais, le calme des douleurs, l'amolliſſement & la réſolution des duretés, le changement favorable qui ſurvenoit aux ulcérations, enfin la diminution & la diſparition ſucceſſive des ſymptomes, annoncerent qu'on avoit fait le premier pas dans la carriere qui devoit mener au but. La route parut certaine ; mais l'on n'en connoiſſoit pas les détours : c'étoit à l'expérience à diriger les voyes, à applanir les difficultés, à éviter les obſtacles. Ce ne pouvoit être que le fruit de tentatives faites avec prudence & réflexion. L'obſervation du paſſé devoit éclairer ſur les précautions à prendre pour prévenir les accidens déterminés par le traitement même,

ſi cela étoit poſſible ; ou pour les rendre moindres, & y remédier avec ſuccès , s'ils étoient inévitables. Nous ne diſſimulerons pas que les premieres manieres de traiter , n'aient été dangereuſes & cruelles ; mais elles ne ſont reſtées telles que ſous la direction des ignorans. Dès les premiers temps , les vrais Maîtres de l'art trouverent dans leur habileté & dans leur ſageſſe , une ſauve-garde contre l'imperfection des moyens qu'ils rectifioient conſtamment dans chaque occaſion. Enfin, l'on eſt parvenu à établir des méthodes de guérir plus ſûres & plus douces : c'eſt l'heureux ſuccès qu'on devoit ſe promettre des travaux ſuivis de ceux qui ont cultivé l'art avec les diſpoſitions convenables ; ſuccès qui auroient été plus prompts, ſi le remede n'avoit jamais été employé que par des mains ſçavantes & éclairées ; & ſi la cupidité & l'ignorance

l'ignorance n'euſſent cherché des reſſources dans l'ombre du ſecret qui accompagne la maladie, & n'en euſſent trouvé dans la diſcrétion forcée des malades qui en ont été les duppes. Nous l'avons déjà dit au premier Chapitre de cet ouvrage, en établiſſant des principes généraux ; les bons effets des remedes les plus efficaces dépendent toujours de la prudence & des lumieres de ceux qui les preſcrivent ; & s'il eſt avantageux de connoître des médicamens ſalutaires & ſpécifiques, on peut dire que cet avantage conſiſte principalement dans la ſcience de les placer à propos. Cette réflexion générale a été ſpécialement appliquée à la méthode des frictions pour la guériſon de la maladie vénérienne. Rien de plus concis & de plus ſolide que ce que dit *Ambroiſe Paré* à ce ſujet. « La ſeconde maniere qui eſt » l'onction ou friction, eſt *la plus*

» *certaine* & néceſſaire à la cure de
» cette maladie, non toute fois en
» toutes les eſpeſſes & diſpoſitions
» d'icelle, ni en tous temps. Car où
» la maladie ſeroit invétérée ; faite
» d'un humeur lent, gros, viſqueux,
» & adhérant aux parties ſolides,
» comme nodoſités aux os ; lors
» tant s'en faut que la friction *immé-*
» *diatement* en tel cas ſoit commo-
» de, que meſme on pourroit tuer
» le malade, ſi auparavant on n'a-
» voit amolli, digéré & préparé l'hu-
» meur : mais quand elle eſt récente,
» avec douleurs mobiles, & pluſieurs
» puſtules & ulcères à la gorge &
» parties honteuſes, on ſe paſſera de
» telles choſes, principalement ſi on
» cognoiſt la matiere être préparée.
» Donc après les choſes univerſelles
» on uſera de friction vif argentée ».

Les frictions mercurielles ſçavamment adminiſtrées par *Jacques Berenger*, de Carpi, en Italie, & en

France, par *Thieri de Héry*, produisoient des accidens assez fâcheux en de moins habiles mains; & ces frictions tant vantées, & avec justice, comme moyens, parurent redoutables par leurs suites. Elles excitoient une salivation abondante qu'on a regardée presque généralement jusqu'à nos jours, comme un effet merveilleux qui opéroit la cure en procurant l'évacuation du virus. Mais tandis que les grands Maîtres sçavoient modérer l'impétuosité de la salivation, en interrompant le cours des remedes qui l'excitoient; qu'ils détournoient cette excrétion forcée, en déterminant l'effet du remede sur d'autres couloirs que les organes salivaires; qu'ils remédioient aux gonflemens des glandes destinées à la sécrétion de la salive, & aux ulcères que l'âcreté de cette humeur, ou l'action du remede avoit produits dans la bouche, &c; le mercure se dé-

créditoit en des mains ignorantes. Les frictions données ſans préparations & ſans meſure, attiroient des ulcères rebelles dans la bouche, ſuivis quelquefois de gangrêne ; un flux intariſſable ; des gonflemens prodigieux qui ſuffoquoient les malades : & ceux qui échappoient à tant de dangers, perdoient ſouvent leurs dents, avoient quelquefois la mâchoire immobile par les brides des cicatrices, étoient ſujets à d'autres inconvéniens conſécutifs ; & malheureuſement la plûpart ſans être guéris de la maladie qui leur avoit fait eſſuyer tant de maux, & courir de ſi grands dangers.

On ne s'en prenoit pas à la témérité & à l'impéritie des gens qui s'entremêloient de la cure ſans capacité ſuffiſante, il parut plus ſimple de regarder le remede même comme un venin, ou poiſon très-dangereux. Cette opinion ridicule a prévalu

dans les têtes ſpéculatives, dans l'opinion de ceux qui avec aſſez de lumieres d'ailleurs, n'avoient pas acquis par un exercice aſſidu ſous les Praticiens, l'expérience néceſſaire pour adminiſtrer méthodiquement le mercure. De-là, tant de livres, mépriſés depuis, ſur l'infaillibilité des vertus du gayac. Le principal argument porte ſur la vénénoſité du vif argent; on crut qu'il étoit plus convenable de débarraſſer le ſang du venin qui l'infectoit, par la voye des ſueurs, que par le flux de bouche qu'occaſionnoit le mercure, avec les accidens effrayans qu'on remarquoit dans ſon uſage, lorſqu'il étoit conduit témérairement par des mains meurtrieres & incertaines. Les faits étant poſitifs, & perſonne ne convenant de ſon incapacité, il falloit bien qu'on s'en prît au remede. Le mercure fut accuſé d'impureté plus dangereuſe que le mal même qu'il pou-

voit détruire. On le crut rempli de molécules arſénicales, ou de parties de plomb, dont la décompoſition en céruſe devenoit un poiſon inévitable. Il eſt certain qu'on peut au moyen du biſmuth amalgamer le mercure avec le plomb, & que les marchands de mauvaiſe foi s'en ſervent pour falſifier leur mercure & en augmenter le poids : j'en ai eu la preuve en Hollande, l'année derniere : le biſmuth abonde en arſenic; l'on ſent par-là combien une telle ſophiſtication ſeroit pernicieuſe. Il faut abſolument que le mercure ſoit révivifié du cinnabre, & paſſé enſuite au travers d'un chamois. On ne peut que louer la précaution de ceux qui le font bouillir dans du fort vinaigre, & qui après pluſieurs lotions d'eau chaude, pour enlever les parties que le vinaigre auroit diſſoutes, le font encore repaſſer par le chamois. Nous parlerons à la fin de ce

Chapitre de la maniere la plus avantageuse de composer l'onguent propre aux frictions : il suffit de dire ici d'après les longues & laborieuses expériences chymiques de Boerhaave sur ce minéral ([a]), qu'il est très-doux dans son état naturel ; que la simplicité & l'immutabilité de sa substance sont incontestablement démontrées : plus de 500 distillations ont fait voir qu'il est inaltérable par sa nature ; & ce sont les formes que l'art lui donne qui le peuvent rendre âcre & pernicieux. Mais le mercure coulant est le moins irritant & le moins corrosif de tous les corps que nous connoissions ; il n'exige d'autre préparation que d'être fort divisé par l'entremise du corps le plus simple : alors il s'insinue par-tout; ses élémens sont d'une petitesse incroyable ; ils péne-

([a]) *Voyez les Transactions Philosophiques*, & *les Mém. de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, *années* 1733, 1734 & 1736.

trent avec la plus grande facilité dans les pores de l'or qui eſt le plus denſe de tous les corps. Introduit dans les vaiſſeaux du corps humain, il diviſe les globules rouges du ſang, atténue les petites ſphères lymphatiques, & convertit toutes ſes parties en une liqueur aſſez limpide pour s'échapper par les plus petits vaiſſeaux. Boerhaave dit qu'on a lieu de croire que le mercure eſt compoſé de particules, peut-être plus ténues & plus diviſées que celles de l'eau même; c'eſt pourquoi il peut diſſoudre & atténuer tellement toutes nos liqueurs, qu'elles ſoient facilement évacuées par les ſelles, par les ſueurs, par les urines, & même par la ſalivation: c'eſt par ces différentes voyes qu'il purge le corps de ſes humeurs corrompues. Mais la preuve qu'il agit comme altérant, & par une vertu ſpécifique, contre le virus vénérien, c'eſt que les guériſons les

plus promptes & les plus ſolides, ſont celles qu'on obtient avec le moins d'évacuation ſenſible. Le remede eſt ſi bien faiſant, que quand il eſt ſagement ménagé, & introduit avec circonſpection dans un corps bien diſpoſé à le recevoir, il circule dans les vaiſſeaux, comme une roſée douce, qui ſe charge des principes contagieux & qui les entraîne, en s'échappant inſenſiblement par la voye de tous les couloirs qui peuvent ſervir à la dépuration du ſang. Quand on adminiſtre imprudemment le mercure il excite la ſalivation, ſoit que par une détermination méchanique, ou en conſéquence de la raréfaction du ſang qu'il produit, il ſoit porté plus facilement vers les parties ſupérieures dont il engorge facilement les vaiſſeaux, & excite leurs oſcillations; ſoit, comme quelques-uns l'ont cru, que ce minéral contienne quelques principes, dont l'analogie avec la ſalive, puiſſe, par

leur mélange à cette humeur, exciter l'action des glandes qui servent à sa filtration.

Il se présente naturellement ici deux questions à discuter & à résoudre. La salivation est-elle un effet essentiel du mercure? Cette excrétion est-elle nécessaire, & indispensable pour la guérison? Nous verrons ensuite quels sont les avantages & les inconvéniens qu'il doit y avoir à la procurer ou à l'empêcher.

L'expérience a fourni depuis longtems la réponse négative à la premiere de ces deux propositions. La salivation n'est point un effet essentiel de l'administration du mercure; sur-tout en frictions. Le texte de *Thieri de Héry* est trop clair & trop vrai pour n'être pas rapporté ici: » C'est une chose misérable, dit-il en » parlant des Empyriques de son » temps, que par l'ignorance & asne- » rie de tels coquins, tant de per- » sonnes sans occasion languissent,

» ou misérablement périssent : at-
» tendu même que par la cognois-
» sance qu'ont aujourd'hui gens ra-
» tionels (plus que jamais) tant de
» la maladie que des remedes, il est
» possible de les curer plus sûrement
» & avec moins de violence. Sem-
» blablement il ne faut pas toujours
» continuer les frictions jusqu'à ce
» qu'il se fasse flux de bouche ou de
» ventre , parce qu'il y en a plu-
» sieurs à qui il n'advient, *encore*
» *qu'on les frottât infiniment* (à
» quoi aide beaucoup la préparation
» précédente des humeurs) & à
» beaucoup d'iceux (traités métho-
» diquement) aide nature par les ré-
» solutions insensibles, ou flux d'u-
» rine, avec quelque petit flux de
» ventre incité de nature ou par
» art. »

Ce passage, à qui le sçaura com-
prendre, paroîtra contenir toute la
somme des préceptes à suivre pour le

traitement méthodique de la maladie vénérienne. Que le langage de la raiſon & de l'expérience eſt énergique ! Depuis deux cent ans ces vérités n'ont rien perdu de leur prix quant à la maniere la plus avantageuſe de procurer la guériſon ; & l'apoſtrophe aux Charlatans de ce temps, n'eſt que trop applicable à ceux de nos jours. La ſalivation n'eſt donc pas un effet eſſentiel du mercure, puiſque quand il a pris naturellement d'autres voyes que les glandes ſalivaires, les frictions les plus répétées ne procurent pas cette évacuation. Mais ce qu'il eſt très-important de remarquer en faveur des frictions, qui par la nature du médicament préſentent inconteſtablement la maniere de traiter la plus ſimple & la plus bénigne, c'eſt que les Praticiens qui croyoient la ſalivation indiſpenſablement néceſſaire pour la certitude du traitement,

donnoient des préparations mercu-rielles intérieures, pour exciter & accélérer cette évacuation toujours trop tardivement obtenue, ou trop foiblement entretenue, à leur gré, par le ſimple uſage des frictions. Ce ſont des faits avérés & qui nous ſont tranſmis dans les ouvrages de gens dignes de foi. *Sydenham* avoit adopté le turbith minéral à la doſe de viij grains par priſe; & le mercure doux à celle d'un ſcrupule. Il y a cinquante ans que la panacée mercurielle étoit très en vogue pour concourir avec les frictions, & principalement pour provoquer la ſalivation, ſans laquelle on ne penſoit pas alors qu'il pût y avoir de guériſon certaine. Boer-haave a toujours cru que la ſaliva-tion devoit être procurée par les frictions : c'étoit l'erreur dominante de ſon temps, & il s'en étoit laiſſé maîtriſer. On ne peut pas tout rec-tifier à la fois, l'art eſt trop long &

la vie trop courte, pour que la perfection puiſſe être dûe aux lumieres & aux travaux d'un ſeul homme. M. Aſtruc, qui a le plus ſçavamment approfondi tout ce qui a trait à cette matiere, a penſé de même ſur la ſalivation, quoiqu'il eût obtenu des guériſons radicales, dans des cas preſque déſeſpérés, en prenant des meſures pour éviter ſoigneuſement cette évacuation. Du plus au moins la conſéquence étoit légitime; & nous devons inférer abſolument de ces cures mêmes, que la ſalivation n'eſt pas néceſſaire pour le traitement le plus efficace & le plus parfait de la maladie vénérienne.

Un peu de réflexion ſur les faits auroit certainement ramené les eſprits à des principes uniformes ſur ce point de doctrine. La ſalivation a plus empêché de guériſons, qu'elle n'en a favoriſées: ceci n'eſt point un paradoxe. Le mercure doit agir

comme altérant; certains ſymptomes cédent plus facilement à ſon action; & il faut que le remede ſoit adminiſtré plus long-tems & en plus grande quantité pour la guériſon de quelques malades, que pour d'autres: & nous avons vû qu'il pouvoit être abſolument inutile avant la deſtruction de certains vices locaux. On a l'expérience que les ſymptomes les plus légers ne ſe ſont pas diſſipés après de longues & abondantes ſalivations dont les malades avoient été attaqués après la ſeconde ou troiſieme friction. La ſalivation eſt un obſtacle à la continuation du remede; elle en eſt donc un à la guériſon du mal: ainſi outre les inconvéniens eſſentiels de cette excrétion, & les accidens qu'elle peut produire, comme nous l'avons remarqué au commencement de ce Chapitre, l'on n'eſt jamais moins ſûr d'être guéri radicalement que lorſqu'on a beaucoup ſali-

vé. La diſſipation même des ſymptomes peut n'être l'effet que d'une cure ſimplement palliative, & l'on n'a ſi ſouvent manqué la deſtruction complette du virus, que pour avoir été arrêté dans l'uſage du ſpécifique par une évacuation qu'on procuroit forcément, parce qu'on la regardoit, mal-à-propos, comme un moyen néceſſaire & indiſpenſable.

C'eſt ſur-tout par la pratique de l'extinction qu'on a appris à manier le mercure avec circonſpection, & qu'on a jugé de tous les avantages qu'on pourroit retirer des frictions, ſans aucun des inconvéniens qui avoient ſervi à les décréditer. On a fait honneur de cette méthode à l'Ecole de Montpellier. MM. Chirac, de la Peyronie, Chycoineau, les grands Praticiens de la Capitale, MM. Haguenot, Guiſard, Goulard, Médecins & Chirurgiens de Montpellier, inſtruits par l'expérience, ont

ont connu la préférence que méritoient les frictions ſur tous les autres procédés. Ils en ont éprouvé les plus grands effets dans les cas les plus graves & les plus compliqués, en évitant avec ſoin la ſalivation. Mais les moyens d'y parvenir étoient connus des perſonnes ſtudieuſes, & avoient été recommandés long-tems avant eux. Ils ne ſont à cet égard que les rénovateurs d'une pratique ancienne.

Almenar, le premier Eſpagnol qui a écrit ſur la cure des Maladies Vénériennes, vers l'an 1512, preſcrit des diſtances méthodiques entre les frictions mercurielles, afin d'éviter la ſalivation. Dans les jours d'intervalle, il ordonnoit un ſyrop altérant; & ſi malgré ſes précautions, le mercure paroiſſoit vouloir ſe porter à la bouche, il en détournoit l'effet par la voie des ſelles, au moyen des purgatifs. L'Auteur aſſu-

re que l'efficacité, la ſureté & l'excellence de cette méthode, ont été confirmées par un grand nombre d'obſervations, & qu'on peut compter ſur le témoignage de ſon expérience.

M. de Chycoineau que nous avons vû élevé à la place éminente de premier Médecin du Roi, étoit dans les mêmes principes : Chancelier de l'Univerſité de Médecine à Montpellier, il y fit ſoutenir en 1718, une Thèſe dans laquelle il établit que la ſalivation n'eſt pas la fin qu'on ſe propoſe de l'uſage des frictions mercurielles. Il ſoutient que cette évacuation n'eſt pas un moyen curatif, qu'elle eſt tout-à-fait inutile, toujours nuiſible & aſſez ſouvent dangereuſe. Faut-il d'autres motifs pour la proſcrire? On rendra donc le traitement plus doux & plus certain, en donnant les frictions à plus petites doſes, & à des diſtances

plus éloignées qu'on ne le faiſoit auparavant. Telle eſt la doctrine de feu M. Chycoineau, laquelle eſt étayée dans ſon Ouvrage, de raiſons & de faits de pratique.

M. Haguenot, Profeſſeur en Médecine & Conſeiller de la Cour des Aydes & Chambre des Comptes, publia en 1734 un petit Ecrit de 20 pages in-8°. intitulé *Mémoire contenant une nouvelle Méthode de traiter la Vérole.* Cette Méthode conſiſte à employer pendant tout le traitement, les bains qu'on avoit coutume de ne prendre que pendant la préparation. Le Malade doit être frotté à l'ordinaire, de la doſe convenable d'onguent mercuriel, chaque deux, trois ou quatre jours, ſuivant le cas; & il prend la friction en ſortant du bain, où il a été pendant une heure: par ce moyen, M. *Haguenot* prétend que le ſang plus délayé, & les fibres du corps étant

plus ſouples, ne ſont pas expoſées aux éréthiſmes qui ſont l'effet ordinaire du mercure ; que la voie de la tranſpiration eſt très-libre, & que le mercure ne ſe porte point à la bouche. On ſçait que le bain eſt un des principaux ſecours pour détourner la ſalivation : il doit par conſéquent être un très-bon moyen pour l'éviter. M. Aſtruc prouve que cette pratique avoit été propoſée par des Auteurs plus anciens, & entr'autres par un *Joannes Benedictus* ; & il l'adopte principalement pour ces Malades exténués, emaciés, bilieux, mélancholiques , hypochondriaques, qui ont la fibre ſéche & vibratile, & que le moindre éréthiſme pourroit jetter dans de grands accidens. Ce ſçavant Profeſſeur ne voudroit pas qu'on en fît une méthode générale, parce qu'il craint l'inefficacité d'un traitement conduit avec des précautions preſcrites par

une timidité exceſſive. M. Aſtruc fait à cette occaſion un raiſonnement d'analogie... pour débarraſſer l'eſtomac de l'humeur vicieuſe qui en enduit les parois, on ſe ſoumet aux ſecouſſes que procure l'émétique ; on conſent à avoir des nauſées, des cardialgies : on ne ſe purge pas efficacement ſans s'expoſer à ſouffrir quelques douleurs de coliques dans les inteſtins ; & des Médecins veulent que le virus vénérien, ſi terrible par ſa nature, qui jette de ſi profondes racines dans toutes les parties, qui pervertit toutes les humeurs, ſoit corrigé, détruit, & expulſé du corps, ſans douleur, ſans travail, ſans la moindre peine ! Il faut, dit-il, admirer ici l'inconſtance des Médecins, ou plutôt leur inconſéquence.... Cet argument ne prouve pas aſſurément que les voyes douces ne ſoient préférables au traitement trop rigoureux qui étoit autrefois en uſage.

Dans l'examen critique que M. Aſtruc fait de la Méthode propoſée par M. Haguenot, il rapporte l'exemple de ſix ſoldats traités en même tems aux Invalides pendant le printems de l'année 1736, ſous la direction de M. Morand; trois reçurent les frictions ſuivant la méthode du Profeſſeur de Montpellier; & trois autres ne prirent point de bains, & furent frottés les mêmes jours, avec pareille doſe d'onguent; enſorte que tout fut égal entr'eux aux bains près. Parmi ceux qui prenoient les bains avec les frictions, deux ſaliverent abondamment & long-tems; & des trois autres, il n'y en eut qu'un à qui la ſalivation ſurvint, encore fut-elle légere. Ces ſix Malades guérirent radicalement malgré la variété des effets du même remede. Ces variétés ont leur cauſe, qui échappera toujours aux Praticiens de routine; & les gens éclai-

rés pourront la trouver dans un concours de circonſtances, & dans des rapports particuliers qui les rendront maîtres des effets qu'ils peuvent obtenir, & de ceux qu'ils veulent éviter. De ces exemples ne peut-on pas conclure qu'il n'y aura jamais aucune méthode abſolue; que la sûreté du traitement dépendra de l'intelligence & de l'expérience de celui qui le dirige; que toutes les regles générales ſont trompeuſes; qu'il y a preſqu'autant d'exceptions que de cas; qu'il n'y en a du moins aucun qui ne préſente la néceſſité de quelques combinaiſons particulieres; enfin qu'on expoſe témérairement ſa ſanté & ſa vie, & qu'on fait courir des hazards à une femme, & à des enfans à naître, en ſe mettant aveuglément entre les mains de gens qui s'affichent pour ne poſſéder qu'une partie de l'art; & qui avouent par-là qu'ils

n'ont pas toutes ſes reſſources prêtes à être appliquées au beſoin.

M. *Guiſard*, Médecin de grande réputation à Montpellier, fit paroître en 1740, un Traité ſur les Maladies Vénériennes, dédié à M. de la Peyronie, premier Chirurgien du Roi, dans lequel il donne un détail exact de la maniere dont on traite ces Maladies à Montpellier, des inconvéniens qui ſuivent le flux de bouche, des avantages qui reviennent d'une méthode beaucoup plus douce, plus ſimple & infiniment plus aſſurée, confirmée par une pratique conſtante, & des obſervations particulieres. Toutes ces aſſertions forment le titre du livre de M. Guiſard. Enfin, M. Goulard, actuellement Chirurgien-Major de l'Hôpital royal Militaire de Montpellier, a eu les plus grands ſuccès dans le traitement de ces Maladies, par la voye des frictions. Il a donné en 1760 un

Ouvrage eſtimé, en deux volumes, ſous le titre de *Remarques & Obſervations pratiques ſur les Maladies Vénériennes.* Il prouve que la ſalivation n'eſt pas ſeulement inutile, qu'elle eſt même très-préjudiciable en beaucoup de cas, ſur-tout lorſqu'elle eſt trop pouſſée. Les frictions ménagées avec prudence mettent les Malades à l'abri des accidens : les bains, les bouillons rafraîchiſſans, un régime convenable préparent les Malades à recevoir les frictions de deux jours l'un. S'il ſurvient quelque accident dans le cours du traitement, ſur-tout l'enflure des glandes de la bouche, ſigne avant-coureur de la ſalivation qu'on veut éviter, on fait ſortir les Malades du lieu où on les frotte; on leur ôte quelquefois leurs linges, on les ſaigne, on les purge, on les baigne ſuivant les circonſtances, & on reprend la cure lorſque l'orage eſt calmé. Cet in-

convénient arrive rarement, par le ſoin qu'on a de mettre, ſuivant les cas, quelque diſtance entre les frictions, de maniere qu'elles ne portent point à la bouche. On a mêlé depuis, & très-utilement, le camphre à la pommade mercurielle, & l'on a reconnu que cela pouvoit ôter au mercure ſa vertu ſalivante. La doſe eſt d'un gros & même d'un gros & demi par once de pommade, que pluſieurs Praticiens préferent lorſque le mercure n'y entre que pour un tiers ſur deux parties de graiſſe, parce que le minéral en eſt plus diviſé.

Les partiſans les plus déclarés de la ſalivation, ne pouvant nier les cures qu'on a faites dans les cas les plus épineux, par les frictions mercurielles, ſans procurer cette évacuation, laquelle auroit empêché de donner la quantité néceſſaire de mercure, pendant un tems convenable; ſe ſont reſtreints à ſoutenir

que dans les cas ordinaires, la salivation avoit l'avantage de servir de boussole; que c'étoit une regle infaillible pour juger de l'action du mercure sur le sang, & de l'intensité de ses effets; que par-là on avoit un guide assuré pour continuer, suspendre ou cesser tout-à-fait l'administration du remede. On jugera de la valeur de ces raisons, par ce que nous en avons dit plus haut, en prouvant, 1°, que la salivation n'étoit pas nécessaire, & qu'on avoit fait des cures de toute espèce sans cette évacuation. 2°, Qu'on ne l'obtient pas quand l'on veut, & qu'on a cherché souvent inutilement les moyens de la procurer, lorsqu'on la désiroit le plus: 3°, Qu'elle étoit fort incommode & très-désagréable: 4°, Qu'elle n'étoit pas sans danger, sur-tout lorsqu'elle est mal dirigée: 5°, Qu'elle mettoit obstacle à la guérison, en empêchant la continuation du re-

mede ſpécifique. Comment donc les raiſons alléguées pour en maintenir les prétendus avantages, pourroient-elles prévaloir : qu'a-t-on beſoin d'autres régles que celles que l'expérience a appriſes, pour déterminer la doſe du remede ? Eſt-ce par des évacuations que les Médecins jugent du tems qu'il faut continuer les ſtomachiques, les fébrifuges, les anti-ſcorbutiques, & généralement tous les remedes altérans? Il y a des regles de pratique pour limiter le tems convenable à l'uſage de ces différens remedes. Dans la cure des Maladies Vénériennes, la diſparition des ſymptomes, la ceſſation des accidens peuvent être l'effet très-prompt des premieres doſes du remede. Tous ces déſordres cedent même quelquefois aux ſeules préparations : on ſçait que le principe du mal n'eſt pas détruit pour cela. L'expérience a appris qu'il récidivoit ſi l'on ne pouſ-

ſoit pas le remede juſqu'à une certaine quantité : les ſeuls Praticiens ſont juges de cette meſure, variable ſuivant la diverſité des cas. En général, on peut dire que plus on introduira de mercure dans le corps, en prenant les précautions néceſſaires pour qu'il n'y cauſe point de ravages, plus on ſera aſſuré de la guériſon; pourvu qu'on évite ſoigneuſement la ſalivation, laquelle peut faire manquer le traitement, ſoit en donnant trop tôt iſſue au mercure qui roule dans les vaiſſeaux, ſoit en obligeant de ſuſpendre les frictions, avant que le Malade ait reçu une quantité ſuffiſante de ce minéral. Les Malades qui ont été manqués par un traitement précédent, ceux qui ont des ulcères rongeans, des caries, des exoſtoſes, les perſonnes d'un tempérament foible & délicat, qui ont la poitrine affectée, exigent des

attentions particulieres. Les frictions ne feront jamais redoutables comme moyen de guérifon ; ce font leurs effets accidentels qu'on doit éviter. La méthode la plus douce eft inconteftablement celle des frictions ; mais des frictions ménagées par un traitement raifonné, plus étendu que celui qui excitoit la falivation, & qui requiert la concurrence de tous les autres fecours de l'art, convenables à la complication des maux & à la diverfité des fymptomes qu'on a à combattre.

L'oubli de la doctrine des premiers Maîtres avoit établi des erreurs dans l'adminiftration d'un remede auffi utile & auffi doux que l'eft le mercure. Tout le monde s'eft avifé de l'employer : les vûes des habiles gens & les principes fuivant lefquels ils faifoient l'application du fpécifique anti-vénérien, n'étant point faifis par leurs ignorans imita-

teurs, ceux-ci ne voyoient dans l'art de traiter la Maladie, qu'une composition très-simple, employée fort simplement en frictions, sur les parties extérieures. De-là on frotta tous ceux qui se présentoient, sans méthode, sans discrétion, par routine, faisant indistinctement à tous, ce que l'on avoit vû faire à quelques-uns, sans considération d'âge, de sexe, ni de la nature du mal, qui est si variable dans ses degrés & susceptible de causer diverses intempéries dans les humeurs, suivant les dispositions particulieres. Enfin on a employé le mercure sans égard aux complications des maux étrangers. Tant de circonstances à discerner, prescrivent au Chirurgien méthodique une direction différente du même remede dans les différens cas: or les Empyriques & tous les Affronteurs qui se mêlent de traiter, ignorent toutes ces modifications. Il n'est donc pas

étonnant qu'en général on ait à ſe plaindre; mais il faut le faire avec juſtice. C'eſt peut-être moins aux prétendus Guériſſeurs qu'on doit s'en prendre, qu'à ceux qui ſont les victimes de leur fauſſe confiance. La plûpart des Malades n'ont à ſe plaindre que d'eux-mêmes. La nature du mal ne permet pas qu'ils mettent le Public dans la confidence des reproches qu'ils ſe font ſur leur imprudence : les Charlatans, en paix à cet égard, ſe prônent toujours, & font prôner la prétendue ſupériorité de leurs remedes. J'en connois un qui ſe plaignoit amèrement de n'être pas riche, parce qu'il avoit été obligé de partager le revenu avec *ſes Aboyeurs*; voilà le terme reçu entre ces Meſſieurs, pour déſigner ceux qui cherchent & procurent des pratiques, & qui par leurs cris importuns mettent les nouveaux remedes en vogue. Il n'y a qu'un petit nombre d'hommes
ſenſés

ſés & réfléchis, & par-là même fort peu expoſés à avoir beſoin du vrai remede, qui ne croyent pas aux vaines déclamations des Empyriques & de leurs Adhérens. Il eſt certain que les Charlatans ont toujours argumenté intimement de leur impéritie, pour chercher d'autres remedes, inefficaces, moins certains & ſouvent très-dangereux par leur nature, indépendamment de toute précaution & de toute erreur dans leur adminiſtration.



CHAPITRE IV.

Des Préparations Mercurielles intérieures.

LES Pharmacopées ſont les archives de la Médecine ſur la compoſition des Médicamens, & ſur les diverſes opinions qu'on a eues de leurs propriétés. Si l'on conſultoit plus les livres que l'expérience, on craindroit moins de manquer de reſſources pour la guériſon de la Maladie Vénérienne. De tous les maux qui affligent l'humanité, il n'y en a point contre lequel on ait plus vanté de remedes; les éloges ſe ſont multipliés au point qu'on ſe trouveroit embarraſſé ſur le choix des prétendus ſpécifiques. Il faut cependant que la guériſon de quelques ſymptomes, dans des cas ſimples & ordinaires, ait ſervi de fondement à

tout le bien qu'on nous a dit de certaines préparations anti-vénériennes ; & l'on en ſera peu ſurpris, puiſque le mercure eſt la baſe de tous ces remedes. Les différens précipités, l'arcane corallin, le mercure même, calciné par une longue chaleur, ſans addition, ont paſſé pour des moyens de la plus grande efficacité. La Pharmacopée de *Bateus* dit qu'il ſuffit de prendre ſix ou ſept fois de cette derniere compoſition, à la doſe de 3 à 6 grains, pour guérir efficacement la vérole la plus confirmée. Mais on prévient que ce remede excite communément un vomiſſement très-violent. Les autres précipités ſont des cauſtiques très-actifs, qu'on ne peut faire prendre intérieurement, même à très-petites doſes, qu'après pluſieurs lotions avec l'eau, & des édulcorations par le moyen de l'eſprit-de-vin, auquel on met le feu, & qui enléve,

autant qu'il eſt poſſible, les parties acides du ſel marin, du nître ou du vitriol qui avoient ſervi à la diſſolution du mercure. Quelque adouciſſement que reçoivent ces préparations mercurielles, il eſt conſtant qu'on ne les dépouille jamais des parties corroſives étrangeres au mercure, qui leur ſert de baſe. De-là la néceſſité d'agir avec bien de la prudence, pour ne pas empoiſonner les Malades dont les ſymptomes paroîtroient rebelles à l'opération de ces dangereux moyens. L'eſtomac ſupporte difficilement des médicamens auſſi irritans; de-là les vomiſſemens affreux que cauſent toutes les préparations intérieures de mercure diſſout par les acides minéraux. Peut-on perdre de vûe que c'eſt l'eau-forte, l'eau régale, l'eſprit de nître, de vitriol; que ce ſont des poiſons violens, des préparations capables d'enflammer, de brûler & de conſu-

mer en un inſtant les parties qu'elles touchent, dont on ſe ſert pour altérer le mercure? L'eſtomac ſupporte quelquefois l'adminiſtration ménagée de quelques compoſitions mercurielles ; mais elles ne ſont pas moins nuiſibles ſi elles agiſſent ſur les inteſtins ; elles occaſionnent des coliques violentes, ſuivies ſouvent de flux dyſſentériques. Avec quelque circonſpection qu'on les donne, ces préparations, on n'eſt jamais ſûr des effets conſécutifs qu'on a à craindre. En paſſant dans le ſang elles portent leur action ſur les fibres des viſcères les plus délicats, & cauſent des irritations fâcheuſes ſur les poumons, ſur le foye, &c. S'il faut guérir une maladie opiniâtre, il eſt néceſſaire de les continuer longtems; & c'eſt avec des poiſons qu'on veut changer toute la maſſe du ſang. On ne l'a que trop vû ; les perſonnes les plus robuſtes ſe ſentent toujours

de l'uſage continué de ces prétendus remedes, qui ſont ſouvent mortels pour les perſonnes délicates. Enfin, il eſt certain que les préparations intérieures les mieux combinées & les moins pernicieuſes, excitent toutes la ſalivation bien plutôt que le mercure introduit en frictions, par les pores de la peau. Cette ſeule conſidération décide la préférence que méritent les frictions ſur tous les moyens intérieurs. Elles portent dans le ſang le mercure ſans altération, ſous ſa forme naturelle, ſans produire aucun déſordre ſur les organes de la digeſtion, par une voye facile & prompte, d'où il ne peut réſulter le moindre inconvénient. C'eſt une roſée minérale qui ſe mêlant intimement à toutes les humeurs, en briſe les molécules trop tenaces, s'inſinue dans les plus petits vaiſſeaux, les déſobſtrue, & entraîne les particules

vicieuſes par tous les couloirs deſtinés à la dépuration du ſang, & ſouvent d'une maniere imperceptible, lorſque le remede eſt adminiſtré méthodiquement. Comment des gens ſenſés & raiſonnables peuvent-ils préférer à cette maniere ſi douce & ſi efficace de prendre le mercure, des remedes très-actifs, qu'on ne peut donner qu'à très-petite doſe, preuve évidente qu'ils ſont très-dangereux par leur nature, & qu'on ne doit pas être plus ſurpris du trouble qu'ils cauſent dans l'œconomie animale, que de ce qu'ils ne détruiſent pas ſouvent le mal auquel on les oppoſe. Par les frictions, on eſt ſûr de la doſe de mercure que prend le Malade. Les matieres alimentaires, ou l'humeur que filtrent les glandes inteſtinales, peuvent entraîner une partie des préparations intérieures; & cette voie d'inefficacité a peut-être été très-avantageuſe

à beaucoup de Malades, manqués à la vérité; mais qui sans cela auroient été victimes de certaines compositions plus dangereuses mille fois que les maux qu'on vouloit combattre par leur moyen.

Nous avons dit que les préparations mercurielles intérieures excitoient particulierement la salivation, le seul accident qui avoit rendu les frictions redoutables: les Malades qui prennent des mercuriaux intérieurs, loin d'être à l'abri de cet effet, y sont au contraire plus fréquemment exposés; parce que les particules des dissolvans corrodent les extrémités des tuyaux salivaires, & excitent des suppurations qu'on a bien de la peine à borner; c'est un fait démontré par l'expérience.

Le sage *Sydenham* pensoit qu'on n'avoit point encore trouvé de son temps le vrai spécifique de la Mala-

die Vénérienne. Je ne le croirai, dit-il, que quand on aura découvert un remede qui détruiſe ce mal immédiatement ſans évacuation : ce n'eſt pas le mercure, ajoûte-t-il, puiſqu'il excite la ſalivation ([a]). Cet Auteur ne connoiſſoit point la méthode de ménager ce minéral, qu'il regardoit néanmoins comme le moyen le plus convenable pour évacuer le virus vénérien. Il ne voyoit rien de ſi preſſé que de procurer la ſalivation : c'eſt lui qui a ſimplifié la formule de l'onguent Napolitain, en rejettant tous les prétendus correctifs du mercure. Une partie de vif-argent, ſur deux de graiſſe de porc, ſans aucune addition, compoſoient l'onguent. Il ſe défioit cependant de ſon opération pour exciter la ſalivation, cette évacuation ſi déſirée, qu'il regardoit comme le moyen le plus ſa-

([a]) *V. Sydenham, Epiſtol. Reſponſor. Henrico Paman.*

lutaire. Il avoit recours au turbith minéral, à la dose de huit grains dans de la conserve de roses ; & lorsque la salivation bien établie depuis plusieurs jours commençoit à languir, c'étoit avec un scrupule de mercure doux qu'il provoquoit de nouveau cette excrétion. J'ai vû dans ma jeunesse le traitement des vénériens qui étoient en grand nombre à l'hôpital de Strasbourg, après les siéges de Landaw & de Fribourg en 1713. On faisoit suer forcément les Malades assis dans une espece de guérite, en les exposant à la vapeur de l'eau dans laquelle on éteignoit des boulets rougis au feu. On vouloit de la salivation, & c'étoit la panacée qu'on employoit pour exciter cette évacuation que les frictions mercurielles ne procuroient pas toujours, & jamais aussi certainement que la panacée. Tant c'est une vérité constamment observée que les

préparations intérieures ſont plus convenables pour exciter la ſalivation, que les frictions.

Ceux qui prennent le mercure doux, même en petites doſes, & qui le continuent, ſoit comme vermifuge, ou dans l'intention de fondre des tumeurs dures, ou de détruire quelque humeur dartreuſe ; ſoit pour remplir toute autre eſpèce d'indication, éprouvent bientôt l'inconvénient de l'engorgement des glandes ſalivaires, & de la ſalivation qui s'enſuit. Le turbith minéral ſi recommandé par quelques-uns comme une des meilleures préparations intérieures, eſt un mercure pénétré & diviſé par l'acide vitriolique. Il ſeroit trop violent, ſi l'on n'avoit la précaution de l'adoucir en l'imbibant d'eſprit-de-vin, auquel on met le feu. C'eſt donc l'acide vitriolique qui fait la violence de cette préparation, & non le mercure qui en eſt la baſe. C'eſt cet acide qu'on

enleve en partie par l'opération de l'eſprit-de-vin. Le ſublimé corroſif, ce poiſon ſi violent ſe change en mercure doux par l'addition du mercure coulant. Par-là on diminue la maſſe relative des parties cauſtiques. Quelques-uns conſeillent l'uſage du turbith adouci, broyé avec parties égales de camphre. Ce dernier remede corrige les parties corroſives de la préparation mercurielle, & qui ſont étrangères au mercure. Le camphre paroît augmenter l'efficacité de toute compoſition mercurielle, en rendant le mercure encore plus pénétrant, & en prevenant l'irritation qui en pourroit réſulter; parce que le camphre eſt anti-ſpaſmodique, & qu'il calme puiſſamment toutes les oſcillations nerveuſes. Encore le turbith avec tant de précautions, ne peut-il être donné comme altérant qu'à la foible doſe d'un grain ou deux. Si elle eſt un peu trop forte, c'eſt-à-dire, avec quelques grains de

plus, il excite les vomiſſemens les plus cruels, & purge violemment par le bas.

Toutes ces préparations intérieures, ſous quelque forme qu'on les déguiſe, reviennent au même quant à l'effet: elles pourront diſſiper quelques ſymptomes, & être un palliatif utile dans certains cas; mais il ne faut pas attendre d'eux une guériſon radicale. Ils ne peuvent être d'aucune reſſource pour le traitement complet de la Maladie Vénérienne confirmée, & ils ſont fort dangereux, lorſqu'ils émouſſent le virus ſans le détruire, qu'ils le font dégénérer de nature, & mettent par-là, les Malades dans le cas de ne pouvoir plus recevoir ni ſoulagement, ni guériſon du traitement qui auroit été le plus efficace. Ceux qui ne ſe jouent pas de la vie & de la ſanté des hommes,& qui approfondiront cette réflexion, en ſentiront toute la con-

séquence. On ne nie pas que ces préparations, auxquelles nous refusons notre suffrage, n'aient été appliquées salutairement dans quelques circonstances. Elles sont peut-être propres à déraciner à la longue quelques virus dégénérés par l'usage d'une autre préparation, qui pourroit par représailles servir de correctif aux maux que d'autres auroient causés : elles peuvent fondre certaines viscosités de la lymphe qui produisent des rhumatismes suspects ; détruire le vice dartreux opiniâtre, &c. Mais les préparations où le mercure n'est point altéré par des particules corrosives, où il n'est que divisé par l'entremise de quelque autre corps dont les qualités ne sont pas nuisibles par nature ; de telles préparations obtiendront toujours une juste préférence de la part des équitables estimateurs des choses ; c'est par-là que l'éthiops minéral, les pilules de

Bellofte font des remedes très-eftimables.

La cure effentielle dans l'état confirmé de la maladie, qu'on voudroit fuivre par les remedes internes, exigeroit d'ailleurs plus de foins & de précautions que les frictions mercurielles. La néceffité de ces attentions, que les Charlatans exagèrent à l'égard des frictions, & dont ils difent que leurs remedes difpenfent, eft le leurre auquel le public fe prend : or fi l'on prouve que fans calculer les rifques de l'inefficacité de leur traitement, on y eft foumis à plus de précautions que par les frictions, le voile de l'illufion doit tomber. Pour l'inftruction générale, prenons un exemple ancien, qu'on peut comparer utilement à la maniere de traiter qu'on a voulu établir de nos jours.

Daniel Horftius fut pourvû en 1622 de la place de premier Médecin de la République d'Ulm. Le Sé-

nat le chargea de l'examen du traitement uſité dans l'Hôpital des Vénériens, afin de ſçavoir ſi l'on continueroit l'uſage établi, ou s'il n'y auroit pas quelques changemens à faire, ſoit par rapport à la ſûreté des guériſons ; ſoit pour diminuer les dépenſes qui ſeroient jugées inutiles. Les Magiſtrats déſiroient qu'on eût égard aux vûes œconomiques, toujours ſubordonnées au bien des Malades. Dans les conférences tenues à ce ſujet avec le Médecin ordinaire de l'Hôpital, on convint de l'inſuffiſance de la méthode des décoctions ſudorifiques. On pallioit aiſément par leur moyen quelques ſymptomes légers ou récens ; pluſieurs Malades paroiſſoient même abſolument guéris ; mais les récidives étoient fréquentes, ſur-tout dans les maux invétérés. On délibéra ſi, à l'exemple des autres Républiques Impériales, on n'auroit pas
recours

recours aux frictions mercurielles, aux fumigations, ou à l'usage du turbith minéral. L'expérience avoit fait connoître que la décoction de gayac ne remplissoit pas les intentions curatives, sans le secours des mercuriaux, & que l'administration de ceux-ci rendoit les guérisons plus parfaites, plus courtes & plus certaines, *quibus adhibitis, restitutio laborantium in nosocomiis exquisitior, brevior & certior.* On reconnut les avantages des remedes extérieurs & des méthodes indiquées par Carpi, Massa, Falloppe, Fabrice de Hilden, &c. Mais par une déférence marquée pour son Collegue, qui, sous l'autorité du Sénat, traitoit depuis quatre ans les Maladies Vénériennes dans l'Hôpital, *Horstius* préféra la continuation des décoctions sudorifiques, auxquelles on associa le soufre doré diaphorétique, en purgeant souvent avec le mer-

cure doux, à la dose d'un scrupule; avec huit grains de diagrède & cinq de *crocus metallorum*. Il rapporte plusieurs observations très-détaillées qui montrent, jour par jour, l'application de ces remedes & leur opération. L'on y voit que les Malades ont été fort fatigués par des évacuation forcées, par les sueurs & par les selles, & qu'après les préparations convenables, ce traitement efficace ou non, n'a jamais été de moindre durée que six semaines, & que quelquefois il a été de trois & de quatre mois. C'est comme aujourd'hui, on blâme les frictions parce qu'on prétend qu'elles assujettissent à de grandes attentions; on leur prête des inconvéniens qu'elles n'ont pas, & on leur substitue une maniere de traiter beaucoup plus assujettissante, & qui a des inconvéniens réels qu'on ne trouve pas dans la méthode qu'on voudroit proscrire. C'est ce qu'on

démontrera plus bas au Chapitre des Dragées Anti-vénériennes.

Je reviens à Sydenham. Ce grand Médecin qui a ſuivi la marche de la nature d'une maniere ſi exacte, & qui l'a décrite ſi judicieuſement, n'a d'autorité que ſur des ſujets qui ſe ſont trouvés aſſez circonſcripts pour que rien n'échappât à ſon obſervation individuelle. Mais combien y a-t-il de cas où l'expérience d'un ſeul homme ſoit ſuffiſante ? Quoiqu'il eût la plus grande confiance au mercure pour la guériſon de la Maladie Vénérienne, nous avons vû qu'il ne regardoit pas ce minéral comme un vrai ſpécifique ; parce qu'il déſiroit un remede qui guérît ſans évacuation. Il auroit reconnu cet avantage dans le mercure s'il avoit été le témoin des cures innombrables opérées par une prudente adminiſtration des frictions. Il pouvoit étendre ſes vûes plus loin qu'il ne l'a fait, & de ſon

temps il y avoit déjà aſſez d'obſervations bien conſtatées, ſuſceptibles d'être réunies en un corps de doctrine ſur un ſujet auſſi intéreſſant. Je me contenterai de citer la cure d'une vérole de dix ans, par les ſoins de *Samuel Duclos* [a]. Un jeune homme fut attaqué à Paris, d'un bubon vénérien, qui ſe termina par ſuppuration, & qui guérit au bout de trois mois. De retour en ſa province il ſe maria & eut un enfant fort ſain. Peu de temps après il ſe plaignit d'un violent mal à la tête, & d'une légère tuméfaction à l'os de la jambe, d'une ſi grande ſenſibilité qu'on ne pouvoit la toucher ſans lui cauſer une douleur conſidérable. Après l'uſage de pluſieurs remedes qui n'alloient point au fait, il ſe mit entre les mains de Charles le Pois (*Carolus Piſo*) qui le traita ſans fruit

(a) *Sam. Cloſſæus Epiſt. ad. Gregor. Horſtium. V. Horſt. Oper Med. Libr. XI. Obſ. XIV.*

pendant 50 jours à la maniere d'Italie, par la décoction de gayac. L'année suivante il se confia aux soins d'un Chirurgien très-expérimenté qui lui donna sept frictions. Une fluxion affreuse sur la poitrine empêcha de continuer le remede : le mal subsistant toujours, le Malade ayant repris des forces eut de nouveau recours à une ptisane sudorifique & laxative, qu'il prit pendant six semaines avec des bains & des pilules mercurielles ; & loin d'en retirer aucun soulagement, il tomba dans une maigreur extrême : il prit patience pendant deux ans. Fatigué de la douleur de tête qui peu-à-peu s'étendoit du front vers les tempes, & de la douleur de jambe qui faisoit aussi des progrès, suivant la longueur du tibia ; il recommença les frictions, qui ne réussirent pas mieux que la premiere fois. L'affection de poitrine le reprit, il avoit beaucoup

de peine à reſpirer & ne ſalivoit pas. Pendant quelques années il ſe livra à toute eſpèce de Charlatans & d'Empyriques; il ne tira du ſoulagement que des remedes d'une vieille femme qui lui fit prendre pendant trois jours un précipité mercuriel de couleur blanche, qui procura de très-grandes évacuations par le haut & par le bas. Mais au bout de deux mois les douleurs reparurent comme auparavant. Enfin il y avoit dix ans que cet homme menoit la vie la plus miſérable, lorſqu'il conſulta *Samuel Duclos*. Les ſymptomes actuels étoient la douleur de tête continuelle, l'inſomnie, la fievre lente, des douleurs dans les membres que rien n'avoit pû appaiſer, & l'exoſtoſe du tibia. L'auteur ſe propoſa, ſuivant la pratique de ſon temps, de détruire les douleurs par la ſalivation; mais il ne perdit pas de vûe le point capital d'où dépen-

doit le ſuccès du traitement ; ce point a été établi plus haut d'après l'obſervation de *Fabrice de Hilden.* On penſa donc à l'ouverture de l'exoſtoſe : notre Praticien la regardoit avec raiſon comme un foyer conſtant de maladie, & que c'étoit-là le principe qui avoit fait perſévérer les accidens, malgré tous les remedes. *Undè continua vaporum virulentorum anadrome ad partes nervoſas.* L'habileté & l'intelligence de *Duclos* ſe manifeſtent dans toute ſa conduite. Il tire ſa premiere indication des forces vitales ; il ne croit pas devoir exciter d'abord la ſalivation dans un homme auſſi exténué ; ſon premier ſoin eſt de le rétablir par des nourritures reſtaurantes ; il crut préparer enſuite la bouche à l'excrétion de la ſalive, par l'uſage du mercure doux, à une doſe aſſez forte, continué pendant quatre jours. Le Malade en fut purgé par le bas ; ſes ſelles

étoient d'un bleu-verdâtre, comme *Duclos* dit qu'elles ſont toujours, par l'effet des purgatifs mercuriels. Il paſſa enſuite aux frictions : à la huitieme, la fluxion catharrale ſur la poitrine ſurvint ; mais comme les traits auxquels on s'attend font moins de mal, je réſiſtai, dit-il, à cet accident par un vomitif donné ſans délai. Cependant les gencives ne s'ulcéroient point ; on continua les frictions juſqu'au nombre de quatorze : la bonté du pouls, la diminution de la douleur & la maniere dont le Malade ſupportoit le traitement, enhardirent à les porter juſqu'à ce nombre. Les Conſultans avoient cru qu'on ne devoit pas attaquer le mal de la jambe, ils en donnoient pour raiſon que la peau étoit ſans altération. Mais *Duclos* perſiſta dans ſon ſentiment, & ſoûtint que le propre du virus vénérien étoit d'attaquer les os primitivement. Il ſe

détermina donc, d'après ſes propres connoiſſances, à appliquer un cautère potentiel qui découvrit une carie fort étendue, laquelle fut détruite par l'application du feu réïtérée quatre fois, & par l'uſage de la poudre d'euphorbe pour aider à la ſéparation des parties brûlées. Le Malade recouvra par ce ſecours une parfaite ſanté.

Cette cure a donné lieu à trois reflexions très-dignes de remarque. La premiere, c'eſt le bon état de la ſanté de l'épouſe du Malade, & de quatre enfans qu'il en eut pendant les dix années qui ont précédé ſon traitement. La ſeconde, eſt l'action du mercure donné en frictions à larges doſes, ſans cauſer la moindre évacuation : l'Auteur rapporte qu'il avoit déja obſervé deux fois le même phénomène; que dans ces cas, il donnoit par compenſation, une plus grande quantité de mercure;

& que les Malades guériſſoient également bien ([a]). Nous dirions aujourd'hui que la guériſon n'en eſt que plus aſſurée. Une expérience de deux cens ans atteſte cette vérité ; il ne faut, pour s'en convaincre, que recueillir attentivement ce que les Praticiens éclairés ont obſervé. Enfin, la troiſiéme reflexion de l'Auteur concerne le mal local : il paſſe pour déterminé dans tous les ouvrages qui ont traité de l'exfoliation des os, qu'elle ſe faiſoit en quarante jours, ou au plus en cent, & il n'a pu, dit-il, l'obtenir avant dix mois.

Le réſultat de tout ceci eſt que le mercure en frictions n'excite pas néceſſairement la ſalivation, lors même qu'on voudroit l'obtenir : il eſt démontré de plus, qu'on peut la prévenir par la préparation & l'ad-

(*) *Atque in his ptyaliſmi defectum, frictionum crebitate compenſare ſoleo, donec ſcilicet per inſenſibilem diapnoen, virus iſtud integrè evacuatum ſit, iſtaque viâ ambo reſtituti fuerunt.*

miniſtration méthodiques du remede, & alors il n'y a pas de moyen de guériſon plus doux & plus aſſuré, après que tous les autres remedes ont manqué leur effet. Le point eſſentiel eſt d'en continuer l'uſage autant de tems qu'il eſt convenable, & de ne pas négliger d'attaquer primitivement le foyer particulier du mal, s'il y en a un. Faute de cette attention, les traitemens les plus méthodiques en apparence ont été inefficaces. *Fabrice de Hilden* en a fait un précepte qu'on ne peut trop inculquer pour l'honneur de l'Art & le bien de l'humanité. Sans l'opération chirurgicale, aucun remede n'auroit réuſſi; & avec ce ſecours bien dirigé, quel autre remede que les frictions auroit pû opérer auſſi doucement & auſſi efficacement une cure auſſi difficile que celle qui fait l'objet de la derniere obſervation qu'on vient de rapporter?

CHAPITRE V.

De la Méthode des Fumigations.

Des les premiers temps que la Maladie Vénérienne fut connue, on imagina de la traiter par les parfums ou fumigations : c'eſt un ſecours qu'on oppoſoit vulgairement aux galles invétérées & opiniâtres, aux affections cutanées, lépreuſes, &c. La voye d'analogie devoit naturellement être tentée d'abord, contre une Maladie dont on ne connoiſſoit pas encore le vrai type. *Thiery de Hery*, notre premier Ecrivain ſur ce ſujet, n'approuvoit point les fumigations pour la guériſon de la vérole, à cauſe des accidens qui peuvent ou ont coutume d'en advenir : ce ſont ſes termes. En effet, pour que les fumigations puiſſent détruire le

virus, il faut qu'elles ſoient *véhémentes & copieuſes*, comme s'exprimoit cet habile Chirurgien. On conçoit que les vapeurs mercurielles en petites doſes n'auroient aucun ſuccès pour un traitement abſolu; & qu'en pouſſant l'adminiſtration du remede au point où il pourroit n'être pas ſans effet, ſon action ſeroit trop violente; l'on a remarqué qu'il en réſultoit des ſpaſmes & des convulſions aux uns, que les autres étoient affectés de tremblemens, de paralyſie, &c. Ceux qui ont traité la pratique des fumigations de meurtriere, étoient ſans doute autoriſés par des faits, à la croire telle; puiſque pluſieurs perſonnes ſont mortes apoplectiques dans leur opération. Thiery de Hery doit en être cru, lorſqu'il blâme les fumigations propoſées comme une voye générale de guéſon. Il les croit propres dans cer-

tains cas pour la deſtruction de quelques vices particuliers, & lorſqu'on en uſera avec prudence. Ce grand homme montre ſon habileté & ſa droiture dans les jugemens impartiaux qu'il porte ſur chaque méthode. Les moyens les plus pernicieux deviennent utiles entre ſes mains, par l'uſage éclairé qu'il en ſçait faire. Son ſçavoir & ſon expérience l'avoient rendu vraiment Maître dans l'art qu'il exerçoit; il faut l'entendre parler lui-même ſur le bien qu'on peut attendre des fumigations : ſes expreſſions ſont naturelles & perſuaſives : « Toutes fois cette voye
» ſera propre pour les affections par-
» ticulieres après l'uſage des choſes
» univerſelles ; car elle ne ſera ex-
» trême, au moyen de quoi ne
» pourra faire réſolution des vertus,
» ni par conſéquent empêcher ou
» dépraver les actions des parties.
» Et pour ce, ſi d'avanture après les

» frictions & ſemblables voyes gé-
» nérales, il reſtoit quelque choſe
» en la tête, bras, jambes ou au-
» tres parties, en ce cas l'uſage par-
» ticulier deſdits parfums profitera
» pour atténuer, inciſer, & réſou-
» dre ce qui ſeroit de reſte : auſſi où
» pour les frictions précédentes natu-
» re aucunefois dépravée, ou empê-
» chée par le moyen de la craſſitude
» & ténacité des humeurs, ou pour
» la denſité du cuir, & petiteſſe des
» voyes, ne voudroit s'émouvoir,
» ni exciter aucune criſe pour éva-
» cuer ce qui lui ſeroit étrange : lors
» leſdits parfums univerſels ont gran-
» de puiſſance, ſans léſion, & l'ai
» maintes fois pratiqué avec heu-
» reuſe iſſue : mais il faut avec pru-
» dence procéder à l'uſage d'yceux,
» & ne les appliquer, comme un tas
» de fricaſſeurs, qui ſans diſcrétion
» prendront ce que vulgairement
» nous appellons cinnabre puant,

» & inhumainement envelopperont » les pauvres patiens, comme s'ils » vouloient parfumer un cheval, & » en donneront ſelon leur recepte » au foible comme au fort : dont » maintes fois (comme un chacun » ſçait) pluſieurs y ont miſérable- » ment laiſſé la vie, & les autres » ont été rendus tabides, aſthmati- » ques, hydropiques. Tout cela ne » vient que par faute de raiſon, & » de bien entendre l'art de quoi l'on » ſe mêle. »

La compoſition du fumigatoire & la maniere d'employer la fumigation, ſuivant les indications différentes qu'on a à remplir, aſſurent le ſuccès de ce moyen curatif. *Thiery de Hery* rapporte à ce ſujet l'hiſtoire de deux cures qu'il venoit de faire d'après ce principe. L'un de ces Malades avoit une grande fluxion ſur les poumons, avec difficulté douloureuſe de reſpirer, & extinction

de

de voix. L'autre étoit fort exténué par une douleur de tête continuelle, & presque insupportable, avec carie de plusieurs os de la partie supérieure & latérale du nez. Au premier, tirant l'indication de la partie affectée, il jugea que le soufre qui entre dans la composition du cinnabre, pourroit irriter le poumon & lui être nuisible par la mauvaise odeur. Pour fixer le vif argent, (qui est le médicament sans lequel) de Hery imagina de mêler une once de mercure coulant, à quatre onces d'étain : on fait fondre l'étain, l'on en ôte les ordures, & lorsqu'il se refroidit on y ajoûte le vif-argent; par ce moyen on peut aisément le mettre en poudre : & afin d'atténuer & inciser l'humeur épaisse & visqueuse, dont les Poumons étoient embarrassés, il ajoûta à cette poudre celles d'iris de Florence, de ladanum, de storax calamite, d'aloës, de

myrrhe, d'encens & de maſtich, & en fit des trochiſques avec la thériaque de Galien. Son Malade, préparé pendant quinze jours par la décoction de gayac, fut guéri par l'uſage des fumigations avec le remede dont on vient de lire la compoſition. Pour le ſecond, il prépara le mercure avec du plomb, & en combina la poudre avec celles d'antimoine, de cadmie, de pompholix, d'aloës, de myrrhe, d'oliban & de maſtich, incorporées avec de la térébenthine. Le Malade, après avoir été traité par quelques légeres frictions, dut ſa guériſon aux fumigations de ces derniers trochiſques, par l'opération deſquels il ſortit du nez huit ou neuf eſquilles d'os cariés.

On voit par ces exemples, que ſi les fumigations ne peuvent point être une reſſource générale, & ſervir à une méthode complette, on

ne doit pas les rejetter abſolument. Lorſque le poumon & les cavités anfractueuſes du nez, ſeront le ſiége où le virus vénérien ſe ſera fixé, par quelle autre voye que par les fumigations pourroit-on appliquer le mercure immédiatement ſur ces vices locaux ? Il n'y a qu'elles qui puiſſent pénétrer juſque-là. Mais la fumigation du cinnabre ſeroit nuiſible & dangereuſe. Le mercure s'unit facilement au plomb & à l'étain; on a préféré l'un pour porter la fumée du mercure dans le poumon; l'autre a été choiſi pour l'affection du nez; & les drogues qu'on a jointes à ces poudres métalliques, ont été appropriées à la nature des parties ſur leſquelles elles devoient opérer, autant qu'à l'effet qu'on ſe propoſoit d'en obtenir. Ce ſont ces combinaiſons raiſonnées qui montrent l'art & qui établiſſent la méthode.

Les droits réunis de la raiſon & de l'expérience ſont impreſcriptibles ; la pratique moderne bien dirigée, confirme journellement celle de nos Anciens. On lit une obſervation intéreſſante dans l'Encyclopédie, ſur le bon uſage des fumigations mercurielles. M. Bruyere a donné à l'Académie Royale de Chirurgie le 7 Juin 1746, une Obſervation ſur une tumeur au genou, dont les douleurs étoient ſi violentes, que la perſonne ne pouvoit ſupporter l'application d'une ſimple compreſſe trempée dans une décoction anodyne. Ce Chirurgien, après les préparations générales, jugea que l'adminiſtration du mercure étoit néceſſaire : la méthode ordinaire lui étoit interdite, parce que la Malade s'obſtinoit à ne lui point faire l'aveu de la vraie cauſe de ſon mal. Entre pluſieurs autres moyens acceſſoires, quoique moins ſûrs &

ſouvent inefficaces, il ſe détermina en faveur des fumigations faites ſur la partie malade. Elles procurerent une ſalivation très-médiocre, mais beaucoup d'évacuations par les ſelles, les ſueurs & les urines; la tumeur & la douleur diminuerent de jour en jour : enfin la Malade fut parfaitement rétablie au bout de deux mois; au moyen de vingt fumigations, des purgatifs & de l'uſage du lait. Le détail de cette cure eſt inſéré dans le Mercure de Décembre 1746. Ainſi les fumigations peuvent être regardées comme un moyen ſubſidiaire dans quelques cas, contre des vices locaux qui ſont le foyer de la maladie, que les frictions ne guériroient peut-être pas ſi aiſément.

Mayerne prétend que toutes les manieres d'adminiſtrer le mercure, ſont également bonnes : Il ne cherchoit qu'à établir la ſalivation. En

partant de ce principe, les frictions mercurielles ne devroient avoir aucune préférence. Il ne recommandoit dans l'usage de tous les moyens, que de la prudence & de la patience. *Festina lentè*, dit-il; Hâte-toi lentement. Il prétend avoir vû plusieurs cures parfaites, obtenues par la fumigation, & que les frictions avoient manquées. Cela peut être; nos principes rendent suffisamment raison de la possibilité du fait. Mayerne vouloit qu'on saignât le Malade avant toutes choses; & que le lendemain on lui frottât l'épine, le front, la région de l'estomac, & toutes les articulations, avec l'huile de pétrole. Dans cet état, on le faisoit asseoir sous un pavillon bien fermé, & lorsque le Malade étoit bien échauffé par le réchaud de feu qui étoit sous son siége percé, on jettoit un gros de cinnabre sur les charbons, pour qu'il en

reçût la fumée : après avoir bien ſué, on le mettoit dans un lit bien chaud, & l'on réitéroit ce procédé deux fois par jour juſqu'à ſix fois ; c'eſt-à-dire, pendant trois jours, ſi le Malade pouvoit le ſupporter. A chaque fois on recommençoit l'onction d'huile de pétrole. La ſalivation qui ſurvenoit ordinairement à la cinquiéme fumigation, diſpenſoit de continuer : ſi à la ſixieme, cette évacuation, ou un flux de ventre ne s'établiſſoit point, on prenoit une ſeptiéme & une huitieme fumigation ; & alors, au lieu de frotter le Malade avec l'huile de pétrole, on le faiſoit avec l'onguent Napolitain. Mais il étoit rare que la ſixieme fumigation n'eût procuré les évacuations qu'on déſiroit. Pendant toute la cure on uſoit de très-bon vin pour toute boiſſon, & l'on ne mangeoit que des ſoupes chaudes. Un nommé Berald, Chirurgien opérateur, avoit aſſuré

à Mayerne, qu'on guériſſoit en Eſpagne les gens de qualité, par des ſandales mercurielles. On mêloit le mercure crud qui eſt très-ſuſceptible de ſe volatiliſer, avec du bol, ou on l'amalgamoit avec du plomb ou de l'étain. On en formoit une eſpéce de pâte étendue convenablement entre deux linges, comme une ſemelle, qu'on mettoit à la plante des pieds dans des eſcarpins ou ſouliers, & l'on ſe tenoit ainſi les pieds ſur des briques chaudes. Ce procédé peut être mis au nombre des moyens de donner imperceptiblement la fumigation.

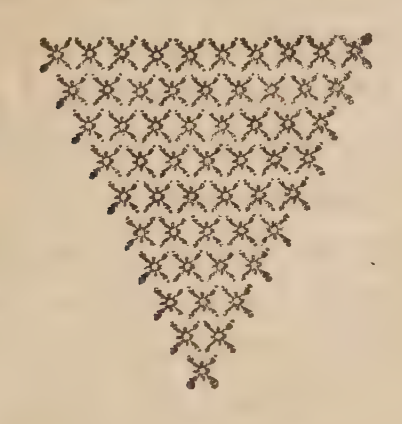
M. Aſtruc a donné l'hiſtoire ancienne des fumigations ; il rapporte les bons témoignages qu'ont rendu, *Maſſa*, Rondelet & Falloppe, ſur l'efficacité de cette maniere d'adminiſtrer le mercure ; & il ne diſſimule pas les mauvais & meurtriers effets que cette pratique a eus entre

les mains des Empyriques ; ſuivant le compte qu'en ont rendu pluſieurs Médecins obſervateurs, parmi leſquels ſont ceux-mêmes qui en ont parlé le plus avantageuſement. Il fait voir que quelques précautions qu'on prenne elle eſt moins efficace, moins générale, moins sûre, moins commode que la méthode des frictions, qui a néceſſairement dû prévaloir : auſſi la pratique des fumigations a-t-elle été abandonnée, juſqu'à ces derniers tems, qu'un nommé Charbonnier, Huiſſier au Parlement de Provence, vint à Paris, en 1736, promettant les plus grands effets des fumigations.

Les premiers eſſais furent faits à l'hôtel Royal des Invalides ; M. Aſtruc dit que le Médecin en exaltoit les ſuccès, mais que le Chirurgien Major de l'Hôtel les avoit argués de maniere qu'il n'y avoit point eu de réplique. On fit d'autres expé-

riences ſous l'autorité des Magiſtrats, à l'hôpital de Bicêtre : M. Aſtruc en donne le détail bien circonſtancié, d'où il réſulte que les Malades qui ont été guéris, n'avoient que des ſymptômes légers & faciles à détruire ; que les maux confirmés n'avoient reçu aucun ſoulagement, mais que le Charlatan comptoit comme des triomphes, la diſſipation de quelques ſymptomes extérieurs. Des perſonnes de l'art trop peu en garde, avoient applaudi à ces apparences illuſoires de guériſon. On ne manque jamais de ces protecteurs ſubalternes, qui par inattention ou par des motifs plus condamnables, font durer le preſtige. Ils courent après la faveur populaire ; le Public qui ſe laiſſe aiſément ſéduire par ceux qui lui promettent affirmativement guériſon par des voyes extraordinaires, préconiſe ſouvent ceux qui aident à le

tromper : ils reçoivent des louanges, pendant qu'on taxe d'envie & de jalousie, ceux qui stipulent, pour le bien de l'humanité, *Sic vos, non vobis, &c.*



****

CHAPITRE VI.

De l'uſage interne du Sublimé corroſif.

PERSONNE n'ignore que le mercure ſublimé corroſif ne ſoit l'un des plus prompts & des plus violens poiſons qu'on connoiſſe. On ne peut l'appliquer extérieurement ſur les chairs d'une playe ou d'un ulcère, ſans exciter d'abord les douleurs les plus vives ; il brûle & conſume les parties qu'il touche : ſes effets ne ſe bornent pas toujours à une deſtruction locale, il paſſe quelquefois dans le ſang ; ce qui a été manifeſté par la ſalivation qui a ſuivi l'uſage extérieur de ce médicament. Pris ou donné intérieurement comme poiſon, il agit avec la plus grande activité : il cauſe des douleurs affreu-

ſes dans les entrailles : l'eſtomac en eſt agacé primitivement & entre dans des convulſions qui en excitent bientôt de terribles dans toutes les parties, par l'irritation de tout le genre nerveux ; l'inflammation, la gangrêne de l'eſtomac & la mort du Sujet ſont des effets qui ſe ſuccedent très-rapidement.

Les Livres des Chymiſtes établiſſent différens procédés pour la compoſition du ſublimé corroſif. Il eſt le réſultat de l'acide du ſel marin combiné avec le mercure. Ce n'eſt pas le mercure qui devient corroſif dans cette préparation, non plus que l'argent n'eſt cauſtique dans la pierre infernale. Ils ne ſervent que de baſe aux eſprits acides qui acquierent plus ou moins d'activité, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins réunis & concentrés : l'acide du ſel marin eſt retenu par le mercure dans le ſublimé corroſif, comme l'argent

ſert à ſoûtenir l'acide nitreux dans la pierre infernale. De ces principes inconteſtables ſur la nature même de la préparation , on voit déjà que c'eſt moins le mercure que l'acide minéral qui doit opérer dans le ſublimé corroſif. Cette dangereuſe compoſition eſt la baſe du mercure doux & de la panacée mercurielle. On ſçait que ces préparations ſont le produit de pluſieurs ſublimations, par leſquelles on tâche d'enlever la plus grande quantité de l'acide minéral ; & que le mêlange du mercure crud a pour objet la ſaturation de ce même acide. Par tant de précautions on adoucit le mixte ; c'eſt le mercure ſublimé avec le moins d'acrimonie poſſible , qui à raiſon de ſa forme ſaline , eſt ſoluble, miſcible à nos humeurs , & par-là capable ſous un petit volume de diſſoudre les parties épaiſſes & viſqueuſes de la lymphe,de détruire les coagulations,

d'enlever les impuretés ſtagnantes ; ce que lui a fait attribuer la vertu de fondre, de réſoudre, de purifier, & même d'expulſer les matieres impures, en donnant du reſſort aux vaiſſeaux & excitant leur action.

Or nous avons prouvé que ces préparations mêmes, où le mercure ſublimé corroſif eſt adouci avec tant de ſoin, ne pouvoient elles-mêmes être adminiſtrées qu'avec la plus grande circonſpection ; qu'elles cauſoient des ſalivations plus facilement que les frictions mercurielles ; & que données à la doſe la plus forte dont on puiſſe uſer, elles ne fourniſſent qu'un moyen inſuffiſant & infidéle pour la guériſon de la Maladie Vénérienne : que doit-on donc raiſonnablement attendre du ſublimé corroſif, qui contient moins de parties de mercure, qu'on ne peut donner qu'avec la plus grande circonſpection & à des doſes beaucoup plus

foibles pour ne pas expoſer ceux qui en uſeroient à être empoiſonnés. Comment a-t-on pû fonder des eſpérances plus ſolides ſur la compoſition mere, qui encore une fois eſt moins mercurielle que le mercure doux & la panacée, & qu'on ne peut adminiſtrer ſans danger pour la vie, qu'avec de très-grands ménagemens; au point que ſans la plus ſcrupuleuſe réſerve, celui qui l'adminiſtre, au lieu d'être un directeur ſalutaire, s'expoſe à mériter le titre horrible d'empoiſonneur. Ceſt le mercure qui eſt l'antidote reconnu de la Maladie Vénérienne. On ne la guériroit point avec l'eſprit-de-ſel. Les ſimples lumieres de la Théorie devoient donc prononcer la proſcription d'une compoſition dangereuſe pour la vie, d'un poiſon très-violent, puiſqu'on ſçait qu'on ne peut inſinuer dans le ſang qu'une très-petite doſe de mercure par ſon moyen,

moyen & avec beaucoup de riſques; & que les autres préparations qui en ſont émanées, qui ont l'avantage d'être moins acrimonieuſes & plus chargées de parties mercurielles (leſquelles ſeules peuvent opérer la guériſon du mal) & qu'on peut prendre à plus fortes doſes ſans danger, ſont reconnues pour inſuffiſantes. M. Aſtruc qui a calculé les doſes reſpectives des ingrédiens qui compoſent les remedes prétendus anti-vénériens, dont le ſublimé corroſif eſt le principal agent, prouve que ce qu'il y a de pire, c'eſt que ces remedes, ſi dangereux de leur nature, ne peuvent pas guérir le mal pour lequel on oſe les employer. On ne donne en tout pendant le traitement, que dix grains au plus de ſublimé corroſif. Or, ces dix grains de ſublimé, contiennent à peine cinq grains de mercure coulant. Peut-on s'imaginer, dit M. Aſtruc, qu'une pareille

dose de mercure, qui ne suffiroit pas pour guérir la galle la plus légere, puisse guérir une Maladie aussi grave que la vérole, & souvent très-invétérée. *Voyez la Lettre sur quelques Anti-vénériens, à la fin du Traité des Tumeurs.*

Avant Boerhaave, plusieurs personnes avoient été assez mal avisées pour chercher témérairement dans le sublimé corrosif en substance, un secours contre la vérole qui avoit résisté à tous les autres remedes. Tel est le Cavalier, qui, au rapport de M. Malouin, (*) en distribuoit pendant que Louis XIV faisoit le siége de Namur. J'ai reçu de Paris, depuis peu, une compilation qui pourroit devenir aussi funeste au genre humain, qu'elle est favorable à l'empyrisme & injurieuse à la Médecine; c'est un recueil de Lettres sur l'usage interne du sublimé corrosif, avec

(*) Chymie Médicinale.

un Mémoire ou Difcours préliminaire, dans lequel l'Ecrivain rapporte avec éloges, ce qu'il auroit fallu taire ou blâmer : c'eft la formule fuivante, tirée de la Matiere Médicale de *Paul Herman*, Profeffeur de Leyde, qu'il appelle les fçavans Auteurs du *Cinofura Materiæ Medicæ*.

Prenez du mercure fublimé corrofif, deux grains; incorporez dans fuffifante quantité de jus de régliffe, faites-en des pilules. On boira *immédiatement* après les avoir prifes, de l'eau diftillée de menthe, ou du bouillon gras, en affez grande quantité pour provoquer le vomiffement & la falivation. On ajoûte, toujours d'après Paul Herman, qu'il ne faut donner ce remede qu'à des perfonnes très-robuftes, & à ceux chez qui les remedes les plus doux ne font point d'effet.

Le Compilateur mérite ici quel-

ques reproches, dictés uniquement par l'amour de l'humanité. Pourquoi donnant une Dissertation avec un titre imité de celui du Journal de Trévoux, *Mémoire pour servir à l'Histoire de l'usage interne du sublimé corrosif*, l'Auteur, qui peut-être ne connoît la formule tirée d'Herman, que d'après M. Astruc, qui du moins cite d'après lui plusieurs personnes qui ont fait usage intérieurement de ce remede; pourquoi, dis-je, l'Auteur passe-t-il sous silence, que M. Astruc, parlant de la formule d'Herman & de la réflexion qui la suit, trouve son avertissement bien à propos; qu'il doute qu'il y eût personne d'assez robuste pour prendre impunément deux grains de sublimé corrosif, & qu'il est persuadé que M. Herman ne les a jamais donnés; car le mauvais succès l'auroit instruit. Il me semble que des réflexions aussi sages & aussi

judicieuſes méritoient de trouver place dans le Mémoire, pour ſervir à l'Hiſtoire de l'uſage interne du ſublimé corroſif; je penſe qu'on n'eſt pas digne d'écrire l'hiſtoire, quand on n'a pas aſſez d'impartialité pour employer des remarques auſſi importantes, & que la ſouſtraction méditée qui en auroit été faite, rendroit l'Auteur coupable des empoiſonnemens que la réflexion de M. Aſtruc auroit prévenus: mais ce n'eſt pas tout.

Je demande à l'Auteur ce qu'on peut eſpérer d'un remede donné avec la précaution de le faire rejetter ſur le champ par le vomiſſement? Un Médecin peut-il ne pas voir que les vertus qu'on attribue à ce remede, ſont de procurer le vomiſſement & la ſalivation; que l'on détermine immédiatement le premier de ces deux effets, par une ſuffiſante quantité de bouillon gras, & que le vo-

miſſement procuré avec tant de ſoin, & ſi ſubitement, empêche néceſſairement que le ſecond effet n'ait lieu.

Dirons-nous plus : quel jugement porter de ce que penſe cet Ecrivain qui, après avoir donné la formule d'Herman, continue ainſi pour ſon « compte. Si quelqu'un fait uſage in-» térieurement du mercure ſublimé » corroſif, il faut qu'il prenne d'abord » des médicamens qui puiſſent empâ-» ter, émouſſer les particules âcres, » ſalines du mercure, & qui puiſſent » recouvrir, tapiſſer & défendre » les parois de l'eſtomac : tels ſont les » huileux, l'huile d'olives, l'huile » d'amandes douces, le beurre, &c. » dont il faut prendre une aſſez gran-» de doſe pour qu'ils excitent des » nauſées, & produiſent le vomiſ-» ſement. »

Ne ſont-ce pas-là les précautions qu'on prend pour ſe débarraſſer d'un

poiſon donné par malice, ou pris par mégarde, afin d'être à l'abri de ſes effets, & de rendre ſon opération nulle. Quelle ſera donc l'action utile du ſublimé corroſif, qu'on conſidere dans ce Livre comme remede, ſi lorſqu'on en doit faire uſage, il faut s'exciter aux nauſées & au vomiſſement, par des huileux pris à larges doſes. Cela n'eſt ni raiſonnable ni conſéquent. La demangaiſon d'écrire ne pourroit-elle pas ſe paſſer ſur tant de ſujets innocens qu'on pourroit choiſir, mais ſur la Médecine-pratique, & ſur un point auſſi délicat que l'uſage du ſublimé corroſif, il y a conſcience !

On auroit appris des Charlatans, une conduite mieux raiſonnée & plus méthodique : celui qui diſtribuoit chez M. le Duc d'Antin la diſſolution du ſublimé corroſif, en donnoit une goutte dans le premier de trois verres d'une infuſion de ſé-

né, qu'on prenoit dans la matinée à des intervalles réglés ; on augmentoit tous les jours d'une goutte, jusqu'à ce que le Malade eût des nausées ; alors on diminuoit la dose de la dissolution, goutte à goutte, tous les jours jusqu'à ce qu'on fût revenu à la premiere dose d'une goutte. Le traitement duroit ordinairement trente à quarante jours. L'action du purgatif diminuoit l'activité du sublimé corrosif.

Wiseman, célebre Chirurgien d'Angleterre, qui vivoit au milieu du siécle précédent, parle de l'usage qu'un Empyrique faisoit du sublimé corrosif dissous à la dose d'un gros dans une once d'esprit-de-vin. On mettoit quinze gouttes de cette dissolution dans un verre de ptisanne d'avoine, contre la gonorrhée. Le docteur Turner qui a publié en Anglois en 1717, une Dissertation pratique sur la Maladie Vénérienne,

fait mention du même remede employé de ſon temps par un Charlatan. M. Aſtruc dans l'analyſe ſommaire du Traité de Turner, à l'occaſion de l'uſage de ce remede, dit que c'eſt un crime dont il a horreur, & que celui qui en eſt coupable mériteroit punition : *Cujus peſſimum facinus, atque gravi pœnâ animadvertendum, exhorreſco.*

Tous ces prétendus remedes ont été abandonnés, comme légitimement ſuſpects aux yeux de la raiſon, & comme infidéles & dangereux à ceux de l'expérience, bien avant que Boerhaave eût fait mention dans ſa Chymie, publiée en 1731, des grands effets qu'il attendoit du ſublimé corroſif. C'eſt, dit-il, un vrai vitriol de vif-argent ſec, & qui ſe conſerve aſſez à l'air; la baſe de ce vitriol eſt l'argent vif, très-pur. L'autre partie eſt l'eſprit de ſel marin, le plus pur que l'art puiſſe donner, qui y

existe sous une forme solide. Cet esprit de sel marin est une pierre infernale de mercure, le plus puissant de tous les corrosifs, qui convertit en une escarre, dont la chûte est prompte, toutes les parties vivantes des animaux, sur lesquelles il est appliqué. Il détruit & consume les callosités les plus opiniâtres des ulcères, les verrues, les glandes endurcies. Cela étoit bien connu de ce grand Chirurgien Jean de Vigo; il en composoit ses trochisques de minium, remede incomparable pour détruire les écrouelles par une éradication suppurative. La saveur de ce terrible vitriol est austère; un grain dissous dans une once d'eau, est un bon cosmétique, pour ceux qui en usent avec prudence; *prudenter usurpantibus*. La simple lotion fait périr les insectes de la peau: une dragme de cette mixtion, édulcorée avec le syrop violat, prise deux ou trois

fois par jour, produit des effets merveilleux dans plusieurs Maladies incurables ; mais il faut qu'un homme prudent en use avec prudence. *At prudenter à prudente Medico. Abstine si methodum nescis.* Que celui qui ne sçaura pas l'employer méthodiquement, ne s'ingere pas de l'administrer.

A bien consulter ce passage de Boerhaave, on voit fort clairement qu'il ne parle que d'une maniere très-vague, & que ce pernicieux moyen, qu'il donne comme admirable dans plusieurs maladies incurables, n'a aucune application déterminée. Quelles sont donc ces maladies incurables qui céderont à la dissolution du sublimé corrosif? la Maladie Vénérienne n'étant pas une maladie incurable, c'est peut-être celle sur laquelle le texte paroît le moins porter. Boerhaave croyoit avoir trouvé dans la méthode

de *Hutten*, dans les remedes ſudorifiques, la plus grande reſſource contre les véroles les plus rebelles. La diſſolution de ſublimé corroſif, ne remplit pas les indications qu'il croyoit être vraiement curatives de cette maladie. Et entre pluſieurs maladies incurables, on a choiſi préciſément celle que Boerhaave penſoit qu'on pouvoit guérir le plus sûrement. Des Charlatans avoient uſé de ce moyen bien avant lui. Il craint la diſſolution d'un grain dans une once d'eau, pour l'uſage extérieur ; c'eſt un coſmétique pour ceux qui en uſent avec prudence, *prudenter uſurpantibus*. Il conſeille deux ou trois fois par jour la huitieme partie de cette diſſolution pour l'uſage intérieur ; elle doit faire des miracles, *en beaucoup* de cas incurables ; & il ne déſigne pas ces cas. Il faut la plus grande circonſpection & de la méthode, ſans quoi qu'on ne s'en mêle pas.

La nature du remede prefcrit de refte la plus grande retenue dans fon ufage ; mais l'avertiffement de n'en point ufer, fi l'on ignore la méthode de le faire, exigeoit qu'on dît en quoi confiftoit cette méthode. Plus un remede eft dangereux, moins les réticences font pardonnables. Tout homme de l'art concevra bien-tôt en quoi confifte cette méthode. Il eft averti qu'il fe fert d'un poifon & d'un des plus actifs qu'on connoiffe. La grande circonfpection feroit certainement de ne s'en point fervir ; mais admettant l'ufage, il faut procéder avec bien de la prudence ; obferver les effets, prendre garde d'empoifonner fon Malade précipitamment, lui donner en cas d'accidens, des remedes qui puiffent calmer les effets du poifon, & en prévenir les fuites ; il ne peut pas y avoir d'autre méthode ; la raifon le fait affez connoître. J'ai dit qu'il fal-

loit être en garde que le Malade ne fût empoisonné brusquement; parce qu'en effet toutes les attentions qui pourroient autoriser à prostituer le terme de méthode pour l'administration du sublimé corrosif, ne peuvent promettre que le Malade soit à l'abri des effets tardifs du venin. La nature du prétendu remede est inaltérable, c'est un poison lent, donné avec réserve : il tueroit violemment si l'on ne prenoit aucune précaution; voilà la seule différence. Encore une fois la raison n'a rien à opposer à cette réflexion, elle est simple & palpable : l'expérience l'a-t-elle démentie ? c'est ce que disent les aveugles partisans de ce remede affreux ; & c'est ce qu'on leur nie.

L'autorité de M. Van-Swieten ne m'en impose point du tout. Il dissout le sublimé dans l'esprit-de-vin rectifié ; c'est un léger correctif, mais cela ne détruit pas sa nature, & je

me range avec grand empreſſement au nombre des Médecins & Chirurgiens amis de l'humanité, qui ont dit que c'étoit riſquer ſon honneur & la vie des Malades, que de faire prendre le ſublimé ; que c'eſt un monſtre qu'on ne doit jamais ſe flatter d'apprivoiſer, & qu'on ne parviendra jamais à l'adoucir. Cartheuſer aſſure avoir été le témoin des mauvais effets de ce remede. Il exhorte tout homme jaloux de ſa réputation, & qui ne veut rien avoir à ſe reprocher, à ne ſe ſervir jamais de ſublimé corroſif intérieurement; parce que les mauvais effets qu'il produit, ne ſe manifeſtent pas toujours auſſi-tôt après qu'on l'a pris ; mais ſouvent fort long-temps après qu'on en a fait uſage. M. Baron, de l'Académie Royale des Sciences, Commentateur de la Chymie de Lémery, penſe de même : M. Aſtruc, connoiſſant le ſu-

blimé pour un poiſon des plus violens, déclare qu'il n'oſeroit le donner à perſonne, pendant trente ou trente-cinq jours, à la doſe d'un cinquieme, d'un quatriéme, & encore moins d'un tiers de grain par jour : quelque modique que ſoit chaque doſe, il craindroit, que pluſieurs enſemble arrêtées dans quelques recoins de l'eſtomac, ou des inteſtins, ne produiſiſſent quelque accident funeſte.

Les Partiſans du ſublimé, prétendent que cela n'eſt jamais arrivé. Il y en a cependant des exemples bien conſtatés ; on dira probablement qu'il y a eu de l'imprudence & du manque d'attention, dont il ne faut rendre garant ni le remede, ni ceux qui s'en ſervent bien. Mais il cauſe des nauſées, des vomiſſemens, des coliques inteſtinales : doit-on en être ſurpris ? Suppoſé que des perſonnes robuſtes s'habituent à ſon

ufage, fans ces inconvéniens; quels ravages ne peut-il pas faire dans le fang? J'ai vû des poitrines délabrées, des gens dans une maigreur extrême, que rien n'a pu rétablir. Ce remede ôte affez promptement les douleurs vénériennes, & diffipe facilement les fymptomes cutanés; mais j'ai vû dans nos régimens, les gens les mieux traités, être repris des mêmes fymptomes au bout de quatre & de fix mois. Cette méthode a été démontrée très-infidéle, & gueres moins dangereufe. On croiroit par les formules de M. Richard, que m'a communiquées un jeune Médecin qui a travaillé dans les hôpitaux de l'armée pendant la derniere guerre, que l'on ufoit de la liqueur anti-vénérienne avec fuccès. Les Malades en étoient fort fatigués, & il falloit prefque toujours avoir recours aux frictions. C'eft un fait qui m'a été attefté. Et lorfque M. Ber-

cher, premier Médecin du Bas-Rhin, a voulu publier des Obſervations en faveur de ce remede; j'ai appris par voye bien sûre, que le Gouvernement l'en avoit empêché, & qu'il auroit été contredit dans ſes aſſertions, par les Chirurgiens qui avoient examiné la choſe de plus près, & à qui le danger & l'inefficacité de ce remede étoient très-connus: on n'auroit pas pu décliner leur jugement; parce qu'ils voyoient conſtamment les effets du remede dans les hôpitaux ſédentaires, pendant que le panégyriſte ſuivoit l'armée à la tête de l'hôpital ambulant, où rarement l'on ſoigne un Malade trois jours de ſuite, & où l'on ne traite point du-tout les Vénériens.

La liqueur anti-vénérienne propoſée par M. Richard de Hauteſiercq, dans la nouvelle édition de ſes Formules, in-4°. imprimées à Caſſel, en Décembre 1761, mérite d'être rapportée, parce que l'addi-

tion du camphre, & les précautions prefcrites pour fon ufage, la rendent fufceptible de moins d'inconvéniens. Voici le titre *Liquor Syphiliticus* pag. 22. (*) Prenez mercure fublimé corrofif douze grains, camphre, quatre grains : triturez avec un peu d'eau-de-vie, pour la diffolution du camphre, ajoûtant enfuite deux livres d'eau; fur la fin, une once de fyrop de coquelico. Confervez dans des bouteilles. La dofe eft d'une à deux cuillerées matin & foir, dans ptifane pectorale & lait de vache, de chacun demi-livre. Mais quelques précautions qu'on prenne, le remede eft, ou dangereux à forte dofe, ou infuffifant, fi elle eft foible. Il n'a paru réuffir fans inconvéniens, que fur les tempéramens pituiteux; & les cures fi multipliées qu'on lui attribue, ne fe

(*) Il falloit dire; *anti-fyphiliticus*, ou *contrà fyphilitidem.*

ſont pas ſoutenues. Les Anglois qui l'avoient adopté, y renoncent, parce qu'ils en ont connu l'infidélité ; & l'on nous aſſure qu'il tombe en Allemagne ; malgré le crédit de M. Van-Swieten. On nous permettra de penſer & de dire, que les éloges de ceux qui ſont ſous ſon autorité, & qui tiennent leur état de ſa bienveillance, ſont ſuſpects. M. Hundertmarck Profeſſeur de Leipſick, publia en 1754, une Diſſertation ſur l'uſage des différentes préparations de mercure, dans laquelle il n'eſt pas favorable au ſublimé corroſif. M. Van-Swieten lui écrivit qu'il n'en a jamais vû de mauvais effets ; qu'il a guéri ſans ſalivation, des gens qui avoient ſubi deux fois le traitement ſans fruit, par la ſalivation ; & que de toutes les évacuations ſenſibles qu'il a obſervées de ſon uſage, ce ſont quelquefois des ſueurs, quand on garde la chambre. Nous

avons obſervé en France, que cette mixtion procuroit la ſalivation. Eſt-il bien prouvé que les 500 perſonnes traitées à Vienne aux mois de Mars & d'Avril 1755, avec la diſſolution de ſublimé, avoient toutes la vérole? & que celles qui l'avoient réellement ne l'aient pas gardée? & qu'il n'y ait eu perſonne de maléficié par ce poiſon, ſi ménagé qu'on le ſuppoſe? J'établis mes doutes; & j'ai aſſez vû comment les choſes ſe paſſoient pour aſſurer qu'ils ont les fondemens les plus ſolides.

Par une Lettre du 3 Mars 1758, la liqueur de ſublimé priſe intérieurement par un vérolé, a diſſipé l'opacité de la cornée qu'il portoit depuis pluſieurs années; elle eſt devenue entiérement tranſparente. On a dit la même choſe des pilules de Ciguë, elles devoient rendre au criſtallin cataracté, ſa premiere tranſparence; & c'eſt encore à

Vienne où ces miracles s'opéroient. L'heureuſe terre! que celle qui a le privilége de voir tant de prodiges, refuſés aux mêmes tentatives faites par-tout ailleurs avec le même ſoin.

Dans l'Ouvrage de M. Van-Swieten, ſur les maladies les plus communes dans les armées, publié à Vienne en 1760, le ſçavant Auteur remarque que la ſalivation ſurvient quelquefois par l'uſage de ce remede; mais que cela arrive rarement & preſque uniquement à ceux qui ont fait auparavant uſage du mercure, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement. Cependant, ajoûte M. Van-Swieten, la ſalivation n'étant aucunement néceſſaire pour la guériſon, il faut ſuſpendre l'uſage du remede dont il s'agit, au moment qu'on apperçoit les ſignes d'une ſalivation prochaine. Cet inconvénient nous a paru plus ordinaire qu'on ne le dit ici.

En 1761, M. de Haen, Médecin de l'hôpital de Vienne, exagera en louanges ſur le ſublimé corroſif; il éclaircit toutes les cornées, il guérit toutes les maladies chroniques, plus encore dans la ville & dans les fauxbourgs que dans l'hôpital, les gouttes ſereines, les excroiſſances aux yeux, les tayes, &c. Un bon tonneau d'eſprit-de-grain lui ſuffit à peine par an.

M. Storck dit dans ſon *Annus Medicus* imprimé à Vienne en 1759, que lorſque les bubons vénériens n'ont pu être réſous ou fondus, ni amenés à ſuppuration, il a employé le ſublimé corroſif, au moyen duquel ils ſe ſont diſſipés inſenſiblement. En France nous avons vû au contraire, que preſque tous les bubons ſuppuroient par l'uſage du ſublimé.

M. Bromfeild, Chirurgien de la famille Royale, à Londres, a don-

né le ſublimé corroſif ; & de ſes expériences il réſulte, qu'on ne peut compter ſur ſon efficacité, lorſque l'infection a gagné la maſſe du ſang ; que les ſymptomes que détruit la ſolution du ſublimé cedent avec tout autant de facilité à l'uſage de toute autre préparation mercurielle, telle qu'un grain de panacée, &c. & que dans tous les cas de vérole confirmée, il faut avoir recours aux frictions mercurielles, par un traitement régulier, ſans quoi l'on ne peut jamais être sûr de la guériſon. Les Anglois en général, ſont préſentement revenus à ce ſentiment.

Enfin, M. Locher, Médecin d'un Hôpital de Vienne en Autriche, a écrit en 1762, des obſervations pratiques ſur la Maladie Vénérienne, l'Épilepſie, &c. Il expoſe emphatiquement le traitement affreux & douloureux de la ſalivation. Il conſulte l'illuſtre Van-Swieten, comme

il a coûtume de faire, dans les cas les plus difficiles ; celui-ci lui communique avec ſa bonté ordinaire, le remede anti-vénérien, au moyen duquel on n'eſt pas obligé de courir les riſques de la ſalivation, & de ſes funeſtes effets. On diſoit plus haut, qu'il ne produiſoit ordinairement aucune évacuation ſenſible, & M. Locher qui a traité dans l'hôpital S. Marc, les premiers Malades, dont M. Van-Swieten a cité les cures, au nombre de 128, en Mai 1754, dit que le remede agit chez les uns, par les ſelles, chez d'autres, par les urines. Dans beaucoup, il excite des ſueurs, & il provoque toutes les ſécrétions, & les excrétions. Voilà le remede qu'on veut faire prendre aux Malades, en pleine campagne, ſous leurs tentes, en continuant leur ſervice militaire. Il ſeroit bon d'être d'accord avec ſoi.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'action de ce remede, & ce qui lui

mérite la préférence ſur les autres préparations de mercure, c'eſt, dit M. Locher, qu'il n'excite point de ſalivation, & ſix lignes plus bas... Dans les cas où il ſurvient de la ſalivation, j'interromps l'uſage du remede, &c. Enfin il guérit tout le monde, & par un relevé des regiſtres de l'Hôpital Saint Marc, année par année, on y a guéri depuis 1754, juſqu'en 1761, incluſivement 4880 malades. On avertit ſimplement qu'il y a des tempéramens, ſur-tout parmi les femmes, qui ne peuvent ſupporter ce remede; quelques-unes dont le genre nerveux étoit extrêmement ſenſible, avoient des convulſions ou des ſpaſmes. Quel traitement croit-on que M. Locher ait ſubſtitué à ſa chere diſſolution de ſublimé? le mercure doux ou quelque autre préparation mercurielle: & pour dernier effort, *dans les cas les plus deſeſperés*, il s'eſt ſervi avec ſuccès de la décoction de bois

de gayac & de bardane, recommandée par beaucoup d'Auteurs. Voilà ce qui gâte tout. La décoction de gayac & de bardane, dans les cas les plus défefpérés, font une bien foible reffource, & je ne ferois pas furpris que des véroles que ces remedes ont guéries, euffent cédé fans retour à la diffolution du fublimé corrofif.

Quand on veut approfondir les chofes, on ne voit dans toutes ces obfervations des Médecins de Vienne, que des gens qui cherchent l'occafion de répéter à chaque page l'éloge de M. Van-Swieten, plus encore que celui du remede; & de parler toujours du remede par rapport à lui. Ils ont leurs raifons : pour nous qui ne voudrions fuivre que celles de la vérité, nous perfiftons à dire que ce remede eft très-dangereux, qu'il eft infidéle, & que les cures qu'on lui attribue font plus que fufpectes.

Je l'ai administré avec soin, je l'ai vû donner par d'habiles gens, & il n'a jamais guéri que les personnes qui auroient reçu un plus prompt soulagement de toute autre préparation mercurielle, telle que le mercure doux, la panacée, les pilules de Belloste, &c. comme M. Bromfeild l'a démontré à Londres. Quand on me nieroit les mauvais effets rapportés par M. Cartheuser & par d'autres, je ne pourrois me refuser aux témoignages de mes yeux, & de mes réflexions; parce que je suis sûr d'avoir examiné attentivement, sans prévention & dans la vûe du bien, ce qu'on pouvoit craindre ou espérer de ce prétendu remede. J'ai fait une remarque; il n'a été adopté que par ceux qui n'étoient point dans l'usage de traiter les Maladies Vénériennes. Il étoit bien simple que des gens qui n'avoient aucune habitude dans cette partie de l'art,

ſaisîſſent avec ardeur, un remede recommandé par un grand homme, & remede ſi facile en apparence, à adminiſtrer. L'intérêt perſonnel, & la ſatisfaction de pouvoir traiter une maladie très-commune, à laquelle on n'entendoit rien, a plus contribué, que tout ce qu'on a pu dire & faire, à la réputation paſſagere que ce remede a eue. « Dieux, inſpirez aux » bons de meilleurs moyens, & que » nos ennemis ſeuls en employent » d'auſſi funeſtes ! »

Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum.

Virgil. Georg. lib. 3. Carm. 514.



CHAPITRE VII.

Du Pain & des Lavemens Anti-vénériens.

Si le virus vénérien a été regardé comme un protée qui se cachoit sous toutes sortes de formes, l'on peut dire qu'on a cherché à le combattre de toutes les manieres possibles. Je serai court dans ce Chapitre. Voici la maniere de composer du pain qu'on a proposé pour la nourriture ordinaire d'un homme attaqué de la Maladie Vénérienne. Prenez salse-pareille, quatre onces, esquine, une once, semences de carvi entieres, un gros, fleur de farine de froment une livre, d'eux jaunes d'œufs, & un peu de lait: faites une pâte dont on formera des pains à cuire au four. On peut juger aisément de la

vertu de ces pains dont je n'ai pas fait l'épreuve. Mais certainement ils ne peuvent pas beaucoup contribuer à la deſtruction du virus vénérien. On fait à Paris des biſcuits purgatifs & anti-vermieux, pour purger les enfans. Dans ce pays d'intrigues & de reſſources, il y a de plus vieux enfans qu'ailleurs; peut-être que les pilules anti-vénériennes, quelle que ſoit leur vertu, n'auroient pas pris de crédit dans le Public, ſans le nom de *Dragées*, qu'on leur a habilement données. On dit qu'elles tombent, mais comme il y a toujours quelqu'un pour remplacer le vuide qu'un autre laiſſe, on me mande qu'un homme fait des cures merveilleuſes, par une ſimple ptiſane, compoſée uniquement de végétaux, & qui n'eſt point celle de Fels: enfin, on parle d'un Empyrique, qui prétend guérir par des lavemens. Le pere de M. Helvetius,

mort il y a quelques années, premier Médecin de la Reine, avoit publié une méthode de guérir toute ſorte de fiévres, ſans rien faire prendre par la bouche. Cette méthode fut préſentée au Roi, comme une découverte en 1694. On y exagere tous les inconvéniens du quinquina, qu'on reconnoît comme le plus grand remede pour la guériſon des fievres; comme nous convenons de la vertu du mercure contre la Maladie Vénérienne : mais l'un ſe plaint que le quinquina lui cauſe une peſanteur inſupportable, & une douleur extrême à l'eſtomac; l'autre, que ſa poitrine en eſt altérée; celui-ci, qu'il en reſſent une chaleur extraordinaire; celui-là s'en trouve deſſéché; enfin, le dégoût, le déſagrément, l'amertume, qui cauſent l'averſion naturelle des Malades, toute cette ſuite de circonſtances déſagréables ayant fait faire de profondes réflexions

réflexions à l'Auteur; il croit enfin, avoir découvert la maniere de donner le remede le plus propre pour en recevoir les bons effets, & se garantir de tout ce qui peut y faire de la peine.

Cette maniere, ajoûte-t-on, n'est autre que de le donner en lavement. On n'oublie pas de publier une liste des personnes guéries par cette nouvelle maniere de traiter les fievres.

L'homme aux lavemens anti-vénériens peut prendre modéle là-dessus. Je doute néanmoins qu'il réussisse, parce que la voye qu'il prend est un peu détournée : un élixir, un syrop, un ratafiat, seroient plus dans le goût du Public que des lavemens : je l'en préviens, quelqu'heureuse que puisse être l'invention, elle pêche dans la forme; il n'en tirera pas de quoi payer les premiers frais de ses affiches.

CHAPITRE VIII.

Des Dragées Anti-vénériennes.

Le traitement qui a le moins d'appareil sera toujours choisi par préférence contre un mal dont on désireroit se débarrasser aussi clandestinement qu'on l'a reçu. C'est moins l'acquisition de la maladie que les précautions qu'on prend pour s'en faire traiter, qui lui ont fait donner le nom de *secrette*. Si la dissolution générale a diminué la honte d'être coupable, elle semble avoir augmenté en même proportion celle d'être entiché du virus vénérien : On suppose en effet aujourd'hui qu'il est le fruit de la débauche & de la crapule : l'amour-propre en est humilié. C'est ainsi que la facilité d'un commerce illicite entre les deux sexes ; & la grande licence des mœurs, don-

nent un plus grand prix aux moyens les plus commodes de détruire les accidens inſéparables des liaiſons variées & multipliées ſans choix, ſous des apparences équivoques de ſanté. Les malheureux en ce genre, voudroient n'avoir d'autres confidens qu'eux-mêmes ; cette maniere de penſer, a fait courir avec empreſſement après tous ceux qui n'ont pas craint d'en impoſer au public par de fauſſes promeſſes ; il a été duppe du premier venu qui a voulu le leurrer en lui propoſant de nouveaux remedes, ſur l'efficacité deſquels tout doute auroit paru injurieux.

Le premier argument de chaque Affronteur, a toujours été d'aſſurer que par ſon remede particulier, la maniere de traiter étoit plus sûre, plus facile & plus commode que la méthode à laquelle les gens de l'art étoient fixés. Vis-à-vis des perſonnes raiſonnables la préſomption ne ſe-

roit pas en faveur des Charlatans; mais la malignité du cœur humain étouffe la voix de la triſte raiſon. Les Empyriques rendent ſuſpectes les lumieres & l'expérience des Maîtres de l'art, & cela n'eſt pas difficile; il ne faut que charger les habiles gens des fautes que commettent les ignorans. Le public ſaiſit avidement ce genre de preuve, ſans s'appercevoir que s'il y a de la vérité dans les reproches, c'eſt lui ſeul qui en eſt coupable; parce que c'eſt lui ſeul qui donne du crédit & de la réputation à ceux qui mériteroient ſon oubli ou ſon indignation : il s'élève même ſouvent contre les honnêtes gens qui veulent l'éclairer ſur ſes propres intérêts ; & ceux-ci ſont quelquefois trop heureux quand la génération ſuivante non mieux inſtruite, mais moins injuſte, ne ſouſcrit pas au jugement de ſes Pères, ou blâme leur prévention. La dé-

ſenſe de la vérité ne promet gueres qu'un hommage tardif, & dont jouiſſent rarement ceux qui ſe ſont occupés de ſa recherche.

Ce qu'on a à dire ſur les Dragées anti-vénériennes aura plus d'avantages : les faits parlent ; l'inventeur de ce remede a épuiſé tous les moyens de l'accréditer. Il a prétendu qu'il guériſſoit plus ſûrement que par les frictions. S'il l'a cru de bonne foi, c'eſt qu'il en a jugé d'après une mauvaiſe adminiſtration des frictions, avec leſquelles il eſt bien démontré que ſon remede ne peut pas ſoûtenir une concurrence méthodique. C'eſt par la facilité & la commodité de l'uſage de ce remede que le ſieur Keyſer a voulu en établir la ſupériorité ; & il eſt prouvé, de ſon aveu même, que ſon remede a de très-grands inconvéniens, qu'on ne peut reprocher aux frictions : enfin il a fait enviſager l'avantage de l'épargne dans ſa

façon de traiter, & il eſt hors de doute qu'elle eſt plus diſpendieuſe que la méthode ordinaire. Nous allons examiner ces différens points d'une maniere ſimple, en rendant un compte vrai, impartial & déſintéreſſé de ce qui s'eſt paſſé au ſujet de ce nouveau remede. Nous tâcherons de ne confondre ni les temps, ni les lieux, ni les perſonnes: & pour mettre de l'ordre dans le récit des faits, & qu'on puiſſe juger ſainement des dits & contredits, nous conſidérerons ſoigneuſement les choſes ſous deux Epoques. La premiere comprendra toutes les manœuvres qu'on a faites pour donner de la vogue au remede, avant qu'on fût parvenu à en faire acheter le ſecret. La ſeconde datera de la publication de la méthode, & de ſon admiſſion ordonnée dans les Hôpitaux du Roi.

PREMIERE EPOQUE.

QUOIQUE M. Keyſer n'ait pas donné au public la compoſition de ſon remede, il ne peut regarder comme une indiſcrétion ou une témérité qu'on faſſe quelques raiſonnemens ſur ſa nature, d'après les effets qui en réſultent, & d'après ſes propres aveux dans le cours des diſputes qu'il a été obligé de ſoutenir. Etranger à Paris, il a commencé comme tous les autres par chercher des Prôneurs à gages qui ne ceſſoient de publier dans différens cercles, aux ſpectacles, aux promenades, aux caffés, & à faire inſérer dans les ouvrages périodiques dont Paris eſt inondé; qu'enfin on avoit trouvé un remede admirable, lequel ſans préparations, ſans aſſujettiſſement, ſans le moindre inconvénient, & ſur-tout *ſans ſalivation*, guériſſoit infailliblement la Maladie Vénérienne. On a dit, répété, &

osé imprimer, qu'en huit ou dix jours, l'on étoit sûr d'une guérison radicale; qu'on prenoit les Dragées à l'insçu de tout le monde, que leur usage n'obligeoit à aucune précaution; qu'on buvoit & mangeoit à l'ordinaire, que l'on vaquoit à toutes ses occupations. Des promesses aussi séduisantes faites & soutenues hardiment à la face de tout l'univers, devoient nécessairement attirer l'attention de tout le monde. Des Protecteurs puissans, amateurs du bien public, ne consultant que la bonté de leur cœur, & sentant tous les avantages que l'humanité retireroit d'un remede capable d'opérer de si grands biens, crurent s'honorer en facilitant de leur crédit, & en soutenant de leur autorité, les épreuves qui pouvoient fixer la valeur réelle d'une pareille découverte. Apparemment qu'on leur en a caché le résultat; puisqu'il est certain que les Malades

qui uſent publiquement du remede ſont ſéqueſtrés dans une maiſon particuliere, & qu'il faut ſix ſemaines au moins pour les traitemens les plus ſimples. Qu'on ne diſe plus, comme on l'a fait, que l'on eſt obligé de tenir en chartre privée les Soldats qu'on traite par les Dragées anti-vénériennes, uniquement pour être aſſuré de leur conduite, & empêcher que les occaſions de libertiner ne ſoient plus attrayantes pour eux que l'envie de guérir. Ces raiſons ſont fauſſes & frivoles: des perſonnes dignes de foi qui ont droit d'aller à l'Hôpital des Gardes Françoiſes, rue de Bourgogne, derriere le Val-de-grace, les uns par le titre d'adminiſtrateurs de cette maiſon, & les autres pour y donner des ſoins aſſidus, tous aſſurent que les Malades ſalivent par l'opération des Dragées; que la plûpart même ont une ſalivation très-copieuſe. Or com-

ment des gens qui ſalivent par l'effet d'un remede mercuriel pourroient-ils boire & manger à leur ordinaire ; comment pourroient-ils vaquer à leurs occupations habituelles & n'être aſtreints à aucune précaution ? Eſt-il concevable qu'on n'ait pas craint d'en impoſer auſſi groſſiérement, & que cela ait réuſſi. Mais entrons dans les détails.

En 1756, le ſieur Keyſer obtint la permiſſion de faire des eſſais de ſon remede à l'Hôpital de Bicêtre. Feu M. Thomas, Chirurgien de cet Hôpital, employa les Dragées avec déſir de rendre ſervice au ſieur Keyſer, qui ſe préſentoit ſous la recommandation reſpectable de quelqu'un à qui M. Thomas vouloit plaire. L'événement ne répondit pas à ce qu'on s'étoit promis des bons effets du remede : les Malades, au vû & au ſçû du ſieur Keyſer, eurent des vomiſſemens violens, des tranchées,

des coliques d'entrailles, un flux dyssentérique. Ces accidens ne surprirent pas M. Keyser. Il existe une Lettre de lui, écrite dans la bonne foi, & qui a été imprimée dans le temps, par laquelle il promet d'adoucir son remede, & qu'on sera plus satisfait des nouvelles Dragées qu'on enverra. Ces nouvelles Dragées, suivant le rapport de M. Thomas, produisirent à peu-près les mêmes effets. On ne chercha point si l'atmosphère mercurielle d'un Hôpital tel que Bicêtre, où des personnes délicates salivent quelquefois, par le seul séjour, sans avoir reçu de frictions; ne pouvoit pas contribuer aux inconvéniens dont on se plaignoit. Déjà le débit du nouveau remede étoit envisagé comme une affaire de finance; il y avoit une Société formée, sur les débris d'une ancienne [a]; on avoit calculé les

(a) Le sieur Keyser avoit tenté plusieurs an-

produits à venir : un compte rendu déſavantageuſement faiſoit évanouir les eſpérances ; l'appas du gain renouvella l'ardeur naturelle du principal Moteur ; le ſieur Keyſer ſentit toute la force du coup, & s'en rapporta aux conſeils de ſon ami pour le parer. Un grand Seigneur que nous reſpectons, fut prié de faire faire par ſon Officier des Dragées avec du Sucre, de la même forme que les anti-vénériennes : on lui dit qu'il s'agiſſoit d'une ſupercherie à faire au Chirurgien de Bicêtre, pour voir s'il n'y avoit pas de mauvaiſe foi dans ſon jugement ſur les pilules. On ſent aſſez par ce ſimple récit tout ce qui a dû réſulter de cette manœuvre. On a ſoutenu que les Dragées au Sucre avoient été envoyées à Bicêtre ; & que c'étoit d'el-

nées auparavant un Quinquina martial, & le principal Adjoint pour les Dragées, étoit Coaſſocié pour le fébrifuge qui ne prit pas.

les que M. Thomas aſſûroit avoir vû les mauvais effets cités en ſon ſecond rapport. Cette tournure accrédita les pilules, & pour ne rien diſſimuler, celui qu'on accuſoit d'en avoir mal parlé, fut regardé comme un fripon. La réputation d'un honnête homme fut ſacrifiée dans cette occurrence dans un libelle dont on diſtribua ſix mille exemplaires. La vérité n'auroit pas eu beſoin d'aſſûrer ſon triomphe par une voye auſſi diſpendieuſe : mais la politique ne permettoit pas qu'on en fît à deux fois, il falloit écraſer un Commiſſaire auſſi mal diſpoſé. Nous ſera-t-il permis de ne pas croire auſſi légerement que le public l'a fait, à l'improbité d'un Citoyen qui a dit ſon avis, après avoir été requis de le dire ? Il eſt certain que la fourbe & tout ce qu'il y a eu d'odieux dans ce complot n'a pas été attribué par tout le monde au Chirurgien de Bi-

cêtre : la preuve que j'en donnerois, c'eſt que l'adminiſtration de l'Hôpital Général, compoſée de M. l'Archevêque, des premiers Magiſtrats, & de pluſieurs perſonnes Notables qui ont l'honneur, la vérité & l'humanité en recommandation, n'ont jamais ceſſé de donner au ſieur Thomas des marques de leur eſtime, pendant que le ſoulevement dans Paris, étoit au point que les plus modérés, le jugeoient digne de punition exemplaire : & que depuis cet évenement MM. les Adminiſtrateurs l'ont fait Chirurgien en chef de toutes les Maiſons de l'Hôpital Général, place dans laquelle il eſt mort en 1761.

Le Journal Œconomique, compoſé par un Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, rapporta en 1757 quelques exemples de Malades traités infructueuſement par le remede du ſieur Keyſer. Ces faits,

comme on l'imagine bien, ne resterent pas sans réponse. Il parut une Lettre imprimée pour arguer de faux, l'article du Journal Œconomique. Un Soldat aux Gardes, après avoir été donné pour guéri radicalement par les Dragées, se trouva dans le besoin pressant d'avoir recours à un autre traitement : il fut conduit à Bicêtre. M. Keyser soutient, ce qui est possible, que c'étoit un mal nouvellement contracté, & qu'il ne voulut pas traiter ce Malade, parce qu'alors il n'y avoit point de place dans son Hôpital : cette raison étoit suffisante; il ne falloit pas ajoûter, *ou plutôt pour le punir de son libertinage*. On ne s'attend pas qu'un Possesseur de remedes anti-vénériens, soit un Censeur bien sévere sur l'article des mœurs : quoi qu'il en soit, on dicta un Certificat à ce Soldat, qu'on a déposé, dit-on, dans les *Archives* de l'Hôpital du

régiment. Quand on revoit de sens froid toute cette controverſe, on eſt étonné du ton emphatique par lequel on cherchoit à y donner de l'importance.

Il s'agiſſoit dans le ſecond cas d'un Cocher que le ſieur Keyſer avoit entrepris pour ſix louis. Je m'en chargeai effectivement, dit-il; mais comment? En répondant ſeulement de guérir le mal vénérien, mais ne promettant abſolument rien pour le cancer, qui étoit venu à un point de ne pouvoir être guéri. Veut-on que mon remede faſſe des miracles, qu'il guériſſe des cancers, qu'il faſſe revenir une jambe à qui l'aura perdue! ...... Vous verrez, continue-t-on, que bientôt M. Thomas me propoſera de m'envoyer trois ou quatre morts de ſon Hôpital pour les reſſuciter.

Le ton de cette défenſe annonce le déſeſpoir de la cauſe. Non, cer-

tainement

tainement on n'attendoit point de miracles du remede du ſieur Keyſer : la reproduction d'une jambe & la propoſition de reſſuſciter des morts ſont des ridiculités qui ne font rien au fond de l'affaire. Mais analyſons le raiſonnement, ou plutôt, oppoſons quelques raiſons à M. Keyſer. Si le bubon étoit non-vénérien, ce que perſonne ne croira, & véritablement cancéreux, comme ſont les tumeurs des mammelles, de la face ou de toute autre partie dont le caractère eſt bien déterminé, & qui ſont de vrais cancers; alors la plus ſolide expérience a démontré que les remedes mercuriaux étoient non-ſeulement inutiles, mais capables d'accélérer les mauvais effets du mal; & qu'il n'y avoit rien de ſi pernicieux que leur uſage : ainſi, à cet égard même, M. Keyſer ſeroit fort répréhenſible d'avoir donné ſon remede; & la complication

du virus vénérien exigeoit une autre conduite. Mais ſi le bubon étoit vénérien , les Dragées auroient dû le guérir ; les frictions auroient certainement détruit ce mal. Il y a de l'aſtuce à dire que les Dragées anti-vénériennes ne guériſſent point les cancers ; mais ce cancer prétendu n'étoit qu'un bubon vénérien ulcéré, par conſéquent ſuſceptible de recevoir guériſon par des remedes anti-vénériens auſſi efficaces & auſſi ſupérieurs qu'on prétend les poſſéder dans les Dragées. Le certificat de M. Guerin qu'on a imprimé comme une piéce juſtificative de la bonté du remede, pourroit bien être rapporté comme une piéce de conviction de ſon inefficacité. Le voici ; le lecteur intelligent & judicieux en ſentira toute la valeur.

» Je ſouſſigné certifie que le » nommé *Dupéanloup* vint me con- » ſulter le 24 Avril 1756 , ayant

» plusieurs symptomes de vérole,
» comme chancres, ulcères à la
» gorge, bubon vénérien & un pou-
» lin ulcéré, *qui avoit un coup-*
» *d'œil cancéreux*; je conseillai le
» remede de M. Keyser, que je
» connois pour bon & commode
» à pratiquer. M. Keyser promit de
» guérir la vérole, & ne promit rien
» pour ce qui regardoit le bubon
» cancéreux. Il a tenu sa parole,
» car tous les autres symptomes dis-
» parurent par l'usage de ses Dra-
» gées, mais le bubon est resté can-
» céreux. A Paris, le 30 Juillet
» 1757. *Signé* GUERIN. »

Ce Certificat dit que le Malade n'est pas guéri; l'on ne prétendoit pas établir autre chose que ce qu'il prouve. Les échappatoires sont superflues. Le bubon étoit vénérien, & la Pathologie n'a pas encore établi ce qu'on devoit entendre par une ma-

ladie qui a *le coup-d'œil* d'une autre.

Le troiſieme cas concerne un homme & ſa femme, qui ont été chercher du ſecours à Bicêtre pour ſe faire guérir ; après avoir pris, ſans ſuccès, des Dragées ſous la direction de M. Keyſer. Il convient de l'inefficacité de ce traitement ; & il la rejette ſur le commerce que le mari, guéri avant ſa femme, a eu deux fois avec elle, pendant qu'on la traitoit. Il ſoutient qu'ils n'ont pas eu les accidens qu'on allegue, & que ſi le Malade a eu des vomiſſemens, c'étoit par l'action d'un émétique qu'on lui avoit fait prendre pour cauſe étrangere, & non par l'opération des Dragées, &c, &c.

Il eſt inutile de pouſſer plus loin cette analyſe : l'avantage de ces diſputes reſtoit toujours à M. Keyſer. Il accuſoit la malice de ſes ennemis, réveillée, diſoit-il, par plus de quinze cents cures, avec un ſuccès

toujours conſtant, ſans le moindre échec, ſans le moindre événement fâcheux. Il finiſſoit par ſe plaindre qu'on contrefaiſoit ſes Dragées, preuve non équivoque de leurs admirables effets, &c. On ſçait depuis long-temps, que dans les procès qui ſe ſuivent au tribunal du public, & dont il n'eſt pas juge compétent; ce ſont ceux qui parlent les derniers, qui donnent les derniers Mémoires, qui ne ſe laſſent jamais de produire, qui ſe louent ſans ceſſe & qui décrient conſtamment leurs antagoniſtes, ce ſont eux à qui la multitude donne gain de cauſe: ce qui équivaut, pour l'uſage, à avoir raiſon.

Je paſſerai ſous ſilence quelques querelles moins intéreſſantes avec des gens ou ſans nom, ou ſans conſéquence, pour conſidérer un plus illuſtre adverſaire. Un Médecin que ſes profondes connoiſſances empêchoient de prendre le change,

voyant que tous les Journaux retentiſſoient du mérite du nouveau remede, du ſuccès des guériſons, & que l'on ne négligeoit rien pour tâcher d'envahir une partie de la Médecine dont il ſe regardoit en quelque ſorte comme le défenſeur-né, M. Aſtruc enfin fit l'examen du remede, afin de pouvoir en porter un jugement équitable. Il profita de l'occaſion d'un Traité des Tumeurs & des Ulcères qu'il publia au commencement de l'année 1759, pour dire ſon avis ſur la nature & le ſuccès des nouveaux remedes qu'on propoſe pour la guériſon des Maladies Vénériennes. A l'égard de la nature des Dragées anti-vénériennes, M. Aſtruc ne pouvoit pas prononcer affirmativement, puiſqu'il en ignoroit la compoſition, qui eſt encore un ſecret pour le public. Sur quelques expériences peu concluantes, il décida d'abord qu'elles

avoient le ſublimé corroſif pour baſe. M. Vandermonde, Auteur du Journal de Médecine, oubliant le reſpect qu'il devoit à M. Aſtruc, profita de la ſuppreſſion de ſon nom à la tête du Livre des Tumeurs, pour traiter l'Auteur anonyme ſans aucun ménagement ſur cette erreur, dans ſon Journal du mois de Juin 1759. L'imputation donna lieu à un examen authentique du remede, & MM. Piat & Cadet, Apothicaires de Paris, chargés de l'analyſer, apprirent qu'il n'étoit point un ſublimé corroſif, & que c'étoit un mercure fort diviſé, & diſſous par l'acide radical du vinaigre.

Tout le monde connoît à Paris, la Machine que M. de Vaucanſon, de l'Académie Royale des Sciences, a fait conſtruire pour le ſieur Keyſer. Le mercure, par le même procédé que M. de la Garaye a indiqué dans ſa Chymie Hydraulique,

y eſt lavé, battu, diviſé, & ſort des vaiſſeaux ſous la forme d'une pâte noire. Nous ſçavions déjà par les expériences de Boerhaave que le mercure pur, renfermé dans un vaiſſeau de verre, ſec & net, & agité par un ſimple mouvement méchanique, donne une poudre noire, très-fine & douce au toucher; & que cette poudre ſe révivifie en vif-argent pur, & redevient du mercure coulant, & très-fluide. M. Keyſer s'exprime fort intelligiblement ſur ſes vûes dans l'Avant-propos de la méthode qu'il a publiée en 1762 pour l'adminiſtration de ſes Dragées : on peut conclure d'après ſes propres paroles, que le mercure perd dans cette premiere élaboration, des matieres étrangères, des particules hétérogênes, qui nuiroient à ſa pureté, & qu'il regarde comme autant d'entraves qui s'oppoſent à ſa diſtribution & à ſon ac-

tion dans le corps. Ce premier procédé eſt appellé une purification préalable & eſſentielle. Conſidérant enſuite que les vertus ſalutaires du mercure dépendoient principalement de la facilité avec laquelle il pénètre dans les dernieres extrémités du ſyſtême vaſculaire, il admet par préférence à la voye des frictions qui ont éminemment cet avantage, une préparation dans laquelle le mercure ſort ſous une forme ſoluble & miſcible avec nos humeurs, de maniere qu'il paſſe dans le ſang après avoir été mêlé d'abord avec les Sucs digeſtifs. Il faut pour cet effet, que le mercure ſoit pris intérieurement ſous une forme ſaline. Le mercure doux & la panacée ſont dans ce cas: mais ces préparations ſont déclarées ſuſpectes par leur origine: elles ne ſont, dit M. Keyſer, qu'un ſublimé corroſif mitigé, & elles ont paru inſuffiſantes dans une

infinité de cas. Chacun de ces remedes, ajoûte-t-il, a eu quelque ſuccès ; mais leur crédit ne s'eſt jamais ſoutenu long-temps : il craint les acides minéraux quelconques, & il aſſure qu'il combine ſon mercure bien purifié, avec un acide végétal *ami de nos organes* ; & que par ce moyen ſimple & bienfaiſant, il le fait paſſer par les voyes du chyle dans le ſang.

Quoique ce ſoit moins par l'analyſe du remede, que par ſes effets qu'on en doit juger ; il n'eſt pas hors de propos de faire ici quelques réflexions. Le remede de M. Keyſer eſt du mercure ; ainſi il peut opérer des guériſons, comme il eſt inconteſtable qu'on en a obtenues par l'uſage du mercure doux, de la panacée, du turbith, & de préparations plus bénignes & non moins efficaces, juſqu'à un certain point. La différence qu'il y a, par le propre aveu de M.

Keyser, c'est que son mercure soluble, doit cette qualité à un acide végétal, & que dans les préparations qui lui sont suspectes, il a été dissous par un acide minéral : mais des Chymistes très-instruits nient, d'après l'expérience, que l'acide radical du vinaigre soit un menstrue assez actif pour dissoudre le mercure ; & ils prétendent que M. Keyser commence par opérer avec un acide minéral, & qu'ensuite il enleve cet acide minéral le plus qu'il lui est possible par déphlegmation, suivant les loix des affinités, & qu'il dissout consécutivement son espèce de précipité mercuriel, le résultat de la premiere dissolution, par l'acide végétal. Si la chose étoit ainsi, on auroit trouvé la raison pour laquelle on peut prendre les Dragées à une plus forte dose que la panacée & le mercure doux ; & comment par cette compensation, ces remedes ont à

peu-près les mêmes effets accidentels ; & que les Dragées ſont encore inférieures en vertu. Si au contraire on prétend avoir un acide végétal aſſez concentré pour opérer la diſſolution du mercure ; qu'on ſe rappelle les premiers principes de Chymie qui nous apprennent que l'acide végétal eſt eſſentiellement minéral : les végétaux tirent leurs principes élémentaires de la terre où ils croiſſent ; & comme on reconnoît trois eſpèces d'acides minéraux ; il y a des plantes dont on les tire très-diſtinctement : le romarin & les plantes aromatiques en général donnent du tartre vitriolé : on tire un ſel nîtreux de la pariétaire ; & les plantes marines, telles que le kali, donnent beaucoup de ſel commun. Si l'acide végétal peut être aſſez actif pour diſſoudre le mercure, je ne verrai plus ce fluide minéral, doux & coulant qui doit opérer la diſſolution & la purification des humeurs ; mais un

ſel acide très-acrimonieux auquel le mercure changé de nature ſervira de baſe : & comme les expériences de Boerhaave m'ont appris qu'il n'y a que le mercure coulant qui ſoit très-doux & inſipide, & que la moindre altération, ne fût-elle que l'effet d'un ſimple ſecouement, le rend âcre, pénétrant, métallique, & irritant au point de devenir purgatif & vomitif; quelque forme que l'art puiſſe donner au mercure, elle me devient ſuſpecte. Je ſuis perſuadé que ſi l'on trouvoit un moyen d'étendre le mercure dans la graiſſe pour la compoſition de l'onguent Napolitain, plus expéditif que la longue trituration; on rendroit l'uſage des frictions ſujet à moins de précautions. Le vif-argent, très-inſipide par lui-même, acquiert par la ſeule agitation un goût métallique de cuivre; la poudre noire, le produit du ſecouement dans les expériences de Boerhaave,

& qui n'eſt-elle-même que du mercure, a un goût cuivreux. L'acide du vinaigre eſt peut-être plus dangereux encore par ſon union au mercure qu'un acide minéral adouci : on connoît à Montpellier plus que par-tout ailleurs, le réſultat de l'action d'un eſprit acide végétal ſur les ſubſtances cuivreuſes.

Un acide concentré, fût-il végétal, s'il eſt capable de diſſoudre le mercure, comme l'eau-forte l'auroit fait, doit donner un remede fort violent, qu'on ne peut appeller *ami de nos organes*, que par erreur. Qui eſt-ce qui ignore les funeſtes effets des acides, regardés avec raiſon comme une des cauſes générales des maladies? Qu'on liſe les Aphoriſmes de Boerhaave & les ſçavantes remarques de ſon Commentateur ſur les accidens produits par les acides [a]. Les rapports aigres, des

(a) Aphoriſm. 60-69.

picotemens douloureux, la cardialgie, une faim vorace, ſont les effets des acides ſur l'eſtomac. Dans les inteſtins ils diminuent l'action de la bile, produiſent la paſſion iliaque, & des ſpaſmes; en reſſerrant l'orifice des vaiſſeaux lactées, ils donnent naiſſance à des diarrhées chroniques, qui ſouvent ſe terminent en dyſſentéries: les obſtructions dans les glandes du méſentere, maladie ſi commune aux enfans, viennent de l'acide qui prédomine en eux. Suivant le Docteur *Harris*, on ne les guérit de la plûpart de leurs maux que par l'uſage des abſorbans en grande doſe. Toutes leurs excrétions ſont aigres, preuve de la cauſe qu'on établit. En voilà aſſez ſur la nature du remede, pour juger du principe des accidens qui ſuivent ſon opération. Toutes ces réflexions ſont nulles. S'il guérit malgré ces inconvéniens; c'eſt-là le point important à examiner.

On récuſera ſans doute le témoignage de M. Aſtruc qui aſſûroit en 1759 ..... « Le remede que le ſieur » Keyſer adminiſtre ſous le nom de » *Dragées*, guérit auſſi peu que les » autres. C'eſt un fait connu & avé- » ré, & je puis *atteſter* que j'ai vû » pour ma part cette année, plus » de douze perſonnes, qui après » avoir pris ſon remede pendant » trois ou quatre mois, avoient la » vérole auſſi forte qu'auparavant, » & plus forte même, parce qu'elle » avoit empiré par le retardement.

» Cependant on ne peut pas nier » que les Dragées du ſieur Keyſer » ne pallient quelquefois le mal, & » n'en effacent quelques accidens » pour quelque temps, & c'eſt ce » qui a pû faire illuſion à pluſieurs » de ceux qui approuvent ces Dra- » gées. Mais le mal revient bien- » tôt, & revient ordinairement plus » fort qu'il n'étoit, & plus difficile à

guérir,

» guérir, & c'eſt ce que je puis en-
» core atteſter. »

» Après tout, s'il n'étoit queſtion
» que de pallier le mal, que ne s'en
» tient-on à l'uſage des fumigations
» qui effacent les accidens avec une
» promptitude capable d'étonner,
» & qui d'ailleurs n'ont aucun dan-
» ger quand on ſçait les adminiſtrer?
» mais on veut guérir, & on a rai-
» ſon; & ces remedes ne feront pas
» la fortune de ceux qui les débi-
» tent, dès qu'on ne les regardera
» que comme des remedes pure-
» ment palliatifs. »

M. Aſtruc ne paroît guidé que par l'amour de la vérité dans ce qu'il affirme au déſavantage du nouveau remede; cependant il eſſuya, non un démenti ſur ce qu'il a vû, mais un contredit formel d'après le récit d'un grand Seigneur, protecteur des Dragées, qui déclare au Journaliſte de Médecine, que depuis trois ans,

ſur 3 à 400 Soldats traités & guéris, il n'en eſt pas mort un ſeul, & qu'il n'eſt jamais arrivé d'accidens fâcheux; que ces Soldats exiſtent, & ne ſont ni pulmoniques ni languiſſans; que pour voir ſi le remede n'a été que palliatif, on les a revûs & examinés d'année en année; & que ſi M. Aſtruc, qu'on connoiſſoit très-bien & qu'on affecte d'appelier l'Anonyme, doute de ces faits, & qu'il daigne ſe faire connoître, on lui enverra tous ces Soldats pour ſubir ſon propre examen. Nous avons vû de plus, ajoûte le ſieur Vandermonde, une correſpondance de plus de 2000 Lettres & de plus de ſoixante Médecins & Chirurgiens de Paris & de Province, connus & accrédités: il réſulte de toutes ces lettres les plus grands éloges du remede & des guériſons très-bien conſtatées.

Quel remede ainſi célébré, annoncé dans preſque tous les Jour-

naux toutes & quantes fois qu'il étoit néceſſaire, par les attentions qu'on avoit de ménager l'appui des Journaliſtes de la maniere convenable à diſpoſer à volonté d'un coin de leurs Feuilles périodiques; quel remede prôné par les Gens de l'art, induits à le faire, ſoit par des cures réelles dans des cas ſimples, & quelques guériſons apparentes dans des circonſtances plus graves; ſoit par l'intérêt direct ou indirect qu'ils avoient au progrès de la réputation du remede; ſoit par l'eſpérance d'être protégé & placé; quel remede, dis-je, n'auroit pas pris faveur par tous les moyens qu'on a mis en œuvre pour en donner à celui-ci? Tout ce que nous venons de dire eſt à la décharge de ceux qui n'étant pas faits pour approfondir la queſtion, ſe ſont laiſſé ſéduire ou qu'on a trompés. Si l'on objecte que l'imputation eſt injurieuſe aux Gens de l'art qui

ont approuvé le remede; j'en conviendrai; mais elle eſt facile à juſtifier.

Au commencement de la derniere guerre, on avoit établi des Hôpitaux pour les Vénériens, où l'on traitoit par les frictions. Je ne jugerai point du mérite de ceux qui étoient chargés de les adminiſtrer: mais la vogue que l'on donnoit au ſublimé corroſif attira bientôt l'attention de tout le monde. J'ai vû pluſieurs Soldats laiſſés à Munſter au mois de Juin 1757, en très-bonnes mains pour y être traités par la diſſolution du ſublimé. Au bout de ſix ſemaines ils furent guéris en apparence. Vers la fin d'Octobre, lorſque le froid commença à ſe faire ſentir, je vis naître à la plûpart des puſtules & des condylômes, ſymptomes qu'ils n'avoient pas avant le traitement, & qui firent en peu de temps des progrès conſidérables. On

les envoya pour lors à l'Hôpital des Venériens établi à Hanovre, d'où ils revinrent parfaitement guéris, par les frictions.

Ces exemples assez multipliés n'empêcherent pas le sublimé de s'introduire dans les Hôpitaux sédentaires destinés au traitement des Maladies Vénériennes, sur-tout lorsqu'ils furent commis à la régie d'un Homme Systématique dont on a loué le zèle en diverses occasions, à qui l'on avoit cru des talens, pour faire un meilleur service que des Entrepreneurs. La confiance que le Gouvernement lui avoit témoignée, le rendit aux yeux des Subalternes l'arbitre des graces de la Cour; & la premiere année de sa gestion il ne fut question que du sublimé. L'on a vû que les formules de M. Richard, dattées de Cassel, au mois de Décembre 1761, & par conséquent disposées pour la Campagne suivan-

te, qui a été la derniere, prefcrivoient la liqueur de Van-Swieten pour remede anti-vénérien. Les Chirurgiens-Majors des Armées avoient avec eux à la fuite de l'Hôpital ambulant les meilleurs Chirurgiens fur lefquels ils puffent compter dans les occafions journalieres que la guerre préfente, & ceux de moindre aloi avoient été laiffés fur les derrieres : l'on ne croit pas commettre une injuftice en difant que c'eft dans ce nombre qu'on peut ranger les Chirurgiens qui avoient le foin des Vénériens. On les avoit obligés dans les derniers temps de donner des Dragées, & il falloit qu'ils en rendiffent un compte avantageux ; c'eft ce qui a déterminé une Lettre furprife fans doute au Bureau de la Guerre, le 17 Décembre 1762, par laquelle on mande à M. Perruchot, devenu Chef de la régie des Hôpitaux fédentaires de l'armée du Haut-Rhin,

par la retraite du premier Régisseur qui s'étoit embrouillé dans sa besogne. « Il est nécessaire » que je vous informe que j'ai demandé à M. Richard des états » des noms des Médecins & des » Chirurgiens qui ont traité les Vénériens : *il est bon que vous les* » *préveniez* de l'intention où l'on » est de les employer dès-à-présent » dans les Hôpitaux du Royaume, » à mesure qu'on pourra en avoir » besoin. » Une autre Lettre écrite du même jour à M. Suby, Collegue de M. Perruchot, pour l'armée du Bas-Rhin, porte : « Vous voyez ce » que je mande sur les Médecins » & Chirurgiens qui ont traité les » Vénériens, afin que vous *pré-* » *veniez* ceux qui ont été chargés » de ce traitement à l'armée du » Bas-Rhin, qu'on est dans l'inten- » tion de les employer dans le » Royaume. »

Les Régiſſeurs ont envoyé cet extrait de leurs lettres, à tous ceux *qu'il étoit bon de prévenir*: voilà donc les places de Chirurgiens Majors des Hôpitaux Militaires du Royaume, promiſes à ceux qui les ont le moins méritées par leurs ſervices ; à des Chirurgiens qui ont toujours été dans une bonne ville, qui n'ont pas eſſuyé les fatigues de la guerre, qui ont été ſimplement chargés du traitement des Vénériens ; & pourquoi leur fait-on cette promeſſe, pourquoi ſeroient-ils privilégiés dans les récompenſes de la Cour ? c'eſt pour avoir fait avaler quelques boëtes de Dragées anti-vénériennes, pendant la derniere Campagne ſeulement. Or cela ne ſuppoſe ni peines, ni talens ; & ceux qui ont fait toutes les Campagnes, dont les ſervices ont été les plus utiles & les plus laborieux, ont à peine la ſatisfaction ſtérile d'un certificat de leur Chef : cela

n'eſt pas tout-à-fait ſuivant les régles de l'équité. Mais ſuivons l'hiſtoire des Dragées anti-vénériennes ; & voyons comment elles ont été établies dans les Hôpitaux du Royaume depuis la paix.

SECONDE ÉPOQUE.

LES fondemens & les motifs de l'excluſion de l'ançienne méthode & de l'admiſſion du remede du ſieur Keyſer, dans les Hôptaux militaires, ſont clairement exprimés dans la Lettre écrite du Bureau de la Guerre, ſous le nom de M. le Duc de Choiſeul, à MM. les Intendans : on y voit auſſi les précautions priſes par ceux qui avoient intérêt qu'un Miniſtre, auſſi amateur de la vérité & du bien public, ne fût pas éclairé ſur cet objet par des inſtructions qu'on ſemble demander & qu'on défend en même temps. Il faut laiſſer faire aux perſonnes intelligentes, les

réflexions qui doivent naturellement ſe préſenter à leur eſprit.

A Verſailles le 25. Septembre 1762.

» Les preuves continuelles » qu'on a depuis pluſieurs années, » Monſieur, de l'efficacité du reme» de du ſieur Keyſer, pour la gué» riſon des Maladies Vénériennes, » ont engagé le Roi à acheter ſon » ſecret, & à lui donner un privilé» ge excluſif pour le débiter pen» dant ſa vie. On n'a pris ce parti » qu'après avoir conſulté *les plus » habiles Médecins & Chirurgiens*, » qui ſont convenus qu'on pouvoit » par ſon moyen, guérir *plus ſoli» dement & plus promptement*, ceux » attaqués de cette maladie, que » par la méthode pratiquée juſqu'à » préſent, & qui eſt ſujette à beau» coup d'inconvéniens. Par l'uſage » qu'on en fera pour les Soldats, » Cavaliers & Dragons, il eſt à pré-

» ſumer qu'il en réſultera deux
» avantages ; le premier *la conſer-*
» *vation des hommes*, qui eſt le
» point le plus eſſentiel, & le ſe-
» cond *une diminution de dépenſe* ;
» parce qu'ils reſteront moins long-
» temps dans les hôpitaux, & qu'ils
» ſeront moins exténués, plutôt en
» état de ſervir, & moins expoſés
» à y rentrer. Toutes ces raiſons
» ont déterminé le Roi à ordonner
» qu'on raſſembleroit dans chaque
» province, tous ceux des différens
» corps qui y ſeront en garniſon ou
» en quartier, pour les faire traiter
» dans l'hôpital qui paroîtra le plus
» convenable, & où il y aura un
» emplacement ſuffiſant. Celui de...
» me ſemble plus propre à cet ob-
» jet pour votre département. Je
» vous prie, ſi vous le penſez ainſi,
» d'ordonner au Chirurgien-Major
» d'y donner tous ſes ſoins, en ſui-
» vant exactement tout ce que le

» ſieur Keyſer preſcrit par l'inſtruc-
» tion qu'il a fait imprimer, & dont
» il vous enverra pluſieurs exem-
» plaires avec les cent boëtes de
» Dragées que je le charge de vous
» faire paſſer. Elles contiennent cha-
» cune la quantité néceſſaire pour
» la guériſon d'un homme. Il en fau-
» dra peut-être plus pour la guéri-
» ſon des uns que pour les autres ;
» mais ce qui ſe trouvera de reſte
» pour quelques-uns, ſervira pour
» les autres. Comme ce remede eſt
» eſt aſſez connu & éprouvé pour
» ne laiſſer aucun doute ſur ſes bons
» effets ; je ſuis dans la diſpoſition
» de punir & même de révoquer les
» Chirurgiens, qui par mauvaiſe
» volonté n'en feroient pas un bon
» uſage, & chercheroient à le décré-
» diter par des vûes d'intérêt qui
» leur feroient perſonnelles : ou ſi on
» découvroit que quelqu'un s'en
» ſervît pour tout autre que pour

» les Soldats, Cavaliers ou Dragons.
» Si quelques-uns avoient des ob-
» servations à faire, ou des éclair-
» cissemens à donner, ils pourroient
» s'adresser au sieur Keyser, & m'en-
» voyer leurs mémoires que je lui
» ferai passer. La précaution qu'il y
» aura à prendre, pour éviter qu'on
» n'employe ce remede que pour
» la guérison des Soldats, Cavaliers
» & Dragons malades, est d'obliger
» les Commissaires des guerres, le
» Médecin & les Chirurgiens-Majors
» & Aide-Majors, de certifier au bas
» de chaque état de journée, le nom-
» bre de ceux qui auront été guéris
» pendant le mois, & qui seront sor-
» tis de l'hôpital. Par ce moyen on
» verra la quantité de boëtes qui
» auront été employées, & on évi-
» tera les abus qu'il pourroit y avoir
» sur cela. Sa Majesté, en acceptant
» la soumission du sieur Keyser, l'a
» obligé à ne vendre son remede

» aux particuliers que ſur le même
» pied, qu'elle le paye pour ſes trou-
» pes, qui a été fixé à 13. liv. 10. ſ.
» pour chaque boëte; dans la vûe
» d'extirper un mal qui fait beau-
» coup périr de ſes ſujets, & de
» mettre ceux qui ſont dans le cas
» d'en faire uſage, en état de pou-
» voir l'acheter. Je compte que vous
» chargerez les Commiſſaires des
» guerres de donner tous leurs
» ſoins, pour que ce remede ſoit
» bien adminiſtré, & de me faire
» part des contrariétés qu'il pourroit
» éprouver des gens mal intention-
» nés. Il me paroît auſſi néceſſaire
» que les Commiſſaires m'envoyent
» chaque mois un état ſéparé ſui-
» vant le modele ci-joint, conte-
» nant les noms, les Régimens, les
» Compagnies de ceux qui auront
» fait uſage de ce remede, les jours
» qu'ils auront commencé, & ceux
» de la guériſon; & que ſi quelques-

» uns n'avoient pas été guéris, ils en
» faſſent mention. Je ne doute point
» que vous ne leur donniez vos or-
» dres ſur cela, & qu'ils ne s'y con-
» forment exactement. J'ai l'hon-
» neur d'être, &c. »

L'Inſtruction dont il eſt parlé dans cette Lettre, eſt un imprimé in-8°. de 30 pages ſans l'Avant-propos qui en a XVI : en voici le titre...... *Méthode de M. Keyſer pour l'adminiſtration de ſes Dragées dans le traitement des Maladies Vénériennes, imprimée par ordre du Roi, 1762.* Une choſe m'a frappé dans les dernieres lignes de l'Avant-propos; on y lit les paroles qui ſuivent.
« Un autre témoignage qui doit en-
» core ſoutenir la confiance géné-
» rale pour un remede ſi précieux à
» l'humanité, eſt celui de M. Ri-
» chard, premier Médecin de l'ar-
» mée, qui eſt auſſi le dépoſitaire de
» ce ſecret. Plus de mille expérien-
» ces faites ſous ſes yeux, & dont il

» a rendu un compte fidéle au Mi-
» niſtre, ſont des preuves qui ne lui
» ont laiſſé aucun doute ſur l'effica-
» cité du remede, & que ſa probité
» reconnue & ſon zele pour le bien
» public, ne lui ont pas permis de
» diſſimuler. »

Il eſt difficile de ſçavoir comment plus de mille expériences faites ſous les yeux de M. Richard, ſont annoncées dans un ouvrage imprimé au plus tard au mois d'Août 1762, tems où M. Richard à la ſuite du quartier général de l'armée, ne faiſoit certainement aucune expérience; comment, dis-je, celles qu'on annonce peuvent-elles ſe concilier avec la diſtribution qu'il a faite de ſes Formules au commencement de la Campagne de 1762, où il n'eſt queſtion que de la liqueur Anti-vénérienne, de la diſſolution du ſublimé corroſif? s'il eſt vrai qu'on a fait uſage des Dragées dans quelques hôpitaux; il n'eſt pas

pas moins certain que ce n'a pû être ſous les yeux de M. Richard.

On ſçait à peu-près comment on pourroit tenter de réſoudre la difficulté réelle que nous venons d'oppoſer ; mais elle ne mérite pas qu'on s'y arrête. L'écrit intitulé *Méthode de M. Keyſer*, préſente bien d'autres inconſéquences. Elles ont été relevées avec modération & connoiſſance de cauſe, dans un Mémoire lû à la Société Royale des Sciences de Montpellier, le 20. Janvier 1763. L'Auteur, homme de mérite & de probité, Docteur en Médecine, a été témoin oculaire de l'adminiſtration des Dragées, ſous la direction de M. Keyſer même : il a comparé ſon traitement avec celui des frictions ; & ſon témoignage a paru très-propre à ſoutenir la confiance générale pour ce dernier moyen ſi précieux à l'humanité. N'ayant pas l'honneur d'être Membre de la

Societé Royale, je ne fus point présent à cette lecture ; mais elle fit le sujet de nos conversations pendant quelque temps ; & enfin on a fait intervenir l'autorité, pour que cet excellent Mémoire fût supprimé des registres mêmes de la Société Royale, où il avoit reçu des applaudissemens. Je l'ai lû avec plaisir, & avec assez d'attention pour pouvoir en rappeller les principaux traits. Je n'hésiterois pas à l'insérer tout entier ici pour l'instruction publique, si j'avois pu le conserver. Ce n'est point une critique, c'est un examen fait avec beaucoup d'égards, pour l'intérêt de la vérité, & où M. Keyser même reçoit des louanges en opposition avec des Médecins de réputation : en voici un exemple. Le Médecin ordinaire d'un Sergent aux Gardes, soutenoit que son Malade étoit scorbutique : on appella en consultation Messieurs Bouvard,

Bordeu & Morand, en préſence de M. Keyſer. Il fut décidé que la maladie étoit une vérole confirmée & compliquée avec un éréſypele périodique à la tête, & non le ſcorbut. Il s'agiſſoit d'attaquer la vérole; car il y avoit long-temps que le Malade faiſoit des remedes pour ſon éréſypele. Ces Meſſieurs propoſerent les Dragées de M. Keyſer; mais celui-ci s'y oppoſa de toutes ſes forces : il connoiſſoit ſon remede, & ſentoit bien qu'il ne pouvoit pas lui faire honneur dans ce cas. En effet, le Malade en uſa pendant quelques temps, & la vérité de ce qu'avoit avancé M. Keyſer fut démontrée : le mal alloit de pis en pis; on fut obligé de quitter les Dragées; & l'Auteur chargé lui-même de ce traitement, ſemble dire avec ſatisfaction, & pour rendre juſtice à M. Keyſer, que ce fut à ſa ſollicitation qu'on ceſſa de faire prendre ſon remede au Malade.

Mais voyons les regles & les obſervations qu'il preſcrit dans ſa Méthode imprimée, qui doit guider ceux à qui il eſt ordonné de faire uſage de ſon remede.

Il y a deux obſervations préliminaires, la premiere de rendre le ventre libre par le moyen des Dragées, en procurant une, 2, ou 3 ſelles par jour; & l'on y parvient en augmentant par gradation la doſe d'une Dragée par jour, matin & ſoir, juſqu'à ce qu'on ait trouvé au juſte le nombre qui produiſe l'effet déſiré, au point qu'on peut aller à 12, 16, 20, 24, & même juſqu'à plus grand nombre, s'il étoit néceſſaire.

Voilà une premiere condition, dont l'inutilité démontrée pour la cure, feroit le moindre inconvénient: il en eſt de l'évacuation par les ſelles, comme de la ſalivation: le mercure doux, la panacée, le turbith minéral, diſſipent des ſympto-

mes vénériens, en procurant des selles & de la salivation, comme les Dragées anti-vénériennes : le traitement par leur moyen a toujours été infidéle, suivant M. Keyser même, page 5 de son Avant-propos. Malgré quelques succès que ces remedes ont eu, leur crédit, plus souvent contredit par l'expérience, ne s'est pas soutenu long-temps : il en est de même des Dragées, qui operent de la même maniere. De plus, M. Keyser doit sçavoir par son expérience, que quelque attention qu'on apporte à tâcher d'obtenir deux ou trois selles, on n'est pas sûr d'être borné à ce nombre. On a vû dans son hôpital, ses Malades aller jusqu'à sept, huit, neuf fois, & même plus, à la selle. Ses Dragées qu'il annonce comme supérieures aux autres préparations mercurielles qu'on prend intérieurement, parce que le mercure y est divisé par un

acide végétal *ami de nos organes*, exerce néanmoins ſur les organes, des hoſtilités, qui ne prouvent pas la vérité de cette qualification. Il étoit notoire au mois de Septembre dernier, d'après les obſervations faites à l'Hôpital de Beſançon, que l'uſage de ce remede donnoit beaucoup de tranchées, & même des dyſſenteries aſſez violentes : on a vû le même effet ſur quantité de Malades à Montpellier, à Straſbourg, à Metz, à Mezieres, &c. & l'on voit même par la lecture de la Méthode de M. Keyſer, que cet accident eſt ordinaire.

La ſeconde obſervation générale a pour objet, la conduite *circonſpecte* qu'il faut tenir toutes les fois qu'il ſurviendra une inflammation aux gencives, au palais, à la langue, ou dans le reſte de la bouche. *Habemus confitentem reum*. Quoi, vous annoncez que vos Dragées gué-

riffent fans falivation ; car c'eft-là le grand inconvénient que vous reprochez aux frictions : & votre remede fait faliver, autant & plus que les frictions mal adminiftrées ? Le terme d'inflammation à la bouche, n'en impofera pas aux gens de l'art, qui fçavent que la falivation eft proportionnée au dégré d'inflammation des parties citées. Quand M. Keyfer, évite de fe fervir du terme de flux de bouche & de falivation, c'eft un fubterfuge, une fubtilité, une tromperie, par laquelle il veut déguifer la chofe : fon remede fait faliver ; & des gens de probité qui ont été admis plufieurs fois dans fon Hôpital, rue de Bourgogne, fauxbourg Saint Jacques, derriere les Capucins, ont vû tous les Malades munis de crachoirs, & ont vû les crachoirs renouvellés plufieurs fois dans la journée : ceux qui falivent moins, le doivent à une autre évacuation tout auffi peu

essentielle à la cure. Il faut donc être très-circonspect lorsque la salivation commence à se manifester. M. Keyser regle le flux de la bouche, ou, pour m'exprimer comme lui, *l'inflammation de la bouche*, sur le plus ou le moins d'ancienneté du mal, sur la gravité, sur le nombre, le caractère & la résistance des symptomes; ce qui constitue, selon lui, quatre dégrés de traitemens que nous allons examiner.

Pour combattre des symptomes vénériens primitifs, qui annoncent une Maladie Vénérienne récente & légere, on prend deux Dragées le premier jour, en deux doses; le second jour, deux; le troisieme, trois; & l'on purge le quatrieme; le cinquieme jour cinq Dragées, deux le matin & trois le soir; le sixieme jour, six; sept le septieme, trois le matin, quatre le soir; le huitieme, quatre à chaque prise; & le neu-

vieme, neuf aussi en deux prises; quatre avant le diner, & cinq le soir; on s'arrête à la dose qui rend le ventre libre. Cette liberté du ventre procurée par les Dragées, dont on ménage les doses, pour ne point occasionner d'inflammation, forme le traitement du premier dégré, que l'Auteur dit suffire ordinairement. Si la maladie résistoit, il faudroit nécessairement augmenter par gradation, les doses de Dragées, jusqu'à ce qu'on eût *fait naître une légere inflammation à la bouche, qui n'empêche pas l'usage des alimens solides avec aisance.* C'est ce qu'on appelle le traitement du second dégré, qui guérit plus promptement & plus sûrement que le premier. Quant à la sûreté, les choses sont égales; un mal plus opiniâtre qui résiste à un traitement léger, en exige un plus suivi: mais que ce traitement plus long, qui exige l'aug-

mentation des doſes du remede par gradation, guériſſe plus promptement; comment ces contradictions n'ont-elles pû deſſiller les yeux? c'eſt ce qu'on ne conçoit pas.

M. Keyſer ſent l'inſuffiſance de ce ſecond dégré; il faut ſouvent avoir recours au troiſieme, qui conſiſte à pouſſer prudemment le remede, *au point d'exciter dans la bouche une inflammation qui ne puiſſe permettre l'uſage des alimens ſolides qu'avec difficulté*. C'eſt donc par la ſalivation que M. Keyſer veut guérir, puiſque les différens dégrés de cette évacuation ſont la baſe & la prétendue perfection de ſa méthode. Le traitement au troiſieme dégré guérit en général, ſuivant l'Auteur, toutes les Maladies Vénériennes, quelque vieilles, quelque graves & quelque variées qu'elles ſoient par leurs ſymptomes. Il doit être conſidéré comme *plus court*, plus effi-

cace & plus ſolide, que celui du ſecond dégré, qui a la même prééminence ſur le premier. On remarquera que le terme *prééminence* eſt bien appliqué à un traitement qu'on déclare inſuffiſant, & que celui *de court* eſt bien à ſa place, pour déſigner un traitement qui exige plus de temps, un plus long uſage de remedes, dans l'eſpoir de détruire une maladie ancienne, grave, & dont les ſymptomes ſont variés. Le Charlataniſme perce à chaque phraſe, & l'on ne s'en eſt pas apperçu! Enfin, il eſt un traitement du quatrieme & dernier dégré (c'eſt M. Keyſer qui parle) dans lequel on ſe propoſe, en forçant les doſes de Dragées, *toujours par gradation*, de produire *une inflammation à la bouche, qui rende impoſſible l'uſage de tout aliment ſolide.* A ce tableau, qui ne reconnoît la pratique de la ſalivation la plus manifeſte avec tous les

accidens qui s'ensuivent; accidens que les habiles gens qui administroient les frictions dans le dessein même de faire saliver, sçavoient ou prévenir ou corriger. Dans l'état inflammatoire, tel que M. Keyser veut qu'on le procure, qui ne voit une bouche puante, des gencives gonflées & ulcérées, une langue épaisse, des dents branlantes dont la chûte est très-difficile à empêcher, une difficulté d'articuler; enfin, les accidens redoutables de la mauvaise administration du mercure: ce sont ces accidens qui sont la cause immédiate des tremblemens, des paralysies, des marasmes, enfin de tous les désordres qui ont porté les Praticiens expérimentés, à donner les frictions avec des ménagemens & des attentions qui préviennent les suites funestes & pernicieuses qu'on leur reprochoit avec justice. Pourquoi M. Keyser qui a relevé ces in-

convéniens, en fait-il aujourd'hui le point eſſentiel de la cure la plus certaine dans les cas opiniâtres ? On a vû que dans ces cas qui ont réſiſté à différens traitemens, c'eſt par la douce & longue adminiſtration des frictions qu'on réuſſit ; & nous avons prouvé que dans les cas les plus ſimples, rien n'étoit plus oppoſé au ſuccès, que d'exciter la ſalivation ; parce que cet accident empêchoit la continuation du remede, qui ſeul pouvoit guérir, & qui ne le peut qu'à une doſe ſuffiſante, que l'engorgement des vaiſſeaux ne permet plus, quand la bouche eſt priſe. Des Chirurgiens ont-ils pû ne pas reconnoître l'impéritie, & le défaut abſolu des premiers principes de l'art, dans cette prétendue Méthode ? Au ſecond dégré du traitement, on voit déjà la ſalivation ; elle eſt manifeſte au troiſieme, elle eſt auſſi préjudiciable qu'inutile au quatrieme, &

voilà ce qu'on appelle traiter méthodiquement. *Odi prophanum vulgus* ! Téméraires approbateurs, si vous n'avez pas de plus graves reproches à vous faire, que celui de l'inattention dans l'examen de la maniere d'administrer ce remede, il suffit pour vous rendre coupables de tous les maux qu'il a causés !

La salivation n'est pas le seul accident auquel soit sujette la méthode du sieur Keyser ; elle cause des diarrhées, des nausées, des envies de vomir, souvent même des vomissemens ; elle excite constamment des tranchées plus ou moins violentes, des mouvemens spasmodiques : L'Auteur convient de tout cela, en adoucissant les termes ; c'est, *petit mal aise*, *commotion générale*, *légers mouvemens*, souvent *spasmodiques*, qui ne doivent point allarmer, parce qu'ils n'exposent à aucun accident fâcheux ; ils sont au

contraire d'un heureux présage pour la guérison, parce qu'ils annoncent que l'action du remede a excité une fonte plus considérable dans les humeurs, ou qu'elle a ranimé le ressort & la contraction dans toutes les membranes du canal alimentaire. On voit le mauvais effet de son remede dans les précautions mêmes qu'il prescrit, pour en diminuer les inconvéniens. C'est une purgation dès le quatrieme jour dans le traitement au premier dégré : c'est une saignée à la premiere apparition d'inflammation à la bouche, & une purgation quelques jours après ; ce sont des lavemens de décoction de graines de lin pour calmer les tranchées ; c'est la suspension du remede pendant dix à douze jours. Je demande si un remede dont l'usage prescrit tant de circonspections, dont les effets sont démontrés par l'aveu même de l'Auteur, malgré la

diſſimulation dont il uſe pour colorer les maux qu'il produit, peut être réputé un mercure *ami des organes*? L'on n'eſt occupé qu'à remédier aux troubles qu'il cauſe. Comment un moyen qu'il faut ſouvent interrompre peut-il opérer une cure plus prompte que les autres remedes? Il preſcrit la néceſſité de renouveller pluſieurs fois l'inflammation de la bouche ; c'eſt dire, qu'après avoir calmé les accidens, il faut qu'ils ſoient reproduits tout de nouveau ; le remede ne peut guérir qu'étant pris à une certaine doſe ; on ne peut pas le continuer ſans procurer le mauvais état de la bouche; dès qu'elle eſt enflammée, il faut s'arrêter ; & lorſque la ſaignée, la purgation & l'interruption du remede, ont fait ceſſer l'inflammation de la bouche, on recommence l'uſage des Dragées, juſqu'à ce que le même accident force à renouveller

veller les mêmes précautions. Voilà la marche ordinaire exprimée dans la ſixieme obſervation générale. La ſeptieme eſt indiquée à la marge par ces mots : *La nature de la maladie peut empêcher les Malades de vaquer à leurs affaires, mais non le traitement.* La diſcuſſion de ce point eſt intéreſſante.

Pour donner du crédit au remede, on avoit annoncé qu'il guériſſoit doucement, & ſans ſalivation. Il eſt hors de toute contradiction, que s'il guériſſoit, ce ne ſeroit pas doucement, & encore moins ſans ſalivation. Il avoit été dit encore que les Malades pouvoient vaquer à leurs affaires ; on en voit clairement l'impoſſibilité : l'on a donc abuſé de la confiance du Public, en promettant plus qu'on ſçavoit ne lui pouvoir tenir. Aujourd'hui on croit que ce n'eſt pas aſſez de le tromper, on ſe mocque de lui. En effet, dire que c'eſt la mala-

die & non le remede qui empêche de vaquer aux affaires, c'eſt une dériſion. Avec un bubon, des condylomes, des poireaux, &c. on peut aller conſulter M. Keyſer, & acheter ſes Dragées; mais ce ſont elles, & non les bubons, les poireaux & les condylomes qui donnent des tranchées, qui font vomir, qui échauffent & enflamment la bouche, au point de faire ſaliver. C'eſt pour corriger les effets du remede, qu'on prend des lavemens émolliens, qu'on ſe fait ſaigner & purger; c'eſt donc le traitement qui empêche de vaquer aux affaires, & non le mal: mais copions la ſeptieme obſervation qu'on donne pour la preuve de la propoſition contraire.

« S'il eſt néceſſaire d'avoir de l'at-
» tention & de la prudence pour
» ſolliciter doucement les évacua-
» tions, il n'en faut pas moins pour
» faire porter l'effet du mercure

» dans quelques-unes des parties de
» la bouche; cette attention eſt d'au-
» tant plus eſſentielle, que les Ma-
» lades pourront être ſolidement
» guéris & vaquer à leurs affaires,
» lorſque le traitement ſera dirigé
» avec une ſageſſe éclairée. On voit
» par-là, qu'il faut que le remede
» ſoit adminiſtré *par un homme de*
» *l'art*, qui ſçaura tenir un juſte mi-
» lieu, & que ce ne ſera jamais le
» traitement qui empêchera les Ma-
» lades de vaquer à leurs affaires;
» mais bien quelquefois la maladie,
» par la nature de ſes ſymptomes.

Ce n'eſt pas à quoi ſe bornent les aſſertions contradictoires du ſieur Keyſer. Dans ſes remarques particulieres ſur l'ordre du traitement, il avoit dit que ceux dont l'eſtomac ne s'accommoderoit pas de la doſe du matin, devoient avoir l'attention de déjeûner légèrement une heure ou deux avant que de pren-

dre les Dragées ; que dans le cas où elles donneroient quelqu'envie de vomir, il faudroit diminuer la dose, parce qu'on auroit dans cet inconvénient le signe qu'elle seroit trop forte pour le tempérament du Malade ; & qu'avec ces attentions la nature s'accoutume au remede : croiroit-on, que plus loin le sieur Keyser prétende que ses Dragées données à petites doses & continuées pendant quelque temps, sont un stomachique des plus puissans ; & qu'il ne craint point d'exhorter les personnes de l'art à s'en servir pour rétablir le ressort des estomacs foibles & paresseux.

Pour ne rien laisser à désirer sur le fonds de la méthode & sur les procédés, nous allons transcrire le résumé de M. Keyser, pour qu'il ne puisse nous imputer d'avoir altéré ses principes : « On voit qu'il n'est » question que de rendre le ventre

» libre par l'effet des Dragées,
» d'en ſuſpendre l'uſage, toutes les
» fois que la bouche ſera diſpoſée à
» s'enflammer un peu trop, de le re-
» commencer lorſque l'inflamma-
» tion ſera preſqu'entierement diſ-
» ſipée ; & de continuer à faire naî-
» tre, s'il ſe peut, une nouvelle in-
» flammation, d'interrompre de nou-
» veau & de recommencer encore,
» auſſi-tôt que la bouche le permet-
» tra : de répéter cette conduite,
» non-ſeulement juſqu'à ce que les
» ſymptomes de la maladie ſoient
» bien effacés, mais même quinze
» jours ou trois ſemaines au-delà,
» pour plus de ſûreté. L'expérience
» preſcrit cette précaution comme
» indiſpenſable, en nous apprenant,
» que ſouvent les ſymptomes qui
» caractériſent la Maladie, ſont ef-
» facés en peu de jours, par l'uſage
» des Dragées ; mais que ces ſortes
» de guériſons ne ſont qu'illuſoires,

» &, pour ainſi dire, momentanées.
» On continuera donc, comme il
» eſt dit (quinze jours ou trois ſe-
» maines au-delà) avec la même
» régularité que ſi les ſymptomes
» exiſtoient dans toute leur force;
» autrement on s'expoſeroit à une
» récidive, d'autant plus mal-à-pro-
» pos, que le long uſage des Dra-
» gées, ni telle quantité qu'on en
» puiſſe prendre, ne ſçauroient al-
» térer en rien le tempérament,
» qui en deviendra au contraire plus
» fort & plus vigoureux, ce qu'on
» éprouvera *agréablement* peu de
» jours après en avoir ceſſé l'uſage. »

On ne finiroit pas en queſtions, ſi l'on demandoit raiſon de toutes les inconſéquences dont fourmille ce petit Livre. Un remede qui excite le vomiſſement, qui donne des tranchées, qui fait aller à la ſelle, & qui malgré cela fait ſaliver, peut-il être propoſé, non-ſeulement com-

me ne pouvant pas détruire le tempérament, à quelque dofe qu'on le prenne, & fi long-temps qu'on le continue; mais même comme pouvant rendre le tempérament plus fort & plus vigoureux; ce qu'on doit éprouver *agréablement* peu de jours après en avoir ceffé l'ufage? De pareilles affronteries excitent l'indignation des honnêtes gens; & quand on lit la précaution du fieur Keyfer pour calmer les douleurs de coliques que fon remede excite, de fon propre aveu; & ces tranchées convulfives qui font, felon lui, un heureux préfage pour la guérifon; pourquoi n'eft-on pas révolté de l'impudence avec laquelle il a voulu ternir la réputation de probité du fieur Thomas, par un Libelle fcandaleux, parce qu'il avoit dit la vérité pure & fimple, annoncée aujourd'hui publiquement, que les Dragées avoient excité des tranchées aux Malades

de Bicêtre, qui en avoient fait uſage: C'étoit-là le ſeul grief : on a crié à la calomnie ſur un fait qu'on ne peut plus diſſimuler. Quelle honte ! Que l'honneur du ſieur Thomas eſt bien mais trop tardivement vengé !

Il eſt bien prouvé qu'on ne peut pas faire plus de cas du remede du ſieur Keyſer que de la panacée, du mercure doux, du turbith minéral, toutes préparations mercurielles intérieures, auxquelles on a donné dans le temps, tout autant d'éloges qu'aux Dragées, & qui ſont reconnues pour des remedes inſuffiſans pour la cure de la vérole confirmée : l'inſuffiſance des Dragées n'eſt pas moins démontrée. Il n'y a point de Ville du Royaume d'où l'on ne puiſſe tirer des témoignages des guériſons manquées par les Dragées. Je l'ai vû ſous mes yeux à Montpellier. M. Sarrau a traité pluſieurs Malades dont un avoit pris inutilement pendant 8 mois les Dragées, & il a été

guéri par les frictions : le regiſtre de Bicêtre & des Petites-Maiſons, à Paris, ſont remplis des noms de ceux qui ont fait ſans ſuccès uſage des Dragées. Un Chirurgien de province m'a mandé il y a un an qu'il venoit de traiter un homme qui avoit pris les Dragées au nombre de 1900, ſans fruit ; & qu'il avoit obtenu la guériſon radicale en lui faiſant paſſer dans le ſang, par les frictions mercurielles, conſéquemment ſans aucun dégoût ni répugnance, juſqu'à trois livres de mercure, en petites doſes ménagées, ſans aucun inconvénient.

Un Chirurgien éclairé qui a ſuivi l'adminiſtration des Dragées à Beſançon, dit que tous les Soldats qui ſont ſortis de l'Hôpital Militaire étoient guéris en apparence, mais que l'uſage de ce remede donnoit beaucoup de tranchées & même des dyſſenteries aſſez violentes ; que la doſe ordinaire ſuffiſoit rarement ;

que des Soldats en ont pris jufqu'à deux boëtes, que tous falivent, que le traitement des bubons eft fort long & très-dangereux, puifque la plûpart s'ouvrent, ne fuppurent pas bien, que l'ichorofité qui en fort, rend les bords durs, les ronge & les rend fouvent d'un afpect effroyable. *C'eft le coup-d'œil cancereux* qui n'empêche pas qu'ils ne foient Vénériens. On ajoûte cependant qu'ils guériffent à la fin, après un temps très-confidérable & après des douleurs qu'on évite toujours par les autres moyens.

Un autre Chirurgien confulté féparément, écrit de la même ville : « M. Bernier eft en même temps le Chirurgien & l'Entrepreneur de l'Hôpital des Vénériens ; je n'en ai point vû fortir qui ne fuffent ou qui ne paruffent guéris. Tout le monde y falive en petite quantité ; M. Keyffer l'exige dans fon traitement. Je crois que ce remede convient peu

aux bubons, outre qu'il eſt extrêmement long, ils prennent une tournure preſque cancereuſe, s'étendent beaucoup, les bords deviennent très-durs & calleux, & ſont très-difficiles à guérir. Ce remede eſt auſſi inſuffiſant dans le traitement de la gonorrhée : j'ai eu des Soldats qui ſont ſortis au bout de trois mois ſans être guéris, & que j'ai été obligé de faire traiter aux Cazernes. »

Un nombre de faits ſpécifiés & détaillés, confirment ces obſervations générales. Le nommé Jean Vouer, dit Thionville, Soldat, au Régiment de Nice, Compagnie de Chandepy, eſt reſté pendant 4 mois & demi à l'Hôpital de Montpellier, pour un bubon vénérien qui étoit ouvert, lorſqu'il y entra. Il a pris 1160 pilules de Keyſer, & n'a point été guéri. On l'a envoyé reſpirer l'air natal, & on mande de Thionville qu'il y eſt dans le même état

que lorſqu'il s'étoit préſenté à l'Hôpital de Montpellier.

Le nommé Arnaux, dit la Feuillade, Soldat au Régiment de Lyonnois, Compagnie de Maupertuis, a été traité à l'Hôpital de Montpellier; il a pris 730 Dragées pour un chancre qu'il avoit ſur le prépuce, & qui a reparu avec pluſieurs puſtules, huit jours après ſa ſortie de l'Hôpital. On nous mande de Montpellier qu'il eſt au Régiment; & du Régiment qu'il a été envoyé à l'Hôpital de Metz pour y être traité une ſeconde fois.

George Vidame, Soldat de la même Compagnie de Maupertuis, au Régiment de Lyonnois, a pris 960 pilules à l'Hôpital de Montpellier, pour chancres & chaude-piſſe. Les chancres ſe ſont éteints, mais la chaude-piſſe a toujours exiſté. Quarante jours après ſa ſortie il lui eſt ſurvenu des condylomes à l'aine; il a été traité à Metz pour ces

derniers ſymptomes, toujours par les Dragées de Keyſer; & ſi les Chirurgiens de l'Hôpital de Metz ont certifié ſa guériſon, elle n'a eu que de fauſſes apparences; parce que quelques jours après ces condylômes ont reparu, & qu'on alloit le renvoyer à Metz pour y ſubir un troiſieme traitement.

On feroit un volume aſſez conſidérable des obſervations très-conſtatées de non guériſons qu'on a recueillies, contre le remede du ſieur Keyſer. Tous les Chirurgiens qui en ont fait uſage, ſéduits par la nouveauté, par le bien qu'on en diſoit, par les récompenſes conſidérables dont l'Auteur même fait trophée pour prouver l'excellence & la ſupériorité de ſon remede, ſont forcés de convenir qu'ils ont été obligés de l'abandonner & de revenir aux frictions.

M. de Lucé, Intendant de Straſbourg, a ordonné au mois de Juillet

de l'année derniere, que les Chirurgiens-Majors des Troupes en garnison dans cette Ville se feroient représenter dans chaque Régiment les Soldats qui avoient subi le traitement des Dragées. Dans le Régiment de Picardie, seul, sur vingt-trois Soldats, quatre avoient des douleurs sans aucun symptome vénérien, lorsqu'ils sont entrés ; ils conservoient leurs douleurs. Six n'étoient pas guéris ; il restoit aux uns ou aux autres des chancres, des bubons, des condylomes, des bubons fistuleux avec dureté de la glande : aucun de ceux qui ont pris les Dragées pour la chaude-pisse, n'en a été soulagé. Un Soldat de Royal-artillerie a pris près de trois mille pilules ; il lui reste une exostose au tibia.

Des Soldats dont nous avons l'état ont resté 50, 60, & jusqu'à 78 jours à l'Hôpital de Mézieres,

ſans guériſon ; il y en a 14 du ſeul Régiment de la Marche-Prince, à la plûpart deſquels il reſte des accidens fâcheux. Nous en avons des preuves poſitives contre l'atteſtation contraire qu'on tireroit peut-être du rapport ou certificat du Chirurgien-Major de Mézieres.

Après toutes les inſtructions que nous avons reçues de toutes parts ſur les mauvais effets du remede du ſieur Keyſer ; quelle foi peut-on ajoûter à ces liſtes qui paroiſſent tous les deux mois dans le Mercure de France. On lit dans celui de Janvier 1764, que les 30 ſoldats dont les noms ſont cités, ont été à l'ordinaire traités & guéris radicalement ; la plupart atteints de maladies très-graves ; & qu'onze d'entr'eux avoient été traités inutilement par les frictions. Cette allégation n'eſt pas prouvée; mais nous donnerions cent preuves de gens guéris

par les frictions, après avoir été manqués par les Dragées.

Le Mercure de Janvier ajoûte... Le nombre des Soldats, Cavaliers & Dragons, traités & guéris jusqu'à ce jour dans tous les hôpitaux militaires, se monte actuellement à 13244, & il paroît que plus on connoît & l'on suit les effets du remede, plus la satisfaction devient générale.

Qui ne seroit pas trompé à des vanteries de cette nature? Elles sont fausses, impudentes & dignes de répréhension : c'est la vérité bien connue, qu'un honnête homme ne sçauroit trahir quand il y va aussi essentiellement de la vie de ses concitoyens, qui autorise à parler ainsi librement sans aucun respect humain.

A la suite de cet article, dans le même Mercure de Janvier 1764 premier volume, page 129, est l'extrait

trait d'une lettre écrite par M. Dubarquier, Commissaire des guerres à Toulon, à M. Le Duc de Choiseul, qui commence en ces termes :

Monseigneur,

« J'ai l'honneur de vous envoyer » ci-joint, l'état des Soldats qui ont » été traités dans l'Hôpital militaire » de cette ville, des Maladies Vénériennes, par les Dragées du ſieur » Keyſer. »

» Ce remede y a opéré trois cures » ſingulieres, la premiere eſt d'une » tumeur cancéreuſe à la lèvre ſupé» rieure d'un Soldat d'artillerie, qui » n'avoit aucun ſymptome véroli» que ordinaire. Il eſt ſorti de l'Hô» pital depuis quelque temps. »

Si le Miniſtre étoit inſtruit de la maniere dont on le trompe, il puniroit ſans doute ſéverement ceux qui ont la hardieſſe de lui en impo-

ſer. Nous ſommes mieux informés ; ce Soldat ſe nomme Claude Guichard, Canonier au Corps Royal, Compagnie de Charpoſſin ; il eſt entré à l'Hôpital de Toulon, pour y être traité de deux bubons ; le chancre lui eſt venu un mois après avoir pris 400 Dragées. Il portoit cet ulcère cancéreux qui lui a rongé tout le cartilage de l'aîle droite du nez, le 27 Décembre 1763, lorſqu'il eſt entré à l'Hôpital Royal de Montpellier, pour s'en faire traiter, après avoir traîné pendant cinq mois d'Hôpital en Hôpital. Comment donc le ſieur Dubarquier, Commiſſaire des guerres à Toulon, a-t-il pû mander à Mgr. le Duc de Choiſeul, par une lettre qui ſe trouve inſérée dans le Mercure de Janvier, la cure radicale d'un homme qui eſt entré à l'Hôpital de Montpellier, le 27 Décembre, pour y être traité de ce même mal.

Qui doit-on croire par préférence, ou un Commiſſaire des Guerres qui atteſte la guériſon d'une maladie cancéreuſe par le remede du ſieur Keyſer; ou le ſieur Keyſer qui eſt convenu que ſon remede ne guériſſoit pas même un bubon vénérien, lorſqu'il avoit ſimplement *un coup d'œil cancéreux.*

D'après ce trait, qu'on juge des éloges prodigués au remede du ſieur Keyſer dans tous les Ouvrages périodiques, & principalement dans le Mercure de France.

Les Étrangers avoient été ſéduits par tous ces certificats, que leur reproduction ſi ſouvent renouvellée, auroient dû rendre ſuſpects. Le ſieur Keyſer a un Correſpondant à Londres, qui ſe nomme *Cowper* : la diſtribution des Dragées ne répond pas aux louanges qu'il leur donne; on en a eſſayé, & l'on a été preſque auſſi-tôt détrompé. Un Mylord en

a fait uſage pendant ſix mois ſans ſuccès : à ce terme il lui eſt ſurvenu un bubon. Le ſieur Keyſer conſulté ſur ce phénomene qui paroiſſoit extraordinaire, répondit qu'on ne devoit pas s'en étonner, que c'étoit un dépôt critique : il a fait appuyer ſa déciſion par un Chirurgien de réputation à Paris, qui a ſigné pour donner plus de poids à la réponſe. Enfin le Malade, malgré ſa grande prévention pour les Dragées, fut obligé de recourir à M. Hawkins, célebre Chirurgien de Londres, qui lui conſeilla d'abandonner ce remede, & d'avoir recours aux frictions. Il l'a guéri effectivement par cette méthode.

Un autre Seigneur Anglois, revenant d'Italie à Paris, porteur d'une vérole bien confirmée, a été traité par M. Keyſer, & guéri en apparence. Mais les ſymptomes ont reparu peu de temps après ſon retour

en Angleterre. M. Hawkins, dont l'habileté, les lumieres & la candeur ſont bien établies, a encore guéri ce Malade.

Enfin, les Chirurgiens-Majors des Régimens en France, ſont déſabuſés ſur les prétendues qualités des Dragées ; ils mandent que pluſieurs des Chirurgiens-Majors des Hôpitaux qui ont envoyé des certificats à la Cour, conviennent aujourd'hui de bonne foi, que les apparences les ont trompés, & qu'ils ſont très-mécontens du remede. La perte de leur emploi dont on les avoit menacés, n'a pas peu contribué ſans doute, à la légereté avec laquelle ils ont atteſté le bon effet des Dragées ſur les plus foibles preuves de leur vertu.

On croit avoir démontré juſqu'à l'évidence, le peu de fondement de leur admiſſion dans la pratique, puiſqu'elles ne peuvent entrer en

concurrence, pour l'utilité, avec les remedes auxquels on les a subſtituées. Nous nous réſervons, ſi les circonſtances l'exigent, à prouver les mauvais effets qui ont réſulté de leur uſage, indépendamment des inconvéniens généraux attachés à l'inefficacité & à l'inſuffiſance : il nous reſte à examiner la diminution de dépenſe qu'on a préſentée au Miniſtre, comme un motif qui devoit contribuer à faire admettre les Dragées dans les Hôpitaux du Roi.

Il eſt aiſé de convenir des faits ſur l'article de l'œconomie. Le Roi paye les journées à un prix réglé; ainſi c'eſt le nombre des journées qui décide le plus ou le moins de dépenſe. Dans le fait, nous avons vû par différens états qui nous ont été communiqués de divers lieux, en différentes colonnes, où ſont, 1°, le nom du Régiment; 2°, celui des Compagnies, 3°, ceux des Soldats; la 4^e

porte la date de leur entrée, la 5[e] celle de leur ſortie, la 6[e] le total des journées, la 7[e] la quantité des Dragées; nous avons, dis-je, vû qu'il y avoit très-peu de Malades au-deſſous de 40 jours, la plûpart paſſent 50, 60 & même 70. Les cas extraordinaires ne doivent pas entrer en ligne. Or, la Méthode des frictions n'exige pas plus de temps, par la voye la plus lente & la plus douce, qui eſt la plus sûre. Il ne faut pas pour plus de 50 ſols d'onguent mercuriel, pour guérir un homme par les frictions; & cette pommade eſt au compte des Entrepreneurs; & en ſuppoſant, ce qui n'eſt pas, qu'un homme pût guérir auſſi efficacement par les Dragées, & qu'une boëte ſuffît pour le traitement; cette boëte coûte 13 l. 10 ſ. au Roi: qu'on ſurhauſſe le prix de l'onguent à 3 liv. 10 ſols, les Dragées coûteroient une piſtole de plus, quand toutes

chofes feroient égales d'ailleurs ; donc, fi fuivant ce que dit le fieur Keyfer dans le Mercure du mois d'Août 1764, page 161, il eft conftaté par les regiftres des Hôpitaux du Roi, non compris ceux de la Marine, qu'on a traité plus de dix-huit mille hommes, depuis environ 18 mois; voilà dix-huit mille piftoles au moins de frais extraordinaires; ce qui eft très-confidérable. L'humanité ne devroit croire aucune dépenfe mieux faite, fi effectivement les Malades avoient été plus doucement traités, plus promptement & plus folidement guéris : mais le contraire eft démontré par mille faits ; par la confidération même de la nature du remede, des effets qu'il produit, des précautions qu'il exige ; par la comparaifon avec des remedes de même vertu, & avec ceux qui lui font manifeftement préférables. Que le fieur Keyfer

ceſſe donc de fatiguer le Public de ſes liſtes de guériſons infidéles, qu'il dit toujours très-conſtantes ; qu'il ne diſe pas continuellement qu'il paroît en général une diminution ſenſible, qui donne lieu d'eſpérer que dans quelques années, on pourra parvenir, ſinon à éteindre, du moins à amoindrir conſidérablement le fléau d'une Maladie qui fait depuis pluſieurs ſiécles tant de ravages. S'il y a une diminution ſenſible, c'eſt apparemment dans le nombre des gens qui achetoient des Dragées : Il eſt ſurprenant que le ſieur Keyſer ne s'en ſoit pas apperçu plutôt ; mais le nombre des maléficiés ne diminuera pas par ſon remede: les progrès de la Maladie doivent au contraire être l'effet naturel d'un remede incertain, qui manque beaucoup de guériſons ; &, ce qui eſt plus favorable à faire pulluler la cauſe, qui pallie ſans guérir, ou qui émouſſe le

virus ſans le détruire. Nous renvoyons à nos principes généraux ſur les mauvaiſes ſuites & les dangers du virus dégénéré & qui a changé de nature.

Le reproche des dépenſes conſidérables attachées à la Méthode du ſieur Keyſer, & le calcul des frais excédens ceux de l'ancienne, lui ſont parvenus : il en a pris occaſion de faire un Mémoire de 7 pages in-4° d'impreſſion, dans lequel il a pour objet de ſe juſtifier ſur l'article de la dépenſe ; il prétend faire un parallele entre la Méthode des frictions, & ſa maniere de traiter. Cette diſcuſſion eſt ſuperflue, puiſque ſa Méthode ne vaut rien ; mais comme il la croit meilleure que les frictions, ce ſeroit de la ſupériorité de ſon traitement qu'il faudroit uniquement argumenter.

Il objecte 1°, les longues préparations du traitement, tant pour les

bains, que pour la nourriture des Malades dans l'ancienne Méthode. La réponſe eſt, que les préparations ne ſont pas fort diſpendieuſes dans les Hôpitaux, où les premiers établiſſemens des bains ſont une fois faits; 2°, qu'on s'en diſpenſe lorſqu'on ne les croit pas néceſſaires; 3°, que c'eſt le total des journées qu'il faut examiner, & qu'à cet égard, le remede du ſieur Keyſer n'épargne rien.

Il objecte, 2°, le linge, les caleçons que portent les frictionnés, & qui ſont dans un état de dépériſſement à ne pouvoir plus reſſervir après un traitement. On répond qu'il eſt certain que les Vénériens ne ſont pas auſſi à charge, quant aux linges, que les bleſſés, les malades de fiévres malignes, de diarrhées, &c, &c, malgré les caleçons & les chemiſes qu'ils portent pendant leur traite-

ment par les frictions. Il objecte 3°, que pendant les frictions les malades sont réduits à la diete; & que c'est à cette épargne apparente que ses Antagonistes s'arrêtent avec le plus de complaisance, & qu'ils ne cessent de répéter que les Malades du sieur Keyser mangent beaucoup durant le cours de leur traitement. On répond que cela n'est vrai à aucun égard : les Malades traités méthodiquement par les frictions sont plus en état de manger que ceux du sieur Keyser. Comme de son aveu, pour la sûreté du traitement, il faut enflammer la bouche ; & que ses Malades salivent, ils sont moins capables de manger. Dans quelqu'état que soit un Malade dans les Hôpitaux, on met pour lui la même quantité de viande à la marmitte ; avec les frictions on mange constamment de la soupe, des œufs

mollets, du ris, &c. On feroit manger de la viande, si on le jugeoit à propos sans une plus grande dépense; & l'état de la bouche des Malades qui ont pris des Dragées, sur-tout dans le 3e & dans le 4e dégré de traitement, qui sont les moins inefficaces, ne leur permet pas les nourritures abondantes, qui font dire avec complaisance au sieur Keyser qu'il ne fait point languir ses Malades d'inanition. Comment les feroit-on manger, puisqu'ils ne le peuvent pas?

Cette allégation sert de fondement à la 4e objection par laquelle le sieur Keyser dit que la convalescence des Malades traités par les frictions est très-longue, & qu'avant que les Soldats soient en état de faire leur service, les Hôpitaux sont surchargés, & qu'il y a un surcroît prodigieux de dépense en alimens.

Le ſieur Keyſer dit qu'il obvie à tous ces frais, par la nourriture qu'il donne à ſes Malades, & qui les ſoutient pendant leur traitement. Mais on a prouvé 1°, que ſon remede maléficiant plus la bouche que les frictions bien adminiſtrées, ſon principe étoit faux; 2°, ce ſont les évacuations qui exténuent les Malades: or ceux de M. Keyſer ſalivent, vont à la ſelle, ſont ſaignés & purgés pendant le traitement pour éviter les mauvais effets du remede : mais il faut le laiſſer faire des paralleles; il a accrédité ſon remede, en diſant & répétant, faiſant dire par cent voix, & répéter par cent échos, que ſes Dragées guériſſoient ſolidement, ſans ſalivation, ſans ceſſer de vaquer à ſes affaires; or il eſt démontré par ſon livre même en forme d'Inſtruction pour la conduite, qu'on eſt obligé de reſter chez ſoi, qu'on

ſalive, & par-deſſus tout, qu'on ne guérit pas. Le point eſſentiel de la prétendue Méthode conſiſte à exciter l'inflammation de la bouche avec prudence & circonſpection; de la calmer pour la faire renaître de nouveau, à pluſieurs repriſes, non-ſeulement juſqu'à ce que les ſymptomes ſoient diſparus, mais il faut continuer trois ſemaines après, pour éviter les rechûtes, & que la cure ne ſoit illuſoire. De bonne foi, eſt-ce dans cet état d'inflammation de la bouche, qu'on peut aller & venir, ſortir, vaquer à ſes affaires, ſe nourrir comme ſi de rien n'étoit? Encore une fois, s'il eſt permis de tromper le Public, qui donne groſſierement dans de pareils paneaux, au moins ne faut-il pas ſe moquer de lui, de crainte de le fâcher enfin contre ſoi? Dans ce Mémoire, le ſieur Keyſer ſupplie les Miniſtres, les

Magiſtrats, & toutes les perſonnes en place de lui donner ſon attention, & de le favoriſer dans le projet de détruire le mal vénérien, juſqu'à la derniere racine. On oſeroit ſupplier les mêmes perſonnes, de prendre connoiſſance de l'Ouvrage que nous publions, & d'uſer de leur autorité pour détruire juſqu'à la derniere racine, les abus & les dangers de la charlatanerie. C'eſt le vœu de tous les citoyens & le plus grand ſervice qu'on puiſſe rendre à l'humanité.

FIN.

TABLE



TABLE DES MATIERES

Contenues en cet Ouvrage.

A

G

H

K

M

S

T

Fin de la Table des Matieres.